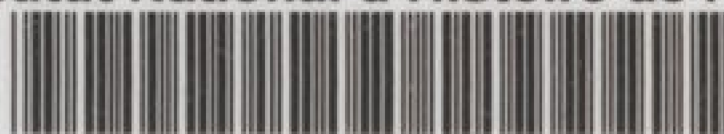
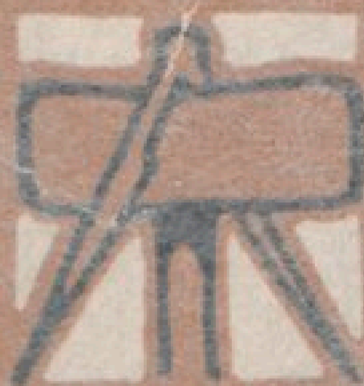
Michel-Ange : 44 gravures et portraits

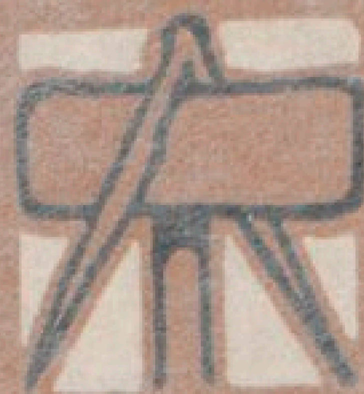


LES ÉCRITS ET LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ARTISTES

MICHEL-ANGE







SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Bd SAINT-GERMAIN
PARIS

MICHEL-ANGE

DANS LA MÊME COLLECTION :



Parus :

Corot, par Paul Cornu.
Favart et Madame Favart, par Maurice Dumoulin.
Gaultier-Garguille, par Emile Magne.
Fromentin, par Georges Beaume.
La Malibran, par Clément Lanquine.
Carpeaux, par Florian-Parmentier.
Gavarni, par Jeanne Landre.
Schumann, par M.-D. Calvocoressi.
Michel-Ange, par Georges Beaume.

En préparation :

Franz Liszt, par Périchard.
Daumier, par Raymond Escholier.
Benvenuto Cellini, par A. Graffigne.
Constable, par Léon Bazalgette.

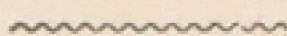
LES ÉCRITS ET LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ARTISTES
(PEINTRES, SCULPTEURS, MUSICIENS, COMÉDIENS)



MICHEL-ANGE

par

GEORGES BEAUME

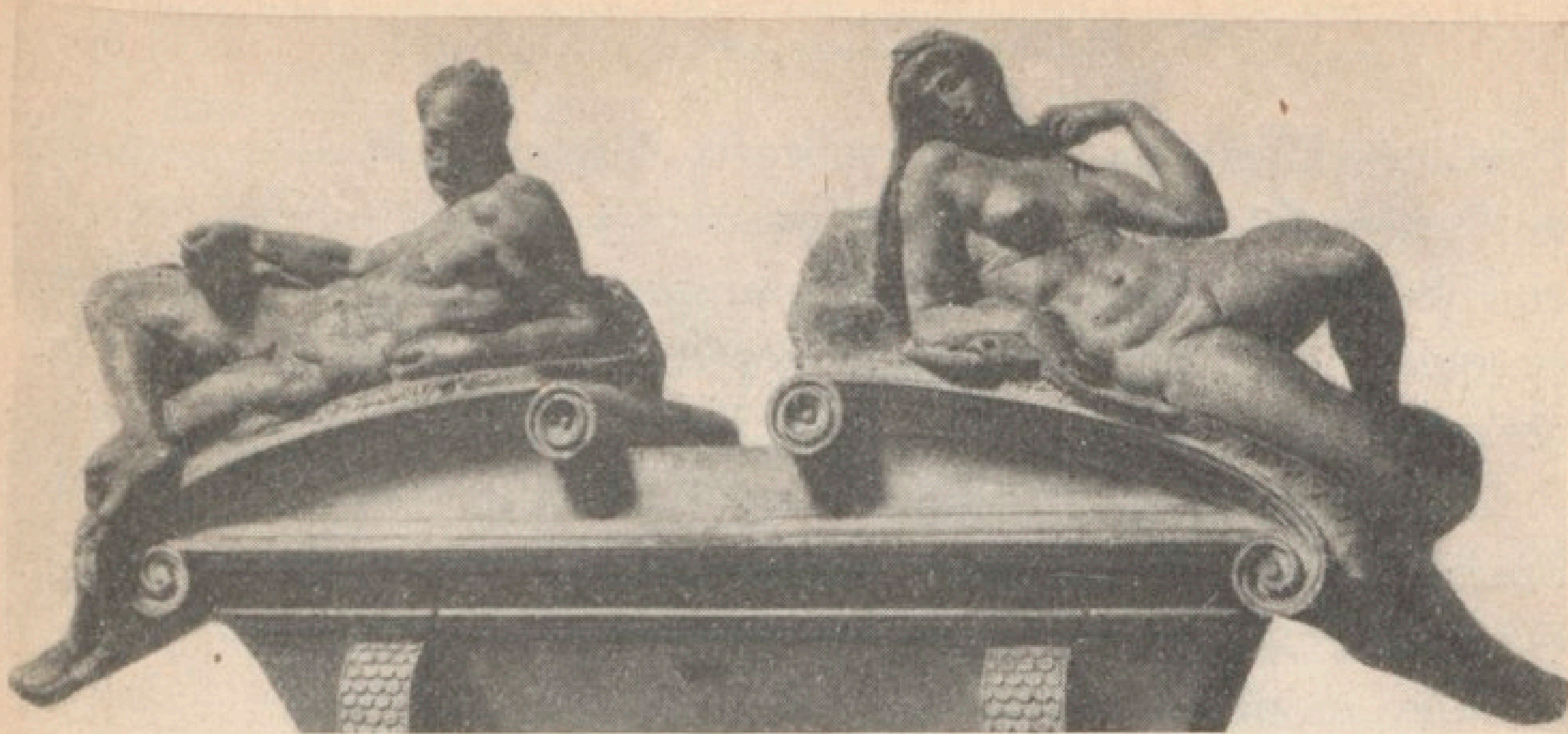


44 gravures et portraits



Société des Éditions
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain, 168
PARIS





L'Aurore et le Crépuscule.
(Tombeau de Laurent de Médicis.)

MICHEL-ANGE



I

L'ATELIER GHIRLANDAJO. — CHEZ LES MÉDICIS

MICHEL-ANGE naquit le 6 mars 1475, au château de Caprèse, près d'Arezzo, dans le Casentino. « Apre pays, air fin, rochers et bois de hêtres, que domine l'échine de l'Apennin osseux. Non loin, François d'Assise vit sur le mont Alvernia paraître le Crucifié (1). »

Les biographes de Michel-Ange ont, ainsi qu'il est d'usage pour les hommes extraordinaires, entouré sa naissance et son éducation d'événements merveilleux. Son père, Ludovico di Leonardo di Buonarotti, était podestat de Caprèse et Chiusi.

(1) Romain ROLLAND. *Vie de Michel-Ange.* Paris, Hachette et Cie, édit.

Condivi affirme que les Buonarotti descendaient des comtes de Canossa, famille de sang presque royal. Les Buonarotti vivaient à Florence depuis longtemps, et ils avaient à diverses époques tenu, dans le gouvernement de la République, des charges importantes.

Ludovico Buonarotti avait cinq enfants, presque un chaque année depuis son mariage: Leonardo, Michelagniolo, Buonarotto, Giovan Simone, Sigismondo. Michel-Ange avait six ans, quand sa mère mourut.

Il me faut ici rectifier une erreur de nombreux biographes. Le père de Michel-Ange s'appelait non pas Léonard, mais Ludovic, ou, si vous le préférez, Louis Buonarotti. C'était son grand-père qui s'appelait Léonard. Les Italiens du XV[e] siècle, par un usage emprunté aux anciens, signaient, à côté de leur nom, celui de leur père, qui se trouvait ainsi précéder le nom de famille.

Ludovico en était au dernier mois de sa charge, lorsque Michel-Ange vint au monde. Il fit donc ses préparatifs de départ pour quitter le lieu de sa résidence; et aussitôt après la cérémonie du baptême, il retourna dans sa terre de Settignano.

Settignano est un pays de carrières, où l'on rencontre plus d'ouvriers que de savants. La seule nourrice qu'on put donner à l'enfant était la femme d'un *scarpellino*. Vigoureux et robuste, il grandit au grand air et au soleil; il mania de ses petites mains, durcies de bonne heure, le ciseau et la pierre; ses premiers cris furent dominés et couverts par le grincement de la scie et par le bruit du marteau.

Plus tard, Michel-Ange disait à Vasari : « Si, mon cher George, j'ai quelque chose d'estimable dans l'esprit, je le dois à la légèreté de l'air de votre pays d'Arezzo, de même que je dois au lait que j'ai sucé les maillets et les ciseaux dont je me sers pour sculpter mes figures. »

Plusieurs des enfants de Buonarotti se destinèrent au commerce des soieries et des laines, pendant que Michel-Ange faisait tant bien que mal, chez Francesco da Urbino, ses études

littéraires. Il employait le meilleur de son temps à barbouiller de dessins ses feuilles d'écolier, et même les murs de la maison paternelle. Jori raconte qu'il vit de lui le dessin d'un homme au bras droit levé, à la tête renversée, et qui déjà révélait du génie. C'était un peu tôt. N'importe. Le père n'acceptait pas que son fils devînt un artiste.

Éternelle, éternelle histoire du conflit de famille, à propos de la vocation d'un enfant. Buonarotti, néanmoins, dut céder devant l'obstination de Michel-Ange, dont il eût voulu faire un magistrat, comme lui.

D'ailleurs, à l'école où messire Ludovic avait placé son fils, se trouvait un petit polisson nommé Granacci, qui fournissait à son camarade des modèles à copier. Ce Granacci fréquentait déjà l'atelier, ou plutôt, comme on disait en ce temps-là, la boutique de Ghirlandajo. Et un beau jour, il amena Michel-Ange chez son maître, lequel, de très bonne grâce, demanda au nouveau venu s'il n'avait pas quelques dessins à lui montrer.

— Si ! voilà une petite chose... répondit Michel-Ange très timide, en tirant de sa poche une gravure que d'une main patiente il avait coloriée.

C'était une estampe de Martin Schœn de Hollande, représentant la tentation de saint Antoine, tout un groupe tumultueux de démons qui, tordant de ricanements et de grimaces leur visage de feu, excitaient le saint ermite à coups de bâton.

Ghirlandajo, surpris par l'originalité saisissante du dessin, par la hardiesse des couleurs, contemplait la gravure en silence. Une jalousie le tourmentait peut-être. Mais l'admiration l'emporta, et posant la main sur l'épaule du jeune homme, il lui dit avec tendresse :

— Je te prends chez moi. Je suis sûr que tu deviendras bientôt un grand artiste.

— Pourvu que mon père accepte votre proposition !... répliqua Michel-Ange.

Le lendemain, Dominique Ghirlandajo se présentait chez l'ex-podestat de Caprèse.

— Je viens, dit le peintre, après les salutations d'usage, vous demander une faveur que, je l'espère bien, vous ne me refuserez pas.

— Une faveur !... Laquelle ?

— Oh ! je ne viens vous demander ni conseils, ni argent, ni soutien.

— Diable !... quoi donc, alors ?...

— Je viens simplement vous demander votre fils pour en faire un artiste.

— Mon fils !... Un artiste !... Ça, vraiment, non, je ne m'y attendais pas !...

— Je sais bien. Mais il faut que vous me le donniez. J'ai vu de lui un dessin qui suffit à me prouver que nous avons là un très grand artiste !...

— Vous êtes fou !... Je ne me suis jamais aperçu que mon fils eût, en quoi que ce fût, du génie.

— Allons ! point de querelle : ce serait inutile. Malgré vous, un jour ou l'autre, votre fils devra obéir à la voix de sa destinée. Si vous avez confiance en moi, vous n'avez qu'à le laisser venir dans ma boutique.

— Bien ! bien !... Et ça me coûtera quelque chose ?

— Rien du tout. Au contraire... Je le récompenserai des services qu'il pourra me rendre.

— Parfait !... Alors, maître Ghirlandajo, nous allons, vous et moi, échanger un contrat, et voici dans quelles conditions.

Messer Buonarotti s'assit prestement à sa table, et il se mit à écrire sur un parchemin les mots suivants, qu'il prononçait d'une voix haute, à mesure qu'il les traçait :

« L'an mil quatre cent quatre-vingt-huit, le premier jour d'avril, moi, Ludovic, fils de Léonard de Buonarotti, je place mon fils Michel-Ange chez Dominique et David Ghirlandajo, pour trois ans à dater de ce jour, et aux conditions ci-après : le susdit Michel-Ange s'engage à rester chez ses maîtres, pendant trois années, en qualité d'apprenti, pour s'exercer dans la peinture, et faire en outre *tout ce que ses maîtres lui ordonneront*; pour

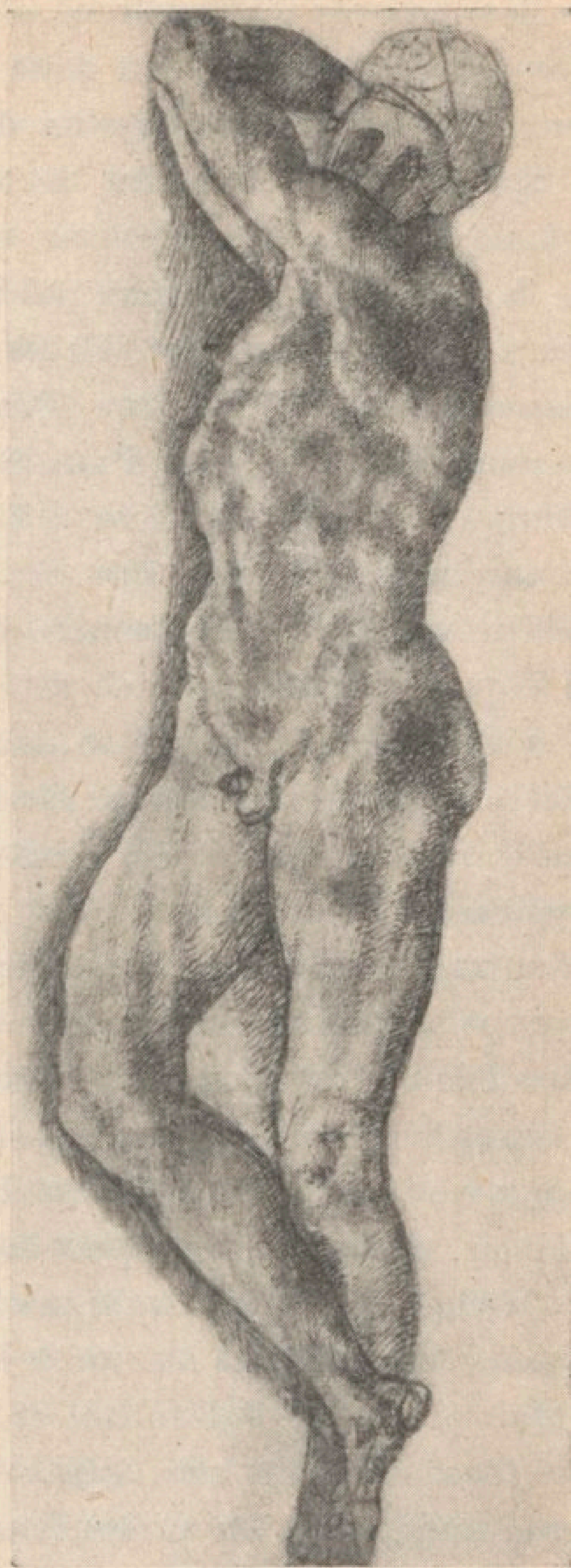
prix de ses services, Dominique et David lui paieront la somme de vingt-quatre florins, six la première année, huit la seconde, dix la dernière; en tout, quatre-vingt-seize livres. »

Et Messer Buonarotti conclut de sa voix brève, impérieuse :

— Voilà notre affaire. A présent, maître Ghirlandajo, vous allez me verser douze livres, premier acompte du salaire de mon fils. Et je vous en délivre quittance...

Ghirlandajo s'empressa de satisfaire le terrible homme, qui ajouta :

— Vous pouvez, par conséquent, emmener tout de suite mon fils et en faire ce que vous voudrez. Désormais, il vous appartient.



Dessin.

En ce temps-là, Ghirlandajo s'occupait de fresques à Sainte-Marie-Nouvelle. Michel-Ange avait quatorze ans. Dans cette église, qu'il nommait plus tard « sa fiancée », il s'abandonna de tout son cœur à ses études de la peinture. Dans la boutique du maître, où tout d'abord il servit surtout de valet, balayant le plancher et faisant les commissions, il eut du moins la liberté heureuse de broyer des couleurs, de pétrir de la terre glaise et de barbouiller à son gré les murs de dessins.

Ses progrès s'affirmèrent si rapides et si éclatants, qu'il en conçut de l'orgueil. Un jour, ne poussa-t-il pas la hardiesse jusqu'à corriger les dessins de son maître? Celui-ci demeura stupéfait, et de l'audace de Michel-Ange, et de l'habileté originale de sa copie. Homme supérieur par l'intelligence et par la bonté, il lui pardonna. Mais ses camarades eurent de la jalousie et de la rancune. Et ils ne lui pardonnèrent jamais, eux, dans leur médiocrité, que Ghirlandajo proclamât ensuite à tout venant les louanges d'un élève qu'il considérait désormais comme son chef-d'œuvre. « Ce jeune homme, disait-il, en sait maintenant plus que moi. »

Un autre jour, un peintre de ses amis lui confia un portrait à copier. Michel-Ange se mit au travail : bientôt, il rendit à son ami, lequel, malgré sa compétence, ne s'aperçut nullement de la supercherie, non pas le portrait lui-même, mais la copie qu'il venait d'achever. Seulement, Michel-Ange ébruita, par vantardise, sa plaisanterie ; et la bonne dupe résista longtemps à reconnaître qu'un tout jeune peintre l'eût si complètement trompé. Celui-ci, espiègle, et très informé des procédés et des trucs du métier, avait un peu enfumé sa peinture, afin de lui prêter cet air d'ancienneté qui, vis-à-vis de ceux qui jugent un tableau d'après sa date, et non d'après sa valeur, ajoute tant de prix au moindre ouvrage.

Michel-Ange se plaisait aussi beaucoup à s'amuser de la fausse science des artistes auxquels l'illusion de la gloire communique l'illusion de l'infaillibilité, et il saisissait mieux encore toutes les occasions de rire aux dépens des critiques d'art et des amateurs, dont les prétentions, en tous temps et en tous pays, égalent l'incompétence.

Un jour qu'il avait sculpté dans le marbre un jeune dieu de l'*Amour*, étendu, prêt à prendre le sommeil, Laurent de Médicis s'émerveilla de la beauté de cette œuvre et dit au sculpteur :

— Ta statue est vraiment plus admirable que tant d'ouvrages antiques qu'on ne cesse de nous vanter ici, pour diminuer les mérites des arts de notre époque. Sais-tu ce que tu devrais faire?

— Ma foi, non.

— Arranger ta statue de telle sorte qu'elle paraisse avoir été découverte dans la terre; et puis, l'expédier, ainsi maquillée, à Rome, où je te garantis bien qu'elle sera tout de suite considérée comme un antique.

— C'est une idée ! On va rire !...

Et Michel-Ange gaiement se mit au travail, meurtrissant, amputant les membres de la statue, coupant la tête, et souillant de poussière, criblant de blessures le marbre qui restait. Ensuite, il envoya ce marbre à Rome; le marbre y fut, sans hésitation, reconnu par les amateurs et par les artistes comme un antique. Et le cardinal de Saint-Georges en offrit deux cents ducats.

Faut-il cependant attribuer à un élève de quinze ans l'admirable tableau, *La Vierge avec les deux enfants*? La plupart des critiques refusent, bien qu'ils sachent la précocité de Michel-Ange, d'admettre un pareil tour de force. Le tableau est bien de lui. Car, « sans parler de la largeur de la composition et du dessin, du caractère de la tête de la Vierge, de l'incomparable beauté des anges qui se trouvent à droite, de certaines habitudes que Michel-Ange ne perdit jamais, comme de faire les pieds trop petits par un raffinement d'élégance et de donner à ses enfants ces nez retroussés et un peu *faunesques* qu'on retrouve dans la Sixtine, il suffirait, pour l'attester, de remarquer l'évidente parenté qui existe entre cet ouvrage et la Vierge de la Chapelle des Médicis. Mais, ce qui est probable, c'est que ce tableau ne fut exécuté que lorsque Michel-Ange, sorti de l'atelier du Ghirlandajo, eut fortifié son talent par l'étude des fresques de Masaccio et des antiques des jardins de Saint-Marc (entre 1492-1495) (1). »

Eut-il alors le dégoût de la peinture?... Laurent de Médicis régnait à Florence : riche, généreux, protecteur passionné des

(1) Charles CLÉMENT. *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël.* Paris, Hetzel et Cie, édit.

arts, il avait fondé chez lui, dans ses jardins de l'école Saint-Marc, une école de dessin, sous la direction de Bertoldo : il demanda donc à Ghirlandajo de lui envoyer des élèves. Ghirlandajo pensa tout de suite à Michel-Ange.

Celui-ci, en compagnie de son camarade Granacci, pénétra un beau matin dans les jardins de Saint-Marc, tout encombrés de débris de bas-reliefs et de fragments de statues, véritable musée d'antiquailles, selon l'expression de Benvenuto Cellini. A cette époque, on avait la maladie d'adorer l'antiquité, et d'en chercher la résurrection, au point d'oublier le présent et de renier l'âme de la nationalité italienne.

La ville de Careggi était une académie charmante, où des poètes, des savants et des philosophes, Ange Politien, Pic de la Mirandole, Marsilio Ficino, traitaient, sous la direction de leur prince, les affaires de l'État en stances parfumées et en petits vers anacréontiques. On s'amusait à parler des choses d'amour avec les femmes dans la langue de Platon; on commentait abondamment les dogmes d'Aristote. Enfin, c'était entre la composition de deux hémistiches et un discours sur les plans de conspiration de Salluste, qu'on montait à l'échafaud. Car le paganisme avait repris chez les chrétiens une place importante, et Savonarole allait bientôt, pour sa passion de la liberté, mourir dans les flammes du bûcher.

Parmi les jardins de Médicis, Michel-Ange retrouva quelques-uns des tailleurs de pierres qui, à Settignano, l'avaient souvent bercé sur leurs genoux. Ceux-ci l'accueillirent avec affection, et lui facilitèrent, au milieu de chefs-d'œuvre mutilés par le temps, un séjour d'études heureuses. La beauté antique frappait l'esprit de Michel-Ange, sans remuer profondément son cœur. La volonté de créer de la vie, de la beauté par l'art, était déjà trop forte en lui, pour qu'il ne répugnât point à imiter les morts et qu'il ne s'efforçât jalousement de ne s'inspirer que des vertus de son intelligence.

Une fois que, par les allées les plus solitaires, il se promenait lentement, rongé par le souci d'essayer en sculpture l'habi-

leté qu'en peinture il avait montrée, les ouvriers, afin de lui plaire, lui offrirent un morceau de marbre. Ayant remercié d'un simple mot les ouvriers de leur largesse, il se munit d'un ciseau, et, bravement, commença d'ébaucher dans ce marbre une tête de faune.

Quelques jours après, pendant qu'il travaillait encore du ciseau, vint à passer un homme d'une quarantaine d'années assez laid de figure et assez modestement vêtu. Devant l'enfant qui, absorbé par son ouvrage, ne voyait, n'entendait rien des choses d'alentour, l'homme s'arrêta, non sans surprise et sans admiration.



Tête de faune.

Le silence dura bien un quart d'heure. L'enfant, lorsqu'il eut donné son dernier coup de ciseau, se recula un peu, à la manière des artistes qui jugent ainsi, dans l'éloignement, le résultat de leurs efforts. Mais l'homme lui frappa sur l'épaule, et en souriant de bonté, lui dit :

— Mon ami, permettez-moi de vous adresser une observation.

— Laquelle ? riposta sèchement Michel-Ange, qui se détournait avec une humeur narquoise.

— Oh ! je ne suis pas sculpteur... Pourtant, il y a dans la

tête de votre vieux faune... Car c'est un vieux faune, n'est-ce pas?...

— Oui, il est vieux... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de si étrange dans cette tête?

— Vous avez voulu représenter un faune riant aux éclats?

— Oui, oui... après?

— Après?... Est-ce que vous avez vu beaucoup de vieillards possédant encore toutes leurs dents? Le vôtre a une bouche un peu trop généreusement garnie.

— Ma foi, c'est vrai... D'abord, qui êtes-vous?

— Peu vous importe, pourvu que ma critique soit juste... Adieu, mon enfant...

Et le bon bourgeois s'éloigna tranquillement, ses mains derrière le dos. Michel-Ange rougissait de dépit. La remarque du bourgeois était trop juste. Alors, sans différer davantage, il ressaisit son ciseau, et d'un coup preste, adroit, il enleva deux dents à son vieux faune.

Le lendemain, impatient de revoir son œuvre, il revint à la hâte dans le jardin. Or, le vieux faune avait disparu. Et à sa place, il rencontra l'homme de la veille.

— Où est donc ma tête? lui demanda-t-il.

— On l'a enlevée.

— Comment!... Qui?... Sans mes ordres? D'abord, qui êtes-vous?

— Suivez-moi...

— Oui, pour que vous me rendiez mon faune.

Et les voilà partis, Michel-Ange suivant avec docilité le bourgeois toujours calme, qui prit le chemin du palais, entra sans crainte, traversa les appartements, les galeries, les salons, jusqu'à un cabinet merveilleusement décoré d'objets d'art. Michel-Ange, dont la stupéfaction avait augmenté à chaque pas, n'avait plus proféré un mot. Mais, en levant les yeux, il aperçut sur une riche console son vieux faune.

— Voilà, mon ami, lui dit le bon bourgeois en souriant,

j'ai fait transporter ton œuvre du jardin ici. Es-tu content ?

— Mon Dieu, oui, je suis content. Mais le prince, que pensera-t-il de votre témérité ?

— C'est le prince lui-même qui te tend la main. Viens la serrer.

Michel-Ange obéit de nouveau, en tremblant d'émotion. Le prince continua :

— Désormais, dans cette maison, tu seras chez toi ; tu dîneras à ma table, et par tous ceux de mon palais, par mes courtisans et par mes serviteurs, tu seras considéré comme mon enfant.

Michel-Ange bredouilla une expression ardente de gratitude. Puis, emporté par la joie, il s'enhardit :

— Écoutez, Monseigneur. C'est surtout à cause de mon père que je suis heureux de recevoir vos encouragements. Mon père a toujours opposé à mes tentatives d'art, à mes études, une hostilité qui me peine plus que tout. Permettez que j'aille tout de suite lui dire les faveurs dont vous me comblez...

— Va, mon enfant. Tu peux lui apprendre encore que ma protection s'étendra sur sa personne et sur toute sa famille.

L'enfant courut chez l'ex-podestat farouche. Et ce ne fut pas sans hésitation que celui-ci consentit enfin à suivre jusqu'au palais du prince Laurent de Médicis le jeune artiste, dont il dut ainsi reconnaître publiquement les aptitudes et les espérances...

Laurent de Médicis tint parole. Il admit Michel-Ange dans l'intimité de ses fils, et lui alloua cinq ducats par mois, somme que le jeune élève employa presque entièrement à secourir son père. De loin comme de près, il demeurait attaché à sa famille par l'affection la plus étroite. « J'ai appris, écrivait-il à l'un de ses frères, que Ludovico avait été sur le point de mourir. S'il arrivait qu'il retombât, fais en sorte qu'il ne lui manque rien des choses de l'âme et des sacrements de l'Église... Que ta femme s'applique avec amour aux soins qu'il réclame ; je l'en récom-

penserai, ainsi que vous tous. Soyez en paix, et avertis-moi, car je suis rempli de douleur et de crainte. »

Laurent de Médicis, ainsi qu'il l'avait également promis, étendit sa protection jusque sur Buonarotti, le père de son artiste. Il lui confia un emploi de douanier, qui rapportait huit écus par mois. Michel-Ange s'attacha fidèlement à son protecteur. Lié avec les grands platoniciens de l'Académie, que j'ai cités plus haut, Pic de la Mirandole, Politien, Marsilio Ficino, il sculpta le bas-relief des *Centaures et des Lapithes* — ou, plus exactement, *Combat des géants*. A l'hôpital de Santo Spirito, il étudia l'anatomie; et pour remercier le prince de lui faciliter ses études, il lui fit un Christ de bois.

Déjà difficile dans ses relations, il ne se gênait guère de railler ses camarades, qui eux-mêmes, sans trop de dissimulation, l'enviaient. Un jour, par quelque rebuffade, il provoqua une querelle, et il reçut d'un de ses camarades, Torregiani, un coup de poing terrible, qui lui fracassa le nez.

Voici, d'ailleurs, de cette algarade qui devait avoir sur la vie de Michel-Ange une répercussion si douloureuse, le récit textuel de Benvenuto Cellini, l'homme ardent et bizarre, qui offrait par son caractère et son génie tant de ressemblance avec celui qu'il appelle le « divin artiste » :

« Vers ce temps-là (en 1518, trente ans après l'événement), arriva dans Florence un sculpteur du nom de Pierre Torregiani, qui revenait de passer plusieurs années en Angleterre. Ce Torregiani, après qu'il eut examiné mes dessins et mes travaux, me déclara :

« — Je suis venu à Florence dans l'intention d'y prendre autant de jeunes artistes que possible; car, je dois faire un ouvrage important pour mon roi (le roi d'Angleterre), et je ne désire pour aides que des compatriotes. Toi, puisque tu travailles plutôt avec le sentiment du sculpteur que du peintre, je t'emmènerai; et, n'aie crainte, j'assurerai ta fortune.

« C'était un homme hardi, hautain, ce Pierre Torregiani, et d'une beauté aussi noble que la tournure. Son maintien,



La Pieta.

ses gestes, sa voix, étaient certes plus d'un soldat que d'un artiste. D'un froncement de sourcil, il intimidait les gens les plus résolus; tous les jours, il me racontait quelques-uns des exploits qu'il avait accomplis aux dépens de « ces bêtes d'Anglais ».

« Un jour que nous causions de Michel-Ange, Torregiani, tout en examinant un dessin de moi que j'avais copié d'après le « divin artiste », me dit brusquement :

« — Moi-même, j'ai travaillé beaucoup à côté de Buonarotti. Nous allions, tout jeunes, à l'église du Carmine, dans la chapelle de Masaccio. Seulement, il avait la mauvaise habitude de railler ses camarades sur leurs études. Un jour, une de ses remontrances m'agaça; je lui intimai l'ordre de se taire. Il voulut, à son tour, m'imposer silence. Je devins furieux. Et le poussant contre un mur, je lui appliquai sur le visage un si violent coup de poing, que je sentis sous mes doigts se briser l'os et le cartilage du nez, comme une oublie. Toute sa vie il en portera les marques.

« Ces paroles du terrible sculpteur Torregiani me révoltèrent tellement, que j'en conçus pour lui une haine implacable. Bien entendu, non seulement je n'eus aucune envie de le suivre en Angleterre, mais encore je ne pus désormais plus le voir ni le sentir. »

Depuis trois ans, Michel-Ange vivait dans les jardins de Saint-Marc, parmi la joie du travail paisible, lorsque Laurent le Magnifique, frappé d'une maladie mystérieuse, mourut. Michel-Ange en éprouva un si vif chagrin qu'il resta plusieurs jours sans pouvoir rien entreprendre. De retour chez son père, il composa un Hercule de marbre de quatre brasses de hauteur, qui, envoyé en France, pour le compte de François Ier, s'est perdu. A plusieurs époques de sa vie, Michel-Ange s'est occupé de cette héroïque figure d'Hercule.

Mariette dit dans ses *Observations* : « Je vis dans une des chambres de la galerie de Florence un modèle en cire d'une grande beauté que Michel-Ange avait fait, pour montrer comment il s'y serait pris, s'il avait été chargé de restaurer le torse du Belvédère. »

Pierre de Médicis n'hérita de son père Laurent que les défauts. Il débuta dans son gouvernement par jeter dans un puits le médecin de son père. Ayant invité Michel-Ange à reprendre sa place dans le palais, il se flattait de la présence du grand artiste bien moins que de celle d'un valet espagnol qui, à une splendide beauté corporelle, joignait une rare agilité d'animal.

Un matin d'hiver, que la neige tombait abondante, il fit appeler Michel-Ange, et gravement lui ordonna :

— Maître, il faut que tu me bâtisses tout de suite une figure de géant si haute que, du milieu de la cour, elle dépasse de la tête les créneaux du palais.

— En quelle matière, s'il vous plaît ?

— Quelle matière !... la drôle de question !... Dans la cour, tu trouveras de la neige autant qu'il te sera nécessaire.

— Bien ! Puisque vous me donnez des gages, il faut évidemment que je les gagne.

Michel-Ange sortit, le front bas, humilié par la grossière fantaisie du prince. Dans la cour, il éleva de ses mains impatientes le colosse de neige. Après quoi, le laissant au soleil qui ne tarda guère à le fondre, il s'enferma dans sa cellule de San Spirito, où il passait des jours et des nuits à pleurer son défunt bienfaiteur.

Là, dans sa sombre retraite, il s'entoura de cadavres provenant d'un hôpital attaché au couvent; et à la lueur d'une lampe, il se livra passionnément à l'étude de l'anatomie, interrogeant du scalpel les muscles, examinant les fibres, observant en détail toute la charpente du corps humain.

Bientôt, irrité de l'arrogance insupportable de Pierre de Médicis, qui eut d'ailleurs à se défendre contre le mécontentement de ses sujets, Michel-Ange le quitta pour s'en aller à Venise, puis à Bologne (octobre 1494). C'est le moment où le moine Savonarole, brûlant de jeunesse et de passion, annonçait que la République, dont le roi, pourtant, était Jésus-Christ, rayonnerait de Florence sur le monde entier. Toutes les âmes étaient touchées, bouleversées, par le feu de ses prédications.

A Bologne, Michel-Ange eut la chance de rencontrer Aldovrandi, l'un des membres du Conseil des Seize, qui lui procura quelques travaux. Pendant plus d'une année, le grand seigneur sut retenir auprès de lui son hôte, et parce que Michel-

Ange prononçait bien le toscan, il lui faisait lire à haute voix Dante, Pétrarque et Boccace.

Michel-Ange revient à Florence (1495) pendant les fêtes religieuses du Carnaval. Il ne fait qu'y passer, ayant horreur de la guerre civile qui la déchire, des crimes qu'y commettent tous les partis. Son frère, le moine Léonardo, y est poursuivi, sous l'accusation de complicité avec Savonarole. Celui-ci y est brûlé, le 23 mai 1498. Michel-Ange s'en va, pour la première fois, à Rome, où il sculpte une petite statue de saint Jean et le fameux *Amour endormi*. Le cardinal San Giorgio, émerveillé par ce dernier ouvrage, l'acheta. Michel-Ange, un peu plus tard, le lui réclama, en lui offrant de lui rendre son argent. Mais San Giorgio, qui n'avait pas beaucoup de patience, répondit, qu'il briserait plutôt en cent morceaux *l'Amour endormi* que de rendre un bien si précieux.

Michel-Ange demeura pendant cinq années à Rome, déjà célèbre, se vouant, avec une ferveur qui jamais plus ne défaillit, à son œuvre immense. Il produisit quinze figures pour la bibliothèque du Dôme de Sienne, le *Bacchus*, *l'Adonis*, *la Pieta*, aujourd'hui à Saint-Pierre *la Pieta*, premier marbre qui, dressé au seuil de la longue route à parcourir dans la gloire, décèle la puissance d'une main impeccable, la forte mélancolie d'une âme impatiente de dire par les beautés de la forme, les idées et les sentiments qui la soulèvent. « Cette Vierge a la beauté juvénile et austère particulière aux femmes de Michel-Ange. Le corps du Christ étendu sur les genoux de sa mère paraît souffrir, jusque dans le repos de la mort, les tortures que l'homme divin vient d'endurer (1). »

L'œuvre, cependant, étonna les badauds de Rome, causa presque, par l'éloquence des corps, un scandale. Michel-Ange eut besoin, pour se défendre contre la pudeur des sots, d'expliquer la pureté de ses intentions. « Ne sais-tu pas, dit-il à Condivi, que les femmes chastes se conservent beaucoup plus long-

(1) Charles Clément. Ouvrage déjà cité.

temps jeunes que celles qui ne le sont point? Combien n'est-ce pas plus vrai pour une Vierge qui n'eut jamais le moindre désir lascif qui pût altérer son corps!... Il en est tout autrement pour



La maison de Michel-Ange, au pied du Capitole.

le fils de Dieu, parce que j'ai voulu montrer qu'il a réellement pris un corps d'homme, et qu'excepté le péché, il a supporté toutes les misères humaines. »

Cette *Pieta* est le seul ouvrage que Michel-Ange ait signé de sa main. Un jour, des Milanais l'admiraient en sa présence. L'un d'eux demanda qui en était l'auteur; un autre ré-

pondit que l'auteur était leur « Gobbo de Milan ». Michel-Ange, un peu froissé, n'émit aucune protestation; mais, le soir, il revint seul, muni d'une lanterne et de ciseaux, et sur la ceinture de la Vierge, il grava son nom : *Michaelangelus Bonarotus, Florens.*

Michel-Ange désirait revoir sa patrie qui, après la mort de Savonarole et la défaite des réformateurs, avait recouvré sa tranquillité. Sa famille, d'ailleurs, l'y rappelait par des lamentations incessantes. Inépuisable de charité, il dépensait en faveur des siens son argent et sa personne, se privant de nourriture, souffrant du froid, pour soutenir son père et ses frères. Ceux-ci croyaient naïvement, et ces croyances sont fréquentes dans les familles des grands hommes, que le génie du sculpteur leur appartenait comme un bien légitime, comme un champ à cultiver. Michel-Ange, par orgueil et par faiblesse, se laissait exploiter, et de tous ses services il ne retirait pas même de la gratitude.

II

DEUX ÉMULES

QUARANTE ans auparavant, l'œuvre de Santa-Maria-del-Fiore avait confié un énorme bloc de marbre de Carrare à plusieurs sculpteurs, entre autres à Agostino di Duccio, pour en sortir la figure d'un prophète. Tous avaient avoué, après de patients efforts, leur impuissance. Léonard de Vinci lui-même s'était récusé.

Michel-Ange, qui tentait l'impossible, accepta d'animer cette énorme matière. Il s'enferma dans son atelier, qui fut construit sur la place même, sans permettre à personne d'y pénétrer; et après dix-huit mois de labeur, il montra son *David* colossal. Le gonfalonier Soderini, glorieux de prouver son goût d'amateur, son autorité de maître, prétendit que le nez de David lui paraissait trop gros. Michel-Ange, sans répondre, et toujours railleur en son orgueil, grimpa sur son échafaud; ayant d'abord ramassé une poignée de poussière, il la laissa tomber en pluie sur son critique, pendant qu'avec son ciseau il faisait le simulacre de corriger le nez de la statue.

— Qu'en pensez-vous, maintenant? dit-il au gonfalonier.

— Admirable ! répondit Soderini. Vous lui avez donné la vie.

Michel-Ange, en descendant de l'échafaud, riait de cet amateur, « semblable à tant d'autres qui parlent vaniteusement, sans savoir ce qu'ils disent ». Ce *David* fut, suivant le désir de l'artiste, transporté devant le Palais de la Seigneurerie. Pendant la nuit, des gens du peuple essayèrent de briser la statue à coups de pierres. Il fallut faire bonne garde autour d'elle. Jusqu'en 1873,

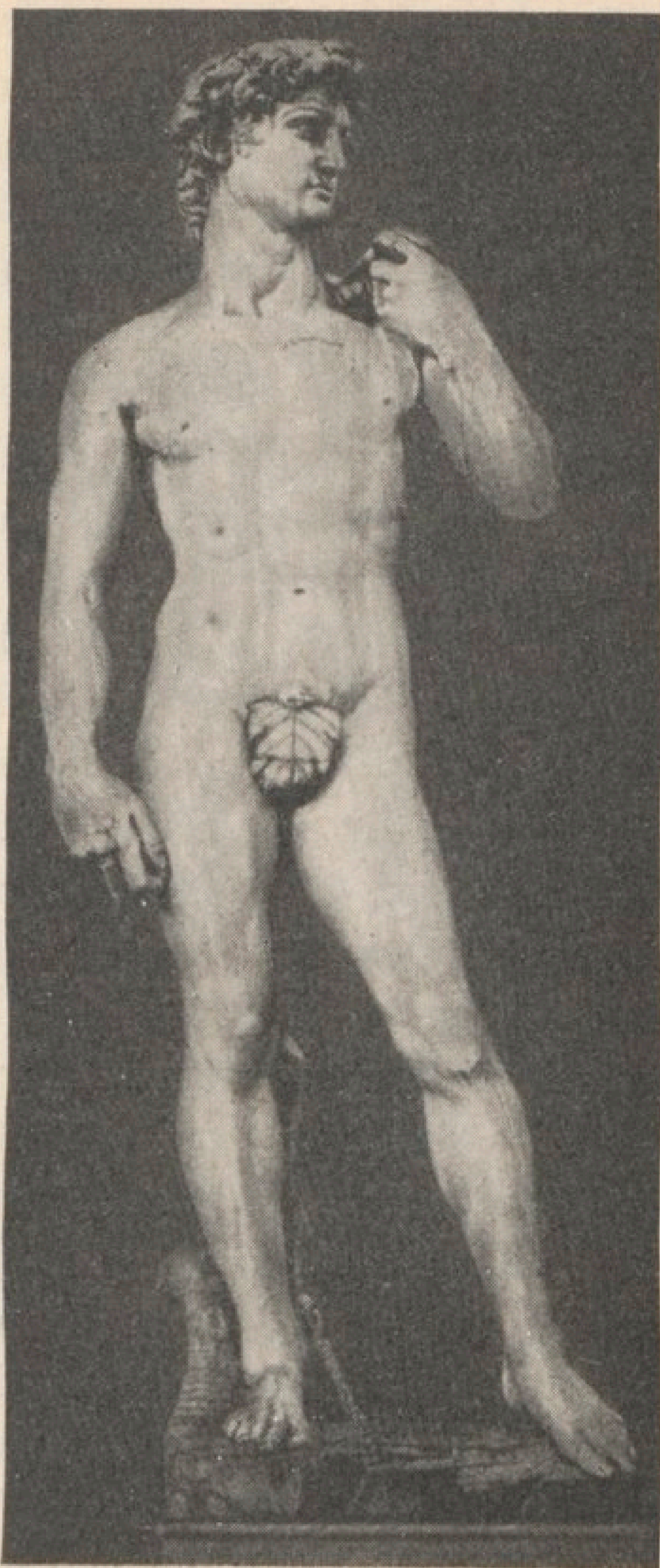
elle est restée sur cette place, d'où elle a été transportée, afin de l'abriter des intempéries, dans une rotonde spéciale, à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Là, du moins, elle ne risque plus rien également de l'injure des hommes. Car, savez-vous que si, dès ses premiers jours, le peuple la lapida, ce fut parce que, ramassis de brutes hypocrites, il fut choqué par la franche nudité du marbre ?

Michel-Ange reçut à cette époque, de la part de l'État de Florence, la commande d'un *David* en bronze, destiné au maréchal de Gié. Ce maréchal, prince de Rohan, dirigeait en Italie les armées françaises de Louis XII. Tout en servant les intérêts de son maître, il n'oubliait pas les siens, et c'est pourquoi il caressait la seigneurie de Florence, afin d'en retirer quelques avantages, et toutes les œuvres d'art qui lui plaisaient. Les magistrats, désireux de le satisfaire pour le *David* qu'il sollicitait, en confièrent donc l'exécution à Michel-Ange.

Michel-Ange, lui, ne se pressa guère. Aux instances du maréchal de Gié, les magistrats de Florence répondirent que la statue serait prête à la Saint-Jean, si le statuaire tenait sa promesse, « sur laquelle pourtant il ne faut pas beaucoup compter, attendu les cervelles de ces gens-là ». Sur ces entrefaites, Michel-Ange partit pour Rome, s'occuper aux fresques de la chapelle Sixtine : le pape ne consentit pas à le laisser s'absenter, pas même vingt-cinq jours, « et il n'y a personne en Italie capable de terminer une œuvre de cette importance. Il faut que lui, et lui seul, accomplisse tout le travail, parce qu'un autre, ne connaissant pas ses intentions, pourrait le gâter ». En résumé, Michel-Ange ne termina pas ce *David*, qui, embarqué, vers la fin de 1508, à Livourne pour la France, s'est perdu en route.

Michel-Ange travaillait aussi à deux bas-reliefs circulaires, *la Vierge et l'Enfant*, l'un pour Taddeo Taddei, l'autre pour Bartolommeo Pitti. Il commençait aussi, pour les conseils de la confrérie des tisseurs de laine, *les Douze Apôtres*, en marbre de Carrare, qui devaient être placés dans l'église de Santa-Maria-del-Fiore. On lui avait fait construire, en vue de ce tra-

vail, une maison tout exprès, qui serait devenue sa propriété pour un douzième chaque année. Il se rebuta dans cette entreprise, après avoir simplement ébauché la figure de saint Mathieu, qui se trouve aujourd'hui dans la cour de l'Académie de Florence. En 1502 encore, il commença une *Tête de femme,* dont l'expression et les traits sont admirables. Mais le sculpteur, qui peut-être jamais plus que dans ce buste n'approcha de la beauté idéale, était surchargé de travaux.



David.

Afin de ne pas abandonner tout à fait la peinture, il peignit *la Vierge de la tribune* : la Vierge avec saint Joseph, les deux enfants, et des personnages nus dans le fond. Tout le monde connaît ce tableau, si souvent reproduit par la gravure. L'aspect en est dur, heurté. Michel-Ange souffrait mal d'être gêné par les limites d'un cadre. Pour répandre tout l'horizon de sa pensée, il lui fallait l'espace libre de la fresque. Ce tableau, il l'avait exécuté pour un riche amateur, Agnolo Doni.

A ce propos, Vasari rapporte une anecdote qui montre avec quelle roideur Michel-Ange défendait la dignité de sa profession. En lui envoyant son ouvrage, il demanda, comme prix,

à l'acquéreur, une somme de soixante-dix ducats. Celui-ci, économe, ne lui donna que quarante ducats. Aussitôt, Michel-Ange les lui retourna, et, pour le punir, il réclama cent ducats ou son ouvrage. Agnolo répondit qu'il paierait les soixante-dix; Michel-Ange, furieux de ces marchandages, exigea alors cent quarante ducats.

Au printemps de 1505, les magistrats de Florence avaient chargé Léonard de Vinci de décorer un côté de la salle du Conseil au Palais-Vieux. Ils chargèrent Michel-Ange de décorer la muraille opposée. Véritable concours entre ces deux héros de l'art. L'un, Vinci, fatigué déjà dans sa nature délicate et sceptique, se dégoûta bientôt de son œuvre; l'autre, au contraire, ardent de jeunesse et d'ambition, exposa un des épisodes tumultueux de la guerre de Pise : des soldats florentins se baignant dans l'Arno, sont surpris par des cavaliers ennemis. L'animation de la scène, le désarroi de ces soldats sortant de l'eau en toute hâte, ou se précipitant sur leurs armes, la science de l'arrangement, la fermeté du dessin, la hardiesse des lumières, enchantèrent les contemporains.

« Tant que ce *carton* demeura debout, raconte Benvenuto Cellini dans ses *Mémoires*, il fut l'école du monde. Quoique le divin Michel-Ange ait composé, depuis ce temps-là, ses peintures de la grande chapelle du pape Jules II, il n'atteignit jamais à la moitié du talent qu'il avait prodigué dans ce chef-d'œuvre. Jamais il ne remonta à l'éclat de cette première étude. »

On prétend que Raphaël vint à Florence étudier cette œuvre. D'ailleurs, l'influence de Michel-Ange sur le peintre des *Sibylles* est généralement admise. Et Jules II a pu dire à Sébastien del Piombo : « Regarde les œuvres de Raphaël, qui, lorsqu'il vit celles de Michel-Ange, abandonna aussitôt la manière du Pérugin et se rapprocha autant qu'il put de la sienne. Mais Michel-Ange est terrible; on ne peut pas vivre avec lui. » Ces peintures de Michel-Ange et de Léonard de Vinci sont perdues.

Benvenuto rapporte encore dans ses *Mémoires* que, l'an 1512, au milieu de l'émeute, tandis que la République succombait

sous les coups des Médicis qui rentraient vainqueurs dans Florence, Buccio Bandinelli se glissa traîtreusement, un poignard à la main, dans la salle où était exposé le *carton* de Michel-Ange. Pendant qu'on s'égorgeait dans la rue, le stupide Bandinelli enfonça plusieurs fois le couteau dans le *carton*, le mit en pièces, qu'il dispersa ensuite.

Et Benvenuto ajoute :

« J'étais bien décidé à jeter cet assassin par terre et à le fouler aux pieds, partout où je le rencontrerais. Un jour, sur la place Saint-Dominique, je l'aperçus qui, d'un côté opposé au mien, survenait d'un pas de promenade. Colère, je courus à sa rencontre. Mais, enfin hors de la foule indifférente, je n'eus pas plutôt levé les yeux sur Bandinelli, que je le vis sans armes, à califourchon sur un mulet qui avait bien moins l'air d'un mulet que d'un âne. Auprès de lui, cheminait un petit garçon d'une dizaine d'années, son fils peut-être.

« Bandinelli, en me voyant, devint pâle comme un mort, trembla de la tête aux pieds. J'eus un scrupule. Ne serait-ce point une lâcheté que de tuer ce lâche sans défense ?

« — Sauve-toi ! lui dis-je. Vil poltron, tu n'es pas digne de mes coups. Mais ne te trouve jamais sur mon chemin !... »

« Léonard était un homme de belle figure, de manières avenantes et distinguées. Il flânait un jour avec un ami, dans les rues de Florence. Il était vêtu d'une tunique rose, tombant jusqu'aux genoux; sur sa poitrine flottait sa barbe bien bouclée et arrangée avec art.

« Auprès de Santa Trinita, quelques bourgeois causaient : ils discutaient ensemble un passage de Dante. Ils appelèrent Léonard, et le prièrent de leur en éclaircir le sens. A ce moment, Michel-Ange passait. Léonard dit :

« — Michel-Ange vous expliquera les vers dont vous parlez.

« Michel-Ange, croyant que Léonard voulait le railler, répliqua amèrement :

« — Explique-les toi-même, toi qui as fait le modèle d'un cheval de bronze, et qui n'as pas été capable de le fondre,

mais qui, pour ta honte, t'es arrêté en route. (Allusion à la statue équestre de Francesco Sforza, laissée inachevée par Léonard, et dont les archers gascons de Louis XII s'amusèrent à prendre pour cible le modèle de plâtre.)

« Là-dessus, Michel-Ange tourna le dos au groupe et continua son chemin. Léonard resta, et il rougit. Et Michel-Ange, non satisfait encore, et brûlant du désir de le blesser, cria :

« — Et ces chapons de Milanais, qui te croyaient capable d'un tel ouvrage !... (1). »

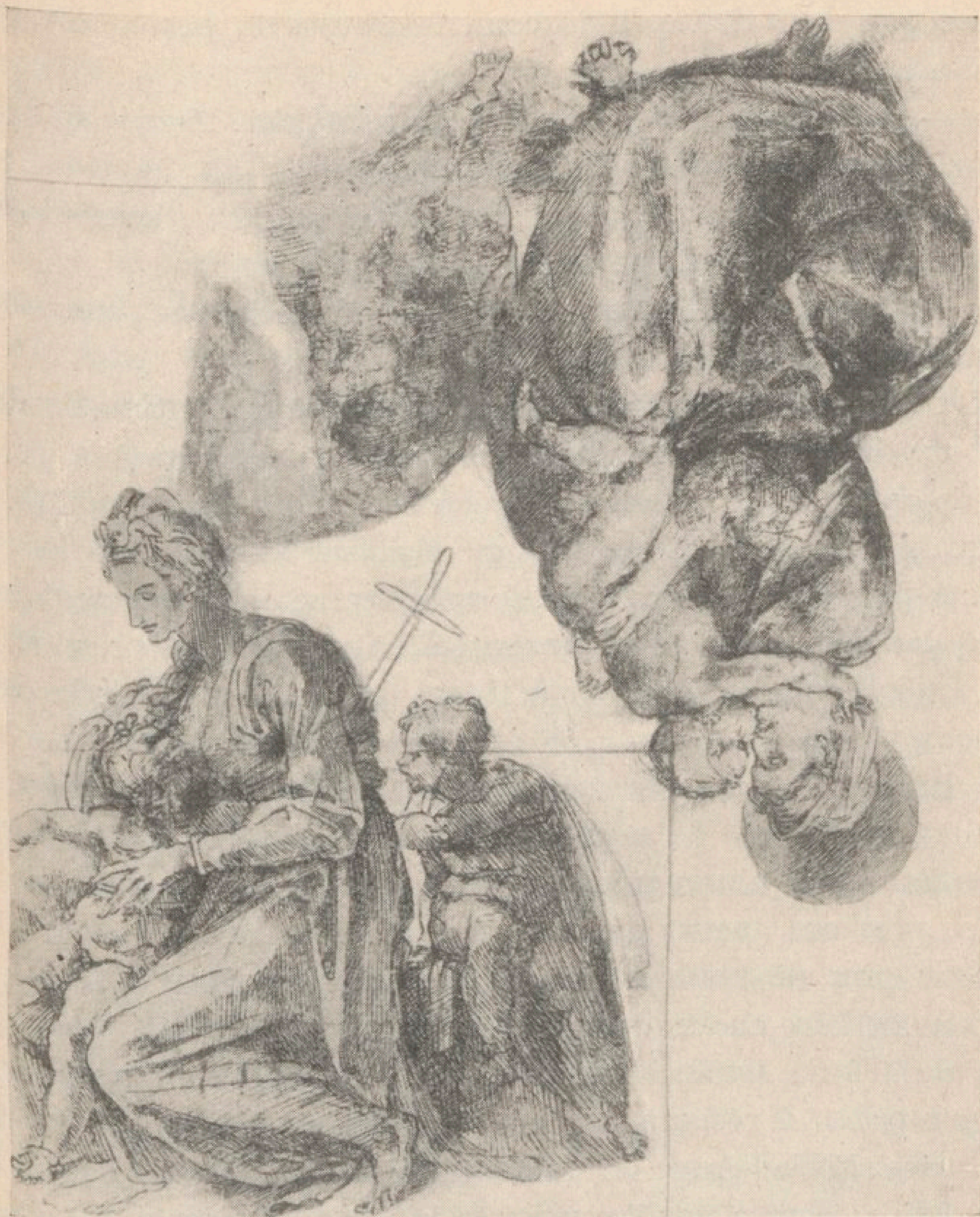
En 1505, Jules II invita Michel-Ange à lui soumettre le projet de son tombeau, qu'il voulait magnifique. L'artiste élabora immédiatement ce projet. Le pape, en sa ferveur coutumière, en fut enthousiasmé. Michel-Ange qui, par malheur pour sa santé, voulait tout faire par lui-même, l'entrepreneur, le contremaître, le surveillant, se rendit à Carrare, afin de choisir le marbre, l'extraire, le transporter par bateaux à Rome, où les blocs énormes couvrirent la moitié de la place Saint-Pierre.

Jules II avait fait construire un pont couvert, qui lui permît d'aller secrètement, seul, causer avec l'artiste. Mais ses visites, au gré de celui-ci, se multiplièrent trop fréquemment. Or, l'un autant que l'autre avaient un caractère peu commode. Et la brouille, comme souvent entre très bons amis, survint d'un excès d'intimité.

Michel-Ange, agacé dans ses habitudes de travail qu'il aimait solitaire, abandonna brusquement la partie. Voici, d'après Vasari, le récit de la rupture entre les deux personnages, qui étaient aussi difficiles à manier l'un que l'autre :

« Tandis que Michel-Ange s'occupait de ces travaux, un dernier transport de marbres de Carrare arriva à Ripa et fut conduit sur la place de Saint-Pierre. Comme il fallait payer les mariniers, Michel-Ange, suivant sa coutume, se rendit chez le pape lui demander de l'argent. Ce jour-là, Sa Sainteté était gra-

(1) Romain ROLLAND, d'après le témoignage d'un contemporain, dans l'ouvrage déjà cité.



Étude pour « la Vierge et l'Enfant ».

vement préoccupée des affaires de Bologne. L'artiste, alors, acquitta les frais de ses propres deniers, ayant l'espoir de se voir bientôt remboursé.

« Quelque temps après, il retourna au palais, afin d'entretenir le pape de cette dette. D'abord, il se heurta, pour être introduit, à quelques difficultés; un valet lui dit de prendre patience. Un évêque qui se trouvait là, fit observer à ce domes-

tique que sans doute il ne connaissait pas la personne qu'il refusait.

« — Je la connais très bien, répliqua le valet. Mais je suis ici pour exécuter les ordres du pape.

« Michel-Ange, à qui jusqu'alors toutes les portes avaient été ouvertes, s'indigna d'une telle résistance :

« — Quand le pape aura besoin de moi, déclara-t-il au valet, vous lui direz que je suis allé ailleurs...

« De retour chez lui, à deux heures du matin, il intima l'ordre à deux de ses domestiques de vendre tous ses effets aux Juifs et de venir ensuite le rejoindre à Florence. Étant monté à cheval, il ne s'arrêta qu'à Poggibonzi, sur le territoire florentin. A peine y est-il arrivé qu'il est rattrapé coup sur coup par cinq courriers du pape, chargés des lettres les plus pressantes lui enjoignant de retourner à Rome, s'il voulait éviter la disgrâce.

« Invitation, menaces, tout fut inutile. Les courriers purent seulement, à force de supplications, obtenir de lui qu'il écrivît à Sa Sainteté qu'il la priait de l'excuser s'il ne paraissait plus en sa présence, mais « qu'ayant été traité comme un misérable « pour prix de ses services et de son attachement, le pape « pouvait faire choix d'un autre sculpteur ».

Jules II ne souffrait de personne la moindre résistance. A trois reprises il réclama Michel-Ange auprès de la seigneurie de Florence. Michel-Ange désirait, afin d'avoir le prétexte de fuir très loin, accepter, sur l'invitation du Grand Seigneur, le projet de construire un pont qui unirait Constantinople à Péra. Devant les menaces du pape, il a peur : il n'est qu'un sujet. Cependant, par fierté, il résiste toujours. « Nous avons vu Michel-Ange, écrivait le gonfalonier de Florence au cardinal de Volterri; nous avons fait tout notre possible pour lui persuader de retourner à Rome; mais il continue à se méfier. »

Soderini disait, d'autre part, à Michel-Ange : « Tu t'es mis là dans une affaire où ne se serait pas risqué le roi de France. C'est assez se faire prier. Nous ne pouvons pas pour toi expo-

ser l'État à soutenir la guerre contre le pape; par conséquent, prépare-toi à partir. » Enfin, Michel-Ange cède; il emporte, vers Bologne, vers Jules II, une lettre du gonfalonier, sorte de talisman, qui le recommande aux cardinaux de Pavie et de Volterre :

« Le porteur de la présente est Michel-Ange, sculpteur, que nous vous envoyons pour complaire à Sa Sainteté et satisfaire à son désir. Nous certifions à votre seigneurie que c'est un jeune homme distingué, et dans son métier l'unique en Italie, peut-être dans le monde. Il est fait de telle manière qu'on tire de lui tout ce qu'on veut avec des paroles affectueuses et des caresses. »

Sur le caractère de Michel-Ange, Condivi confirme le jugement du gonfalonier : « Comme il arrive à ceux qui s'adonnent à la vie contemplative, il était timide, sauf lorsqu'il avait un juste sujet d'indignation, et qu'on faisait tort ou injure à lui ou aux autres. Alors, il avait plus de courage que ceux qui sont tenus pour courageux. Dans les circonstances ordinaires il était très patient. »

Condivi fait un récit pathétique de la rencontre de Jules II et du sculpteur :

« Michel-Ange, étant arrivé le matin à Bologne, alla à San Petronio entendre la messe. Il y rencontra des palefreniers du pape qui le reconnurent et le conduisirent devant Sa Sainteté. Le pape était à table, dans le palais des Seize. Lorsqu'il le vit en sa présence, il lui dit avec un visage indigné :

« — Tu avais à venir nous trouver, et tu as attendu que nous allassions à ta recherche.

« Michel-Ange plia le genou, et d'une voix ferme et calme, ayant élevé la voix, il s'excusa, expliquant qu'il avait agi non par méchanceté, mais par amour-propre, et qu'il n'avait pas pu supporter d'être chassé. Le pape, la tête basse, sans répondre, paraissait fort troublé. Un évêque, chargé par Soderini d'excuser Michel-Ange, s'interposa :

« — Que votre Sainteté lui pardonne. Il a péché par ignorance. Ces artistes sont tous pareils...

« Le pape, alors, répondit violemment à l'évêque :

« — Tu dis des sottises, que je ne dis pas, moi ! C'est toi qui es l'ignorant. Tu l'insultes !... va-t'en au diable !...

« Comme l'évêque ne s'en allait pas, les domestiques le mirent dehors à grands coups de poing. Le pape, ayant ainsi essuyé sur son subalterne la plus grande partie de son courroux, fit approcher Michel-Ange, lui pardonna, lui donna sa bénédiction, et lui enjoignit de ne pas quitter Bologne avant d'avoir reçu ses ordres. Au bout de peu de temps, il le fit venir et lui commanda sa statue, qu'il voulait mettre sur le frontispice de San Petronio. »

A ces mots, Michel-Ange se récusa, disant qu'il n'entendait rien à la fonte du bronze. Il dut l'apprendre, et il se mit aussitôt à l'œuvre. Ses tentatives furent d'abord infructueuses. Il s'acharna au travail. « J'ai à peine le temps de manger, écrivait-il à son frère (novembre 1507). Je vis dans la plus grande incommodité; je ne pense à rien autre qu'à travailler nuit et jour; j'ai enduré de telles souffrances, et j'en endure de telles, que je crois que si j'avais à faire la statue une seconde fois, ma vie n'y suffirait pas; c'est un travail de géant. »

Au bout de seize mois, il terminait cette statue, trois fois grande commme nature. Le pape, avant de repartir pour Bologne, vint en voir le modèle. Michel-Ange lui demanda s'il pouvait placer un livre, dans la main gauche.

« — Comment ! un livre ? se récria Jules II. Je ne suis pas un lettré, moi !... Tu y placeras une épée. Dis-moi, est-ce que ta statue donne la bénédiction ou la malédiction ?

« — Saint Père, elle menace le peuple pour le cas où il ne serait pas sage... »

En 1511, le peuple de Bologne, dans un de ses accès de guerre civile, la brisa, sur la grande porte de San Petronio. Le duc Alphonse de Ferrare en acheta les morceaux, pour en fabriquer une pièce d'artillerie qu'il nomma *la Julienne*. On ignore ce qu'en est devenue la tête, que le peuple, à son insu, avait épargnée, et que le duc Alphonse avait, pendant quelques années, conservée dans son cabinet.

III

A LA CHAPELLE SIXTINE

Je dois maintenant conter l'histoire d'une des plus belles et puissantes pages de l'art, la plus sublime peut-être, qu'un homme ait composée : la décoration de la voûte de la chapelle Sixtine. Déjà en cette année 1508, Raphaël commençait la peinture des Stanze du Vatican. Les ennemis de Michel-Ange, en tête desquels marchait un homme de génie, Bramante, l'architecte du pape et l'ami de Raphaël, tramèrent le véritable complot de perdre le grand sculpteur dans l'esprit de Jules II, auprès duquel il revenait, à leur gré, trop en faveur.

Ils conseillèrent donc au pape, avec l'espoir que Michel-Ange échouerait dans sa tentative, de lui confier la tâche de peindre la voûte de la chapelle Sixtine. Michel-Ange, devant cette épreuve qui n'était point de son art familier, se récusa d'abord avec énergie; puis, il proposa généreusement à sa place Raphaël, qu'il savait agréable à Bramante, et par conséquent aussi à Jules II. Mais encore une fois, il n'était qu'un sujet; devant l'obstination du maître, il dut s'incliner.

Cependant, il connaissait trop bien les hommes, pour ne pas apercevoir l'arrière-pensée malicieuse de ses ennemis, qui allaient dans son entreprise guetter ses défaillances. Condivi déclare que Bramante était poussé à nuire à Michel-Ange par jalousie d'abord, et ensuite par la crainte qu'il avait du jugement de Michel-Ange, lequel découvrait sans peine ses fautes.

Bramante, comme chacun sait, était adonné au plaisir et grand dissipateur. Le traitement qu'il touchait à la caisse du

pape, si élevé qu'il fût, ne lui suffisait pas : il chercha à gagner sur ses travaux, en faisant bâtir ses murs en mauvais matériaux, d'une incomplète solidité. On peut aisément le constater dans ses constructions de Saint-Pierre, du corridor du Belvédère, du cloître de Santo Pietro et de Vinarla, etc., qu'il a été indispensable de soutenir récemment par des crampons et des contre-boutants, parce qu'elles tombèrent ou seraient tombées en peu de temps.

Michel-Ange n'hésite pas à englober, dans la même hostilité contre sa personne, Raphaël. « Toutes les difficultés, écrit-il en octobre 1542, survenues entre le pape Jules II et moi sont le fait de la jalousie de Bramante et de Raphaël : ils cherchaient à me perdre ; et vraiment, Raphaël en avait bien sujet, car ce qu'il savait de l'art, c'était de moi qu'il le tenait. »

Enfin, Bramante, que le sculpteur accusait sans ménagements d'avoir commis des erreurs volontaires dans ses œuvres et des malversations dans ses comptes, édifia pour lui, dans la chapelle, sur l'ordre du pape, un échafaudage.

Michel-Ange ne se montrait pas. Farouche, comme toujours, il travaillait avec fièvre aux dessins de son œuvre. Lorsqu'il les eut terminés, il voulut d'abord, non sans défi, les montrer à l'un de ses ennemis, l'un des complices de Bramante, Julien de San Gallo, et les soumettre à son appréciation. San Gallo, devant la supériorité merveilleuse des projets de Michel-Ange, dut manifester son admiration. Il estima le travail à la somme de quinze mille ducats, et le contrat fut conclu incontinent,

Michel-Ange tout de suite entra dans la Sixtine, où se trouvaient déjà Jules II et Bramante. L'échafaudage que celui-ci avait édifié, il le trouva détestable, et n'hésita point à exprimer, sur un ton de raillerie hautaine, ses reproches au perfide architecte :

— Vos cabestans, lui dit-il, soutiennent le plancher mobile sur lequel je dois travailler, c'est bien !... Mais les trous énormes que vous avez creusés dans la voûte ?...

— Parlez !... Ils sont indispensables.

— Non. D'abord, comment les boucherez-vous, lorsque mes peintures seront achevées ?

— N'ayez point d'inquiétude. On s'arrangera.

— Oui, à mes dépens. Attendez donc !...

Tandis que Bramante haussait de dédain ses fortes épaules, Michel-Ange, avec une autorité impérieuse, devant le pape étonné, s'adressa brusquement au maître charpentier :

— Maître, commanda-t-il, tu vas démolir tout cet échafaudage. Tu prendras ces cordes et tu les vendras à ton profit.

Le pape, déconcerté de plus en plus, protesta :

— Bramante, cependant, connaît son métier...

— Pas autant que je le souhaite... Voici ce qu'il faudra faire...

Et avec sa fougue habituelle, il expliqua les conditions du mécanisme ingénieux et simple qu'il avait imaginé dans sa retraite. Il affirma la possibilité de construire son échafaud au moyen de contre-fiches détachées des murs. Dans le travail d'édification nouvelle, on suivit, en effet, ses plans. Et, depuis lors, c'est sur ce modèle qu'ont été construits tous ces grands ouvrages.

Il fit venir de Florence quelques-uns de ses anciens condisciples de l'atelier de Ghirlandajo, Jacques de Sandro, Ange de Donnino, Bujiardini, Granacci, enfin les peintres les plus connus pour leur habileté dans la pratique de la fresque. Il les fit monter sur l'échafaud, et leur livra un pan de muraille.

— Travaillez à votre aise, leur dit-il. Vous êtes au courant de la besogne qui m'a été commandée. Je n'ai donc pas de conseils à vous donner ; j'aurais plutôt à en recevoir de vous, moi qui suis un ignorant... Lorsque vous aurez recouvert ce mur de vos peintures, je viendrai les examiner...

Ce ne fut pas sans un grand malaise qu'ils se mirent au travail. Et leur anxiété dura plusieurs jours, sous la surveillance de Michel-Ange, qui ne souffrait chez eux aucun repos.

Un beau matin, il les mit tous à la porte, comme incapables.

Il fit effacer tout ce qu'ils avaient peint. « Il s'enferma dans la chapelle, et refusant d'ouvrir à ses aides, il ne se laissa plus voir, même dans sa maison. Quand ils furent las d'attendre, ils se décidèrent à retourner à Florence, profondément humiliés (1). »

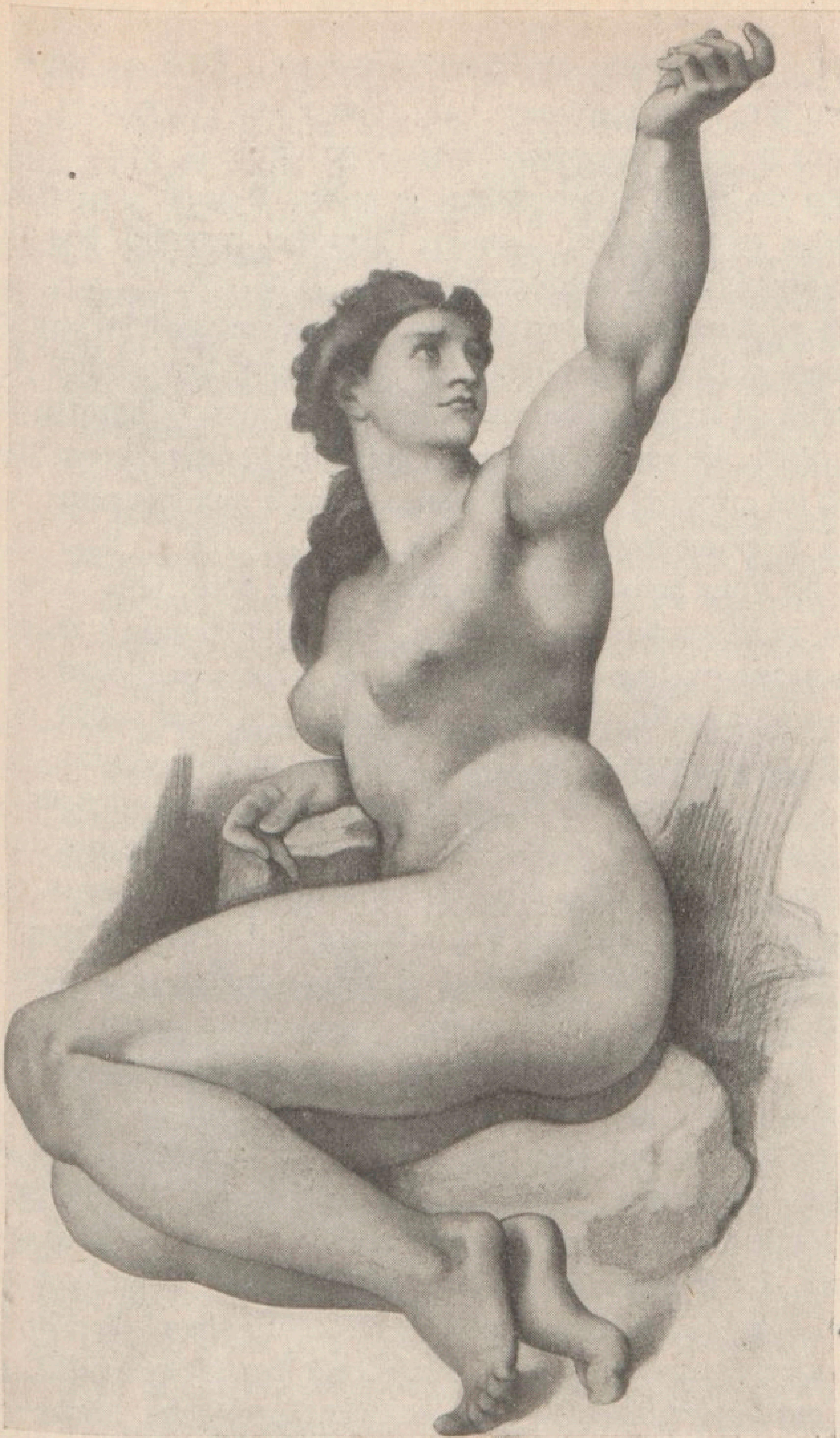
Il resta donc seul, avec quelques manœuvres. Il se lamenta pourtant encore au sujet de l'insuffisance de l'un d'eux, « qui n'est bon qu'à se faire servir. Cette occupation me manquait sans doute; je n'en avais pas assez. Il me rend malheureux comme une bête. » Il allait à la chapelle dès la pointe du jour, en sortait à la nuit close, souvent y dormait tout habillé, sur les échafauds.

Pendant près d'un an et demi, ce fut la fièvre merveilleuse et ardente de tout cet être que le feu du génie tourmentait chaque jour, et une joie farouche de ses mains et de ses yeux cherchant, dans le recueillement religieux de la solitude, un monde palpitant des émotions du désir, de l'angoisse et de l'épouvante, un monde que, de la source prodigieuse de son âme, il jetait avec effusion sur les murs, et que les clartés de son pinceau animaient d'une vie immortelle. Il souffrit du labeur orgueilleux de ses efforts vers la création d'une œuvre, qu'il eût voulue plus grande encore que ne le permettaient les moyens matériels mis à la disposition de l'homme.

« Je suis dans un profond abattement d'esprit, écrit-il à son père, en janvier 1509. Il y a maintenant un an que je n'ai pas reçu un gros du pape; je ne lui demande rien, parce que mon œuvre n'avance pas assez, pour me paraître mériter une rémunération. Cela tient à la difficulté du travail, et à ce que ce n'est point là ma profession. Ainsi, je perds mon temps sans résultat. Dieu m'assiste !... »

Devant des difficultés qu'il n'avait pas prévues, il songea un moment à tout abandonner. Ses couleurs, encore fraîches, se couvraient d'une moisissure dont il ne pouvait découvrir la

(1) VASARI. *Vies des peintres sculpteurs, etc.*



Eve recevant la pomme.

(Voûte de la Chapelle Sixtine.)

cause. « J'avais bien averti Votre Sainteté, dit-il au pape, que la peinture n'était pas mon art. Tout ce que j'ai fait est perdu, si vous ne me croyez pas, chargez quelqu'un de venir le voir. » Julien de San Gallo reconnut que Michel-Ange employait un mortier trop humide. Celui-ci, l'accident pouvant être désormais évité, reprit son ouvrage.

Et sa famille, au lieu de l'exhorter dans sa lutte contre la matière qu'il n'assouplissait pas à son gré, le harcelait de demandes d'argent, d'accusations grotesques d'ingratitude et d'égoïsme. De sorte qu'il devait, lui, dans la fièvre de ses visions, dans les affres de son intelligence, donner aux siens une raison, qu'il ne pouvait garder paisible.

« Ne vous agitez pas, écrivait-il à son père; je ne vous laisserai jamais manquer de rien, aussi longtemps que j'aurai moi-même quelque chose. Si vous ne pouvez pas, comme d'autres, avoir les honneurs de ce monde, qu'il vous suffise d'avoir votre pain; vivez avec Christ, bon et pauvre, comme je fais ici; car je suis misérable, et je ne me tourmente ni pour la vie ni pour l'honneur, c'est-à-dire pour le monde; je vis dans de très grandes peines et dans une défiance infinie. Depuis quinze ans, je n'ai pas eu une bonne heure; j'ai tout fait pour vous soutenir; et jamais vous ne l'avez reconnu, ni cru. Dieu vous pardonne, à tous ! Je suis prêt, dans l'avenir, aussi longtemps que je vivrai, à toujours agir de la même façon, pourvu seulement que je le puisse. »

Ses trois frères venaient bravement s'installer chez lui, à Rome. Il achetait, pour Buonarotto et pour Giovan Simone, un fonds de commerce; pour Gismondo, des terres, près de Florence. Et cela d'ailleurs sans les satisfaire. Même, ses frères, bien loin de montrer quelque douceur, sinon de l'humilité, manifestaient envers leur père, puisqu'ils ne le pouvaient directement envers Michel-Ange, une brutalité lâche. Michel-Ange, avec la fougue de sa nature hautaine, les morigéna d'importance.

Il écrivit à Giovan Simone :

« On dit que qui fait du bien au bon le rend meilleur, mais que les bienfaits rendent le méchant plus méchant. Voici bien des années que je cherche, avec d'affectueuses paroles, des manières indulgentes, à te ramener à une vie honnête et en paix avec ton père ainsi qu'avec nous autres : or, tu es toujours pire. Je pourrais te parler longuement. Mais ce seraient des mots.

« Pour en finir, sache avec certitude que tu ne possèdes rien au monde, puisque c'est moi qui te donne les moyens de vivre, par amour de Dieu, et parce que je croyais que tu étais mon frère comme les autres. Maintenant, je suis certain que tu n'es pas mon frère; car, si tu l'étais, tu n'aurais pas menacé mon père. Tu es plutôt une bête; je te tra terai donc comme une bête. Sache que qui voit son père menacé ou maltraité a le devoir d'exposer sa vie pour lui. Enfin, assez là-dessus.

« Je te dis que tu ne possèdes rien au monde. Si j'entends seulement la moindre plainte à ton propos, je viendrai t'apprendre à dilapider ton bien, à mettre le feu à la maison et aux domaines que tu n'as pas gagnés. Si je viens de ton côté, je te montrerai des choses qui te feront pleurer des larmes brûlantes et connaître sur quoi tu appuies ton arrogance. Si tu veux, au contraire, t'appliquer à bien agir envers ton père, je t'aiderai comme les autres, et sous peu, je te procurerai une bonne boutique... Rien de plus !... Où les paroles me manquent, je suppléerai par des faits.

« Corps du Christ !... Je suis homme à mettre en pièces dix mille de tes semblables, si cela est nécessaire. Sois sage, ne pousse pas à bout quelqu'un qui a bien autrement de passions que toi !... »

Il écrit encore à Gismondo :

« Je vis ici dans la détresse, dans une grande fatigue de corps. Je n'ai aucun ami d'aucune espèce, et je n'en veux pas. Il y a bien peu de temps que j'ai de quoi manger à mon gré. Cessez de me causer des tourments : je ne pourrai plus en supporter une once. »

Son troisième frère, Buonarotto, pousse l'arrogance jusqu'à

lui reprocher de l'avoir, ce qui est faux, assisté de son bien. Michel-Ange, outré des audaces de cet envieux, lui répondit :

« Si tu avais assez d'intelligence pour reconnaître la vérité, tu ne dirais pas : « J'ai dépensé tant du mien », et tu ne serais pas venu m'agacer jusqu'ici, pour tes affaires. Tu aurais dit : « Michel-Ange sait ce qu'il nous a écrit ; s'il ne le fait pas main-« tenant, c'est qu'il doit en être empêché par quelque chose « que nous ne savons pas ; soyons patients. » Quand un cheval court autant qu'il peut, il n'est pas bon de lui donner de l'éperon, pour qu'il coure plus qu'il ne peut. Mais vous ne m'avez jamais connu, et vous ne me connaissez pas. Dieu vous pardonne ! C'est lui qui m'a accordé la grâce de suffire à tout ce que j'ai fait pour vous aider. Vous ne le reconnaîtrez que quand vous ne m'aurez plus. »

Cependant, au milieu de ses souffrances, il travaillait toujours. Le mystère dont il s'entourait depuis vingt mois excitait vivement la curiosité publique. Un jour, Jules II lui ayant demandé à quelle date, au moins approximativement, son ouvrage serait terminé, Michel-Ange répondit avec sa fermeté ordinaire :

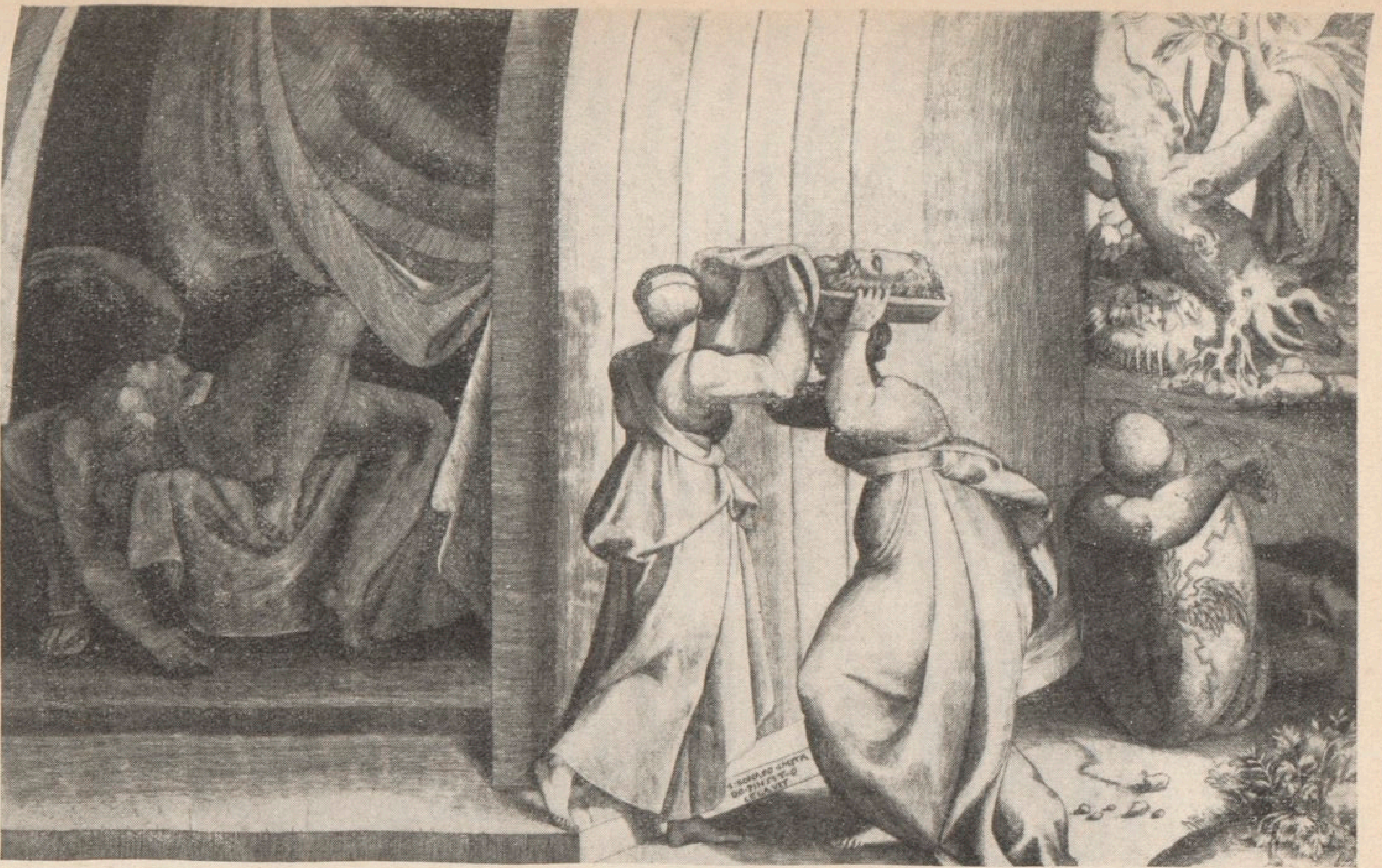
— Quand je pourrai.

— Quoi !... quand je pourrai !... quand je pourrai !...

Le pape en courroux le frappa de son bâton. Michel-Ange s'enfuit chez lui, afin de préparer son départ de Rome. Jules II dut, par un messager, lui envoyer bien vite cinq cents ducats et lui présenter des excuses. Michel-Ange consentit à pardonner. Seulement, le lendemain, ce fut une querelle pareille, et puis, les jours suivants. Jules II, dans son impatience, le menaça :

— Tu as donc envie que je te fasse jeter en bas de ton échafaudage ?

Michel-Ange dut céder de nouveau. Et le matin de la fête de la Toussaint, 1er novembre 1509, la chapelle Sixtine fut ouverte au public. « Rome entière, dit Vasari, s'y précipita. Jules s'y porta le premier, avant que la poussière produite par



Judith et Holopherne. (Chapelle Sixtine.)

la chute des échafauds fût tombée, et le même jour il y célébra la messe. »

Bramante, déçu dans ses prévisions d'un échec de l'artiste, essaya d'engager le pontife à confier à Raphaël la seconde moitié de la chapelle. Le pape, malgré ses faiblesses envers Bramante, ne se laissa pas ébranler dans ses résolutions. Et Michel-Ange reprit ses peintures de la voûte.

Mais il avait entendu contre lui la rumeur des cabales. Il eut, dans le fond de sa dignité, un remous de colère. Et sans doute, la froideur qui exista désormais entre lui et Raphaël date de cette époque. Pour commencer la seconde partie de la voûte, il s'enferma de nouveau, et pendant des mois, caché comme le ver à soie dans son cocon.

L'ouvrage exigea quatre années d'efforts continus. Il fut achevé vers la fin de 1512. Néanmoins, Michel-Ange n'en était pas satisfait; il eût voulu donner à sec quelques retouches. Mais les échafauds étaient démontés; et il estima sans importance ce qui manquait encore à ses figures.

— Il faudrait leur mettre un peu d'or, lui dit le pape. Ma chapelle paraîtra bien pauvre.

— Ceux que j'ai peints là, répliqua l'artiste, étaient de pauvres gens.

Il est difficile, sinon impossible, de donner avec des mots la description exacte et complète de cette œuvre. Nombreuse de figures, de scènes, de paysages, elle impressionne l'imagination plus que ne peuvent faire les plus tragiques drames de la réalité, de l'histoire. J'essaierai d'en indiquer l'intention et l'expression, en prenant pour guide Quatremère de Quincey.

On peut considérer toute la région supérieure de la chapelle comme étant composée de trois parties : la sommité de la voûte, divisée par Michel-Ange en onze compartiments; les douze pendentifs; les parties circulaires inscrites au-dessous, dans les espaces qui surmontent les fenêtres.

A partir du dernier espace de la sommité de la voûte, en manière de pendentif, où est représenté Jonas, on voit se déve-

lopper sur toute la longueur du plafond une suite de tableaux représentant :

Le Père Éternel se balançant dans les airs ;

Le Père Éternel accompagné de petits anges et chassant le chaos ;

L'Homme créé recevant de Dieu la connaissance et le sentiment;

Adam endormi, et la femme tirée de la côte de l'homme remerciant son Créateur;

L'Arbre de la vie, et le serpent alentour, tendant le fruit défendu à Ève qui, assise au pied de l'arbre, l'offre à son époux;

L'Ange qui chasse du paradis terrestre Adam et Ève;

Le Sacrifice de Noé;

Le Déluge;

L'Ivresse de Noé.

Aux deux extrémités de la voûte, se trouvent, d'un côté, *David terrassant Goliath, Judith venant de couper la tête à Holopherne;* de l'autre, *le Serpent d'airain* et *le Supplice d'Aman.*

Dans chacun des douze pendentifs, se trouve une figure colossale : les *Cinq Sibylles : Lylica, Cumœa, Delphica, Erythrœa, Persica;* les *Sept Prophètes : Jérémie, Ezéchiel, Joël, Jonas, Daniel, Isaïe, Zacharie.*

Enfin, les parties circulaires, inscrites au-dessus des fenêtres, et les compartiments angulaires de la voûte, sont remplis par des couples de figures, qui offrent une variété prodigieuse d'attitudes, et auxquelles le peintre a donné des noms empruntés à l'Ancien Testament : figures de pontifes, figures nues sur des archivoltes, plus de soixante petits sujets, des enfants formant cariatides, etc.

Ce travail immense avait été, sur l'avis de Julien de San Gallo, architecte de Jules II, estimé à la valeur de quinze mille ducats (cent cinquante mille francs). Mais Vasari déclare que Michel-Ange n'aurait reçu, en plusieurs fois, et pour tout, que trois mille écus.

Il sortit de ce labeur surhumain, tout rompu de fatigue. La nécessité où il s'était trouvé chaque jour, pendant des années,

d'avoir les yeux portés en haut, avait tellement affaibli sa vue, qu'il fut contraint, pendant plusieurs mois encore, d'élever au-dessus de sa tête un dessin ou une lettre, pour le regarder ou pour la lire. Il plaisantait de sa fatigue avec assez de bonne humeur.

« La peine m'a fait un goître, comme l'eau en fait aux chats de Lombardie, écrivait-il dans une poésie dédiée à Giovanni da Pistoja, en 1510. Mon ventre se redresse vers mon menton, ma barbe se rebrousse vers le ciel, mon crâne s'appuie sur mon dos, ma poitrine est comme celle d'une harpie; le pinceau, en s'égouttant sur mon visage, y a tracé un carrelage bariolé. Mes lombes me sont pénétrés dans le corps, et mon derrière rétablit l'équilibre. Je marche au hasard, sans que je puisse voir mes pieds. Ma peau s'étire par devant, se ratatine par derrière : je suis tendu comme un arc syrien. Mon intelligence est aussi drôlement tournée que mon corps, car on joue mal d'un roseau recourbé. »

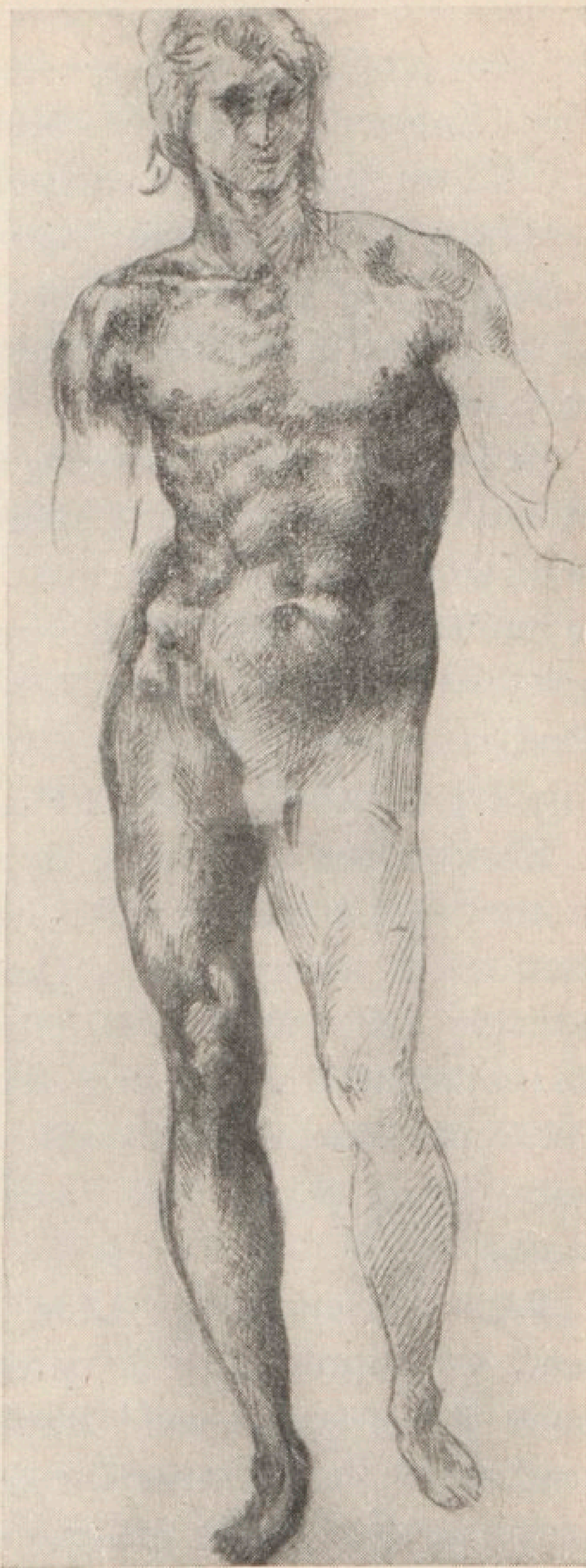
Et dans la crainte que ses fresques de la Sixtine n'eussent pas une grande valeur, il ajoutait : « Défends donc, Giovanni, mon œuvre, et tu défendras mon honneur. La peinture n'est pas mon affaire. Non, je ne suis pas peintre. »

Néanmoins, après ce long effort de tout son être, il vécut quelques années de calme et presque de bonheur. Le vieux pape Jules II l'aimait avec sincérité, « ayant, déclare Condivi, pour Michel-Ange des soins, une attention jalouse, qu'il ne manifestait pour aucun autre de ceux qui l'approchaient ». Michel-Ange, de son côté, excusait chez le pontife de brusques violences, rachetées aussitôt par un retour de bonté généreuse.

Le repos de l'artiste fut court. Léon X succéda à Jules II. Tout-puissant à Florence, où il avait dès 1512 rétabli sa famille, Léon voulut orner son règne de belles œuvres d'art. San Gallo, les deux Sansovino et Raphaël avaient présenté des projets d'achèvement de l'église de San Lorenzo, bâtie par Brunelleschi, et où plusieurs de ses parents étaient inhumés.

Léon X demanda un nouveau projet à Michel-Ange, qui tout de suite l'emporta sur tous les autres.

Ayant appris qu'il existait à Serravezza, dans le haut de la montagne de Santa Pietra, sur le territoire florentin, des marbres qui étaient dignes de rivaliser avec ceux de Carrare, il invita le sculpteur à s'y rendre. Celui-ci fit des objections sur la qualité inférieure de la matière, sur les difficultés du travail d'extraction (routes à tracer dans le roc sauvage, marais à traverser). Léon X n'écouta rien. Le sculpteur se résigna donc.



Dessin.

Il passa quatre années, de 1516 à 1521, dans ce désert de Santa Pietra, à l'exploitation de la carrière nouvelle. Et tout son labeur aboutit au transport de cinq colonnes, dont quatre durent rester au bord de la mer, et dont la cinquième ne put être utilisée.

« J'ai entrepris, disait-il, de réveiller les morts, en voulant dompter ces montagnes, instruire leurs habitants qui sont tout à fait ignares et se moquent bien de l'art. Pourtant, en dépit de tous les dangers, j'exécuterai ce que j'ai promis; et si Dieu m'assiste, je réaliserai l'œuvre la plus belle qui en Italie ait

jamais été faite. » Peu à peu, selon son habitude, il se grisait de son projet; il se passionnait de faire de cette façade de Saint-Laurent, l'église des Médicis, ses protecteurs, une œuvre qui fût un miroir de la sculpture et de l'architecture. Il exigea que Léon X et le cardinal Jules de Médicis, le futur Clément VII, lui signassent un traité ferme. Ce traité fut signé le 19 janvier 1518. Michel-Ange s'engageait à livrer son œuvre au bout de huit ans.

Et les peines de toute sorte se multipliaient devant sa pensée et son labeur. D'abord, à Gênes, pour transporter ses marbres, il ne trouva point de barques. Les gens de Carrare, furieux de la préférence accordée à la carrière de Santa Pietra, avaient acheté tous les bateliers. Les barques, qu'il finit par louer à Pise, ne vinrent jamais à lui, selon ses ordres. Il maudit cent fois le jour et l'heure où il avait quitté Carrare.

Ensuite, ses envieux le desservaient par leurs calomnies, à la cour de Léon X. Celui-ci lui prodiguait, certes, ses démonstrations de sympathie. « Quand le pape parle de vous, lui écrivait Sébastien del Piombo, on dirait qu'il parle de l'un de ses frères. Il m'a appris, les larmes aux yeux, que vous avez été élevés ensemble, et qu'il vous affectionne autant que dans votre jeune passé. Mais vous faites peur à tous, même aux papes. »

Dans l'entourage de Léon X, on se moquait du sculpteur, pour ses imprudences de parole. Si son ennemi Bramante était mort en 1514, son rival Raphaël venait d'être nommé surintendant de la construction de Saint-Pierre. Une injure, plus grave que toutes les médisances, lui fut adressée, le 2 février 1518, par le cardinal Jules de Médicis (le futur Clément VII), qui n'hésita pas à lui écrire :

« Le soupçon a été éveillé en nous que vous ne soyez du parti des Carrarais par intérêt personnel. Nous vous faisons savoir, sans vous donner d'autres explications, que Sa Sainteté entend que tout le travail soit exécuté avec les blocs de Santa Pietra. Si vous agissiez autrement, nous aurions une juste raison d'être

sérieusement irrités contre vous. Ne montrez donc plus votre obstination en faveur de Carrare. »

Toute sa force se brisa contre tant d'obstacles. A la fin de septembre 1518, il tomba malade. Le pape et le cardinal s'impatientèrent, comme lui, de tant d'efforts inutiles contre les hommes et les choses. Par un bref du 10 mars 1520, le pape délia Michel-Ange de son contrat de 1518. Michel-Ange ne reçut brusquement avis de cette rupture que par l'arrivée à Santa Pietra des équipes d'ouvriers chargés de remplacer les siens. Il fut, naturellement, offensé par la brutale rudesse d'un tel procédé.

« Je ne compte pas au cardinal, dit-il, la perte des trois ans que j'ai passés ici, le très grand affront que l'on m'a fait, en me donnant cette commande, puis en me la retirant, sans que je sache pourquoi... Et maintenant, cela peut se résumer ainsi : le pape Léon reprend la carrière avec les blocs taillés; il me reste l'argent que j'ai en main, cinq cents ducats, et l'on me rend la liberté !... »

Il faut dire toute la vérité sur Léon X. Certes, il fut d'un dévouement très généreux envers les arts, il aima les lettres, il eut le goût d'aider dans leurs travaux et dans leurs misères les artistes qui embellissaient sa patrie. Il mérita peut-être que l'histoire, par reconnaissance, donnât son nom à un siècle qu'il avait, du meilleur de son autorité et de sa fortune, contribué à ennoblir.

Mais il aima aussi, et beaucoup, et même trop, sa famille. Il ne montra pas dans sa conduite politique une grande droiture, ni peut-être une grande fierté. C'est par des largesses faciles, en trafiquant de tout, qu'il s'attacha une pléiade d'artistes. S'il protégea tendrement Raphaël, c'est parce que ce peintre lui plut par la souplesse de son caractère. Au contraire, par ses incertitudes, par ses exigences brouillonnes, il tourmenta Michel-Ange jusqu'au découragement.

Ainsi, Michel-Ange aurait voulu terminer le tombeau de Jules II. Ce tombeau, isolé dans une chapelle de Saint-Pierre-

ès-Liens, devait porter sur chacune de ses faces quatre esclaves debout, enchaînés à des termes soutenant l'entablement, et dans des niches, entre ces groupes, deux Victoires ayant à leurs pieds des prisonniers renversés. Au-dessus de la corniche qui couronnait cette décoration, huit figures assises, deux sur chaque face, figures de prophètes et de vertus, devaient se tenir. (Il eût placé le *Moïse* parmi ces statues.) Une pyramide, surmontée par un ange tenant un globe, devait se dresser sur le sarcophage. Il devait enfin poser en tout quarante figures, sans compter les enfants et les autres ornements. Conception de génie, travail formidable, que son maître Léon X ne lui laissa pas la faculté de réaliser.

Car, lorsqu'il revint de Santa Pietra à Florence, il trouva l'ardeur de Léon entièrement tombée; il resta longtemps plein de chagrin, sans pouvoir rien entreprendre, ayant été rejeté de projet en projet. Cependant, à l'académie de Sainte-Marie-Nouvelle, dont il était un membre assidu, il signait avec ses collègues une supplique adressée à Léon X, dans le but de transporter de Ravenne à Florence les cendres de Dante. Il avait admiré toujours, de toute son âme, le « divin poète ». Même, il avait illustré de très nombreux dessins un exemplaire de la *Divine Comédie*—trésor qui fut perdu dans le naufrage du navire qui le portait, entre Livourne et Civita-Vecchia. Léon X n'accueillit pas du tout son projet.

C'est pendant les brefs séjours que, sous le pontificat de Léon X, Michel-Ange fit à Rome, qu'il exécuta, ou plutôt commença, la statue du *Christ à la Croix*, qui lui avait été commandée par Antonio Metelli, et qu'on voit aujourd'hui dans l'église de la Minerve. Il était las, meurtri par trop de déceptions. Cette statue fut achevée par un de ses élèves, Federigo Frizzi, qui l'estropia.

Cependant, la célébrité rapide de cette œuvre engagea François Ier à envoyer Primatice en Italie, avec la mission de mouler pour lui le *Christ* de la Minerve, de demander une statue à Michel-Ange, et de lui remettre la flatteuse lettre suivante :



La Vierge au pied de la Croix.

(Dessin.)

« Sr Michel-Angelo. Pour ce que j'ay grant désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvraige, j'ay donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (Primatice), présent porteur que j'envoye par delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faictes à son arrivée, les lui vouloir bailler, en vous les bien payant ainsi que je lui ay donné charge.

« Et davantaige voulloir estre content pour l'amour de moy qu'il molle (moule) le Christ de la Minerve et la Nostre-Dame de la Febre (la *Pieta* de Saint-Pierre), affin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles comme de choses que l'on m'a asseuré estre des plus exquises et excellentes en votre art.

« Priant Dieu, Sr Michel-Angelo, qu'il vous ayt en sa garde. Escript à Saint-Germain-en-Laye, le 3e jour de février 1546.

« FRANÇOYS,
de Laubespide. »

IV

LE SIÈGE DE FLORENCE

Léon X mourut le 1er décembre 1521, un an après Raphaël.

Son successeur, l'austère Adrien VI, qui ne connaissait en fait de peinture que celle de Van Eyck et d'Albert Dürer, ne songea qu'à la prospérité de l'Église. Né à Utrecht, il avait été précepteur de Charles d'Autriche, puis cardinal à Tortose, puis régent d'Espagne pendant l'absence de son ancien élève devenu roi. Au pontificat, il garda ses mœurs simples; et, s'il fut l'ami des savants, il ne se soucia point du tout de la gloire, ni même de la vie des artistes. A Rome, il arrêta tous les grands projets d'art; à Florence, il les ralentit.

En 1523, ce fut Clément VII qui lui succéda : un nouveau Médicis, le cardinal dont il était question tout à l'heure, cousin de Léon X. Clément eut à faire face à de grandes difficultés politiques. La guerre une fois de plus déchira l'Italie. François Ier réclamait Naples; Charles-Quint, le Milanais. Le connétable de Bourbon, sans interrompre la marche de ses armées à Florence, se porta jusque sous les murs de Rome...

« Tout à coup, il se précipite, entraîne tout, infanterie, artillerie, bagages. Malgré la défense de Clément VII, il donne l'assaut. Il saisit une échelle. Une balle l'atteint, il se sent mort. Clément VII a le temps de s'enfuir du Vatican dans le château. Du long corridor qui faisait la communication, il vit l'affreuse exécution, sept ou huit mille Romains tués à coups de

piques et de hallebardes. Jamais scène plus atroce, plus épouvantable carnaval de mort (1). »

Clément VII s'était évadé de Rome, déguisé en marchand, jusqu'à Orviéto. Il fut pris par les Impériaux. Mais, pendant sa captivité, le parti républicain de Florence avait chassé de leur pouvoir les Médicis, indignes. C'est afin de rétablir sa famille dans son gouvernement que Clément VII se réconcilia avec Charles-Quint, qu'il dut couronner à Bologne.

Mais le peuple de Florence repoussa les ordres même de Charles-Quint en faveur de ses anciens maîtres, qui sous l'éclat des lettres et des arts avaient étouffé toute liberté. Il y eut conflit, guerre, et devant la ville même, un siège dirigé par le pape. Florence n'avait pas attendu l'heure du péril pour préparer sa défense, à laquelle Michel-Ange participa de tout son cœur.

Il avait alors cinquante ans. Son caractère, toujours hautain, difficile, ne s'était point apaisé avec l'âge. Il vivait à l'écart du monde, attaché à son travail. Seule, une nécessité impérieuse, celle de sauvegarder les droits de sa patrie à l'indépendance, pouvait le tirer de son recueillement. Il détestait d'ailleurs les derniers Médicis, leur arrogance et leur tyrannie.

Les fortifications de Florence étaient insuffisantes, en mauvais état. Michel-Ange consentit, le 6 avril 1529, sous le titre de gouverneur et commissaire général, à les améliorer, ou à les achever.

« Il fortifia la cité sur plusieurs points, entoura le mont San Miniato de bastions qu'il ne composa pas de gazons et de broussailles, comme cela se pratiquait d'ordinaire, mais en bois de châtaignier et de chêne. Même, il remplaça le gazon par des briques faites avec de la bourre et de la fiente d'animaux (2). »

En avril et en mai, il se rendit à Livourne, en juin à Pise,

(1) MICHELET. *Histoire de France.*
(2) VASARI. *Op. cit.*

pour les travaux de la citadelle et pour les fortifications de l'Arno. Le mois suivant, il partit pour Ferrare, où la seigneurie de Florence l'avait prié d'aller étudier le nouveau



Portrait de Michel-Ange.

genre de fortifications employé par le duc Alphonse. En septembre, il dirigeait, à Arezzo, les travaux de défense.

Vauban admira plus tard ces noires et sévères fortifications qui entourent la plus charmante des collines, San Miniato. Vasarrapporte que, pendant les six mois qui précédèrent le siège, Michel-Ange demeura dans le fort assidûment,

à son poste de surveillance et d'organisation. Lorsqu'il descendait dans la ville, c'était pour travailler furtivement aux statues de San Lorenzo.

Cependant, des sentiments de rivalité, d'envie, des divergences d'opinions, divisèrent l'état-major des défenseurs de Florence. Quelques-uns bientôt soupçonnèrent de perfidie, puis de trahison réelle, le général en chef, le condottiere Malatesta Baglioni. Michel-Ange, emporté par sa franchise, dénonça bravement à la seigneurie les graves dangers que l'on courait. Et il réclama la destitution de Malatesta, lequel, en effet, ne devait pas tarder à livrer la ville au pape.

Le gonfalonier Carducci, au lieu de remercier Michel-Ange, lui répondit par des réprimandes et par des injures. Il lui reprocha de toujours trembler aux heures de péril, et de suspecter vilainement la loyauté de ses compatriotes. Au lieu de l'outrager ainsi, Carducci eût mieux fait d'ouvrir l'oreille aux conseils de Michel-Ange; car, lorsque les Médicis rentrèrent, Carducci fut décapité.

Michel-Ange, redoutant aussitôt la rancune du généralissime Malatesta, qui allait apprendre sa dénonciation, s'esquiva vers Ferrare, accompagné de son élève Minci et de son ami Rodolfo Corsini.

« J'avais bien la résolution, dit-il dans une lettre à Battista della Palla, le 25 septembre 1529, d'attendre sans crainte la fin de la guerre. Mais, le mardi matin, 21 septembre, quelqu'un vint hors la porte San Niccolo, où j'étais, aux bastions; il me confia que, si je voulais sauver ma vie, je ne pouvais rester plus longtemps à Florence. Il m'accompagna jusqu'à ma maison, m'amena des chevaux, et ne me laissa qu'après m'avoir vu hors de Florence. »

Michel-Ange s'était fait coudre douze mille florins d'or dans trois chemises piquées en forme de jupons. « Si c'était Dieu ou le diable qui me poussait, je ne sais pas. » Ses travaux d'ingénieur, si merveilleusement conçus et exécutés en si peu de temps, avaient soulevé, bien au delà de la Toscane, une admi-

ration profonde. Partout, le peuple voulut honorer en lui le défenseur de l'indépendance de sa patrie.

Malgré ses efforts, il ne put se dérober aux ovations de la foule, aux prières du duc de Ferrare, lequel le logea dans son palais. A Venise, son voyage se continua triomphal. Il voulait passer en France. Il écrit à Battista della Palla, agent de François I[er] en Italie pour l'achat d'œuvres d'art :

« Je me suis informé, très cher ami, du chemin à prendre vers la France. On m'a dit que, pour y aller, il fallait passer par les pays allemands; cela est dangereux, difficile pour moi. Avez-vous toujours l'intention d'y aller vous-même? Je vous prie de me renseigner et de me dire où vous désirez que je vous attende. Nous partirons ensemble. Je vous supplie de me répondre, car je brûle du désir de partir. Si vous avez renoncé au voyage, faites-le-moi savoir, afin que je parte tout seul, coûte que coûte... »

L'ambassadeur de France à Venise, Lazare de Baïf, s'empressa de mander à François I[er] et au connétable de Montmorency les intentions de Michel-Ange. Le roi offrit avec empressement à celui-ci une pension et une maison. Mais, pendant cet échange de lettres, Michel-Ange s'était impatienté : de Venise, il s'était retiré sans bruit à la Giudecca, pour y vivre solitaire, selon son habitude.

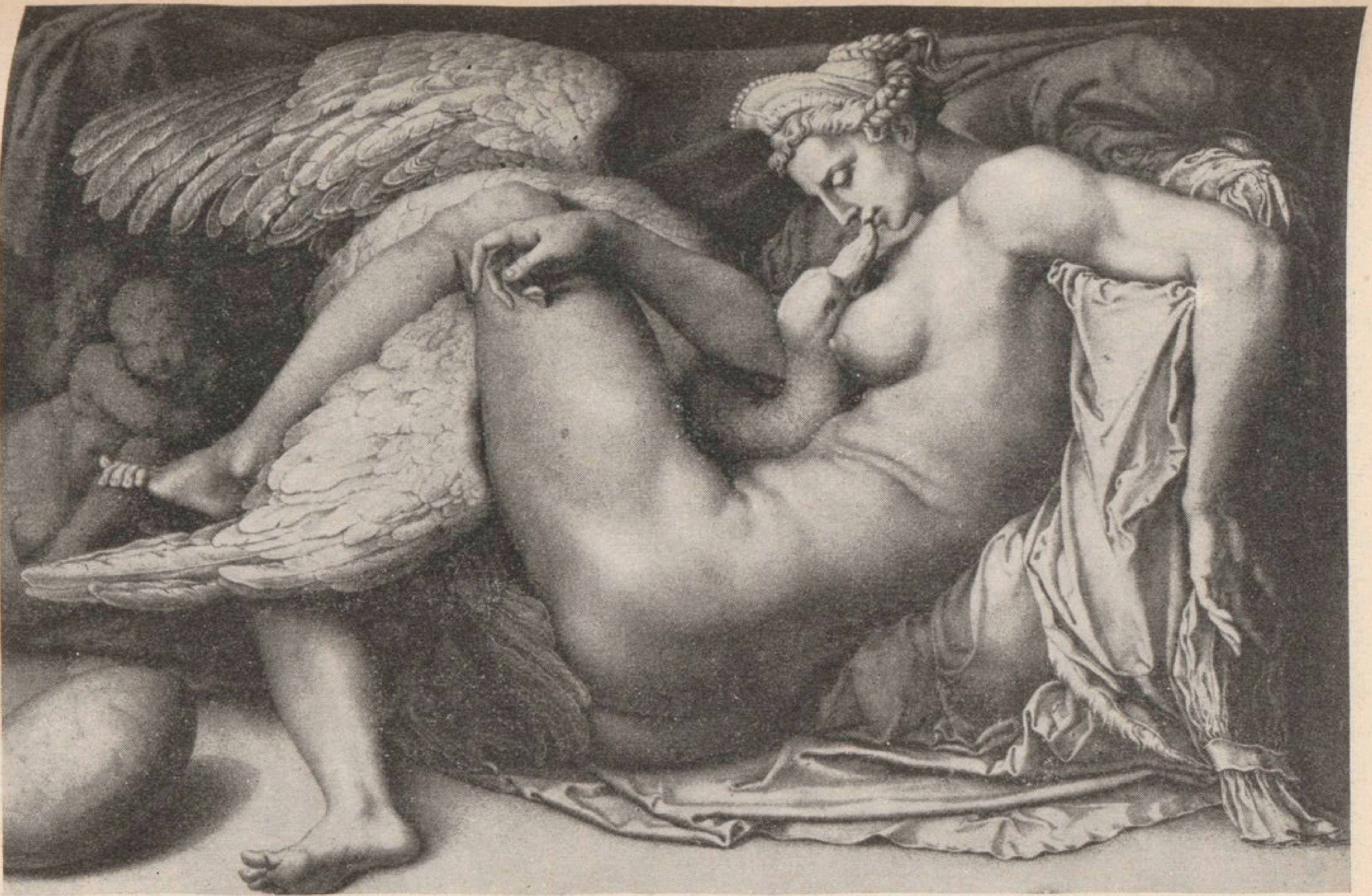
De là, il était retourné à Florence, malgré les plus grands dangers. Car la seigneurie avait, par un décret du 30 septembre, déclaré rebelles Buonarotti et ses compagnons; mais le peuple le réclamait. Battista della Palla le suppliait de revenir : « Tous vos amis, sans distinction d'opinion, tous d'une seule voix, vous exhortent à rentrer ici, pour conserver votre vie, votre patrie, vos amis, vos biens et votre honneur, et pour jouir des temps nouveaux que vous avez si ardemment souhaités. » Condivi ajoute : « Convaincu par la considération qu'il professait pour ceux qui le suppliaient ainsi, poussé surtout par son patriotisme, il demanda un sauf-conduit, et au péril de sa vie, il rentra dans Florence. »

Cependant, Clément VII marche à travers la Toscane. Pérouse, Cortone, Arezzo lui ouvrent leurs portes. En octobre, il parvient sous les murs de Florence, essayant d'abord de s'emparer de San Miniato, qui commande la ville. Michel-Ange avait repris son poste de combat. Il fit une seconde fois fortifier la colline, inventa de nouveaux engins, et sauva, assure-t-on, le *campanile*, en le garnissant de balles de laine et de matelas suspendus à des cordes.

Il dit lui-même : « Lorsque le pape et les Espagnols vinrent devant Florence mettre le siège, ils furent longtemps arrêtés par les machines que j'avais installées sur les tours. Une nuit, je faisais envelopper les murs de sacs de laine; une autre, je faisais creuser des fossés, où l'on jetait de la poudre, dont le feu brûlait les Castillans et dispersait leurs membres déchirés... Voilà à quoi sert la peinture. Elle sert pour les instruments de guerre, pour donner une forme convenable aux bombardes et aux arquebuses, pour bâtir des ponts, confectionner des échelles, surtout pour dresser des plans de forteresses, de bastions, de mines et de contremines. »

On a conservé de Michel-Ange un livre d'esquisses, qui renferme plus de 150 dessins de sa main. Les derniers feuillets de ce carnet, dont la plupart contiennent des études d'après les constructions de Brunelleschi, de Bramante et de la plupart des architectes des XIVe, XVe et XVIe siècles, renferment une instruction, rédigée par lui-même, pour fondre une pièce d'artillerie, et le dessin de cette pièce. Ce livre, commencé sans doute pendant la première partie de sa vie, il le perdit probablement pendant le siège de Florence. Trente-deux ans plus tard, lorsque Vasari lui demanda, de la part du duc Cosme, le plan du fameux escalier de la bibliothèque de Saint-Laurent, il ne se le rappela que « comme on se rappelle un songe ». Le plan de cet escalier figure dans ce livre...

Mais les destins s'accomplirent. Dans Florence, tous les partis avaient oublié la cause commune. Presque tous les riches, qui, sous la domination des Médicis, avaient perdu le goût et



Léda.

les vertus de la liberté, réclamaient, soit par ambition, soit par servilité, le retour de leurs maîtres. La famine vint s'ajouter à la misère des complots. Et le 2 août 1530, Malatesta Baglioni, ainsi que l'avaient trop bien prévu les patriotes, trahit. Il livra la ville au commissaire du pape, Baccio Valori.

Alors, naturellement, vengeance de Clément VII. Les meilleurs amis de Michel-Ange, parmi lesquels Battista della Pal'a, furent frappés les premiers, mis à mort, exilés, ou dépouillés de leurs biens. Michel-Ange était exclu de l'amnistie : il se cacha.

Clément VII, pourtant, avait besoin de lui. « Michel-Ange a tort, dit-il en haussant les épaules; je ne lui ai jamais fait aucun mal. » Et il lui ordonna de reprendre son travail aux tombeaux des Médicis, lui promettant qu'il serait traité avec beaucoup d'égards.

Sa famille ne le tourmentait pas de moins de récriminations et d'exigences. Elle l'occupait autant et plus que ses travaux d'art. Son père, un beau jour, quitte Florence, en accusant le sculpteur de le chasser. Celui-ci lui écrit alors humblement, avec l'affection la plus touchante :

« Très cher père, j'ai été surpris, hier, de ne plus vous trouver à la maison. Maintenant, on m'apprend que vous avez à vous plaindre de moi et que vous dites que c'est moi qui vous ai chassé : je m'étonne encore plus. Depuis le jour de ma naissance jusqu'à celui d'aujourd'hui, j'ai l'assurance de n'avoir jamais tenté la moindre chose qui pût vous déplaire. Toutes mes peines, c'est par amour de vous que les ai supportées. J'ai toujours pris vos intérêts...

« Il y a peu de jours, je vous promettais de consacrer à vous toutes mes forces, tant que je vivrais; je vous le promets de nouveau. Je suis stupéfait que vous ayez si vite oublié tout cela. Depuis trente ans, vous et vos fils, vous m'avez mis à l'épreuve, et vous savez que constamment j'ai été bon, en pensée et en action. Pourquoi dites-vous partout que je vous ai chassé? Ne sentez-vous pas quelle mauvaise réputation vous attirez sur moi?

« Aucun souci ne me manque à présent. J'en ai eu tant, à cause de vous ! Et vous m'en récompensez bien !

« Après tout, qu'il en soit ce qu'il voudra. Je veux, afin de vous en demander pardon, me persuader à moi-même que je n'ai pas cessé de vous causer honte et dommage. Pardonnez-moi donc, comme à un fils ayant toujours mal vécu et vous ayant fait tout le mal possible. Cependant, ne me donnez pas cette réputation que je vous ai chassé. Car ma réputation m'importe plus que vous ne croyez. Malgré tout, je suis votre fils. »

Le bonhomme de père sévère se tenait coi pendant quelque temps. Puis, soudain, il accusait le sculpteur de l'avoir volé. Et le sculpteur, sévère à son tour, lui répondait violemment :

« Je ne sais plus ce que vous voulez de moi. S'il vous déplaît que je vive, vous avez certes trouvé le moyen de vous débarrasser de moi, et bientôt, vous rentrerez en possession des clefs du trésor que je garde. Vous ferez bien. Car, on le sait à Florence, vous êtes un homme immensément riche, je vous ai toujours volé, et je mérite grandement d'être châtié. Proclamez à mon sujet tout ce que vous voudrez. Mais, ne m'écrivez plus, laissez-moi travailler.

« Il faut bien que je vous rappelle tout ce que vous avez reçu de moi, depuis vingt-cinq ans. Je ne voulais pas le dire. Mais, à la fin, j'y suis forcé !... Prenez garde. On ne meurt qu'une fois, et ensuite, pour réparer les injustices qu'on a commises, on ne revient plus. Et vous, pour en commettre, vous avez attendu la veille de la mort. Dieu vous aide !... »

Néanmoins, dès que la révolution contre les Médicis éclate à Florence, il retrouve dans son cœur ses mêmes sentiments de tendresse dévouée envers sa famille. Ce n'est pas de lui, de sa sécurité, qu'il se préoccupe ; au contraire, il va donner tout son temps et toute sa personne aux intérêts de sa patrie. Aux siens, il recommande la prudence :

« Soyez, comme à l'époque de la peste, les premiers à fuir.

La vie vaut plus que la fortune. Restez en repos, ne vous faites point d'ennemi, ne vous confiez à personne, sauf à Dieu; soyez discrets vis-à-vis des gens de votre voisinage, vis-à-vis surtout des inconnus. Occupez-vous seulement de vos propres affaires. Négligez tout le reste... »

Tandis qu'il prenait part à la révolution de Florence, Michel-Ange achevait la *Léda*. Pendant son séjour à Ferrare, il promit au duc Alphonse de la lui envoyer, pour reconnaître son hospitalité. Mais le tableau, au lieu d'aller à Ferrare, fut dirigé en France. Voici comme : le duc Alphonse avait prié un de ses gentilshommes de se rendre auprès de l'artiste, afin d'en recevoir son ouvrage. Michel-Ange accueillit gracieusement le messager et lui montra sa peinture, *Léda embrassant Jupiter transformé en cygne*.

— Oh ! s'écria le prétentieux messager, cela est bien peu de chose !...

— Quel est donc votre métier? interrompit Michel-Ange.

— Je suis marchand, répondit l'autre, donnant ainsi à entendre qu'il méprisait l'industrie des Florentins.

Michel-Ange le comprit très bien. Aussitôt irrité, comme à l'ordinaire, il lui répliqua :

— Eh bien ! messire marchand, vous ferez aujourd'hui pour votre patron un mauvais marché. Sortez d'ici !...

Et il offrit son tableau à son élève Antonio Minci, qui, ayant deux sœurs à marier, s'était recommandé à sa générosité. Minci apporta donc cette peinture en France, où François Ier, pour la placer à Fontainebleau, l'acheta. Plus tard, sous Louis XIV Desnoyer, la trouvant licencieuse, la fit brûler.

« La *Léda* est le sujet propre de la Renaissance. Vinci, Michel-Ange, Corrège, y ont lutté, élevant ce sujet à la sublime idée de l'absorption de la nature. Un imbécile, le ministre Desnoyer, détruisit la *Léda* de Michel-Ange, comme objet licencieux... Michel-Ange est ici, comme partout, merveilleusement noble et digne. Vinci, lui, a vu le fond même de la question scienti-

fique. C'est le prédécesseur direct de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire (1)... »

« Un peu plus tard, Michel-Ange peignit pour Bartolommeo Bettini un carton de *Vénus caressée par l'Amour*, dont Pontormo fit un tableau qui est aux Uffizi. D'autres dessins, d'une impudeur grandiose et sévère, sont probablement de la même époque. Charles Blanc décrit l'un d'eux, « où l'on voit les transports d'une femme violée, qui se débat robuste contre un ravisseur plus robuste, mais non sans exprimer un involontaire sentiment de bonheur et d'orgueil (2). »

(1) MICHELET. *Histoire de France.*
(2) Romain ROLLAND. Ouvrage déjà cité.

V

LE « JUGEMENT DERNIER »

Clément VII avait bien pardonné à Michel-Ange, mais avec une restriction intéressée. Le sculpteur devait achever les tombeaux de Saint-Laurent. Or, il était plein de tristesse et de dégoût, aussi bien contre les ignobles Médicis dont les vices et les crimes souillaient sa patrie que contre les habitants de Florence, qui, au lieu de défendre dignement leur liberté, semblaient lâchement se complaire dans leur défaite.

On aurait dû, disait-il, « raser le palais des Médicis et faire, sur le terrain qu'il occupait, une place que l'on eût nommée la place des Mulets ». Son élève Antonio Minci écrivait :

« Michel-Ange me paraît très fatigué et maigri. Nous ne pensons pas qu'il puisse vivre longtemps, s'il ne se soigne pas; ce mauvais état de santé provient de ce qu'il travaille beaucoup, mange peu, mal, et ne dort pas. Depuis un mois, il est tourmenté par des douleurs de tête et par des vertiges. Il faudrait, pendant l'hiver, l'empêcher de continuer son travail dans la sacristie; il pourrait, dans la chambre qui est voisine, terminer la Vierge. »

Son caractère, si inquiet, était encore surexcité par toutes ses peines de corps et d'esprit. Alexandre l'ayant prié de lui dresser des plans pour la construction d'une citadelle, il le rabroua sans façon. Son mépris était sans bornes pour ce bâtard d'une mulâtresse et de Laurent II : il eût eu honte de travailler pour lui.

Le travail, cependant, lui rendit le courage de vivre. Jusqu'en 1531, il se consacra presque tout entier à la décoration de la chapelle de Saint-Laurent, à la construction des tombeaux : ceux de Julien, duc de Nemours, frère de Léon X et de Laurent, duc d'Urbin, fils de Pierre et père de Catherine de Médicis.

La chapelle a la forme d'un carré, que surmonte une coupole. Au fond, se trouve l'autel; vis-à-vis, une Vierge avec l'Enfant, et deux figures qui, probablement, sont de la main de ses élèves Rafaello de Montelupo et Fra Giovan Agnolo; de chaque côté, dans la hauteur du mur, les statues de Julien et de Laurent.

Ces statues ne sont pas du tout les images ressemblantes des Médicis. Comme on le lui faisait observer, il répondit bravement : « Qui donc s'attachera, dans dix siècles, à cette ressemblance ? » Elles personnifient la Pensée et l'Action.

Elles sont assises : celle de Julien, hardi, jeune, appuyant sur ses genoux son bâton de commandement; celle de Laurent, accablée dans une méditation profonde, la tête soutenue par une main, dont un doigt est posé sur les lèvres. Les quatre statues du socle représentent les heures les plus émouvantes, sacrées, de la destinée de l'homme : la puissance limpide du Jour, la beauté rêveuse de la Nuit, la mélancolie languissante du Crépuscule, la grâce de l'Aurore qui s'éveille.

Ces allégories furent comprises du peuple, qui les aima, parce qu'il voyait les hommes et les choses du même cœur que Michel-Ange. On connaît le quatrain attribué à Strozzi :

« Cette Nuit, que tu vois dormir dans une si douce attitude, fut par un ange sculptée dans ce rocher; puisqu'elle dort, elle est vivante. Éveille-la, si tu ne le crois pas; elle te parlera. »

Michel-Ange répondit par ces vers, si imprégnés à la fois de tristesse et de fierté :

« C'est une grâce pour moi de dormir, et encore plus d'être en rocher; pendant que le crime et la honte durent, ne pas voir, ne pas sentir, est pour moi une grande chance. Aussi, ne m'éveille pas; et parle bas. »

Cette œuvre de Saint-Laurent exprime d'une manière complète le génie de Michel-Ange sculpteur, sa fougue personnelle, la souplesse et la force de sa main savante. Sans doute, inquiet de lui-même, de son œuvre, il n'achevait pas toujours avec minutie toutes ses figures. Avec l'impatience du poète que dans sa création le temps limite, il les faisait violemment sortir de la pierre, il leur donnait la vie. Quelquefois, si leur expression suffisait à dire, pour ses yeux, ses idées et ses sentiments, il s'arrêtait dans sa création.

Michel-Ange par ses œuvres ne charme pas; il émeut, il remue profondément le sang de notre cœur et de notre cerveau. Sans aucun souci de plaire, il impose à nous sa volonté, son génie, par l'unique moyen de la sincérité. Sans parti pris, par expérience, il ignore avec simplicité, non les chefs-d'œuvre du passé, mais les œuvres qui de son temps, autour de lui, s'élèvent en cherchant de la vie.

Depuis ses premières études dans les jardins de Saint-Marc jusqu'à la plus extrême vieillesse, il n'a cessé de se réchauffer à la lumière de l'art antique, mais sans le suivre dans son inspiration et dans ses méthodes. On sait quelle admiration, raisonnée, religieuse, il professait pour le torse du Belvédère. On a même été, à ce propos, jusqu'à inventer cette fable, qu'étant devenu aveugle dans ses derniers jours, il se faisait conduire près de ce marbre fameux, et qu'il en caressait les contours de ses mains tremblantes.

Sa manière de représenter la forme humaine était nouvelle sans doute; il le savait. C'est que, dans la vivacité de son tempérament, il heurtait le rythme des lignes. S'il ne voulait pas exprimer l'âme abstraite de l'antiquité, c'est qu'il croyait que le corps a bien, lui aussi, sa conscience, sa beauté, sa douleur, sa joie. Il ne pouvait à ses figures que donner de l'âme qui était en lui, passionnée, douloureuse; et il contraignait cette âme si vivante à sortir des étroites limites du marbre, pour exprimer par la forme des émotions et des pensées.

Michel-Ange, épuisé par son labeur, tomba malade (juin

1531). A l'automne, on craignit pour sa vie. Clément VII s'alarma des fatigues de son sculpteur. Par un bref du mois de novembre, il lui défendit, sous peine de l'excommunication, de travailler à autre chose qu'au tombeau de Jules II, à ceux des Médicis. Le pape souhaitait qu'il pût « plus longtemps glorifier Rome, sa famille et lui-même ». Il lui fit écrire : « Quand on te demandera un tableau, tu devras t'attacher ton pinceau au pied, tracer quatre traits sur une toile, et répondre : « Le tableau est fait. »



La Vierge et l'Enfant.

Clément VII le protégea également de la haine vindicative des héritiers de Jules II. En 1532, un nouveau contrat fut signé entre l'artiste et les représentants du duc d'Urbin, au sujet du tombeau des Médicis. Vain contrat, d'ailleurs, comme celui du projet du monument de Jules II.

Le 25 septembre 1534, lorsque Clément VII mourut, Michel-Ange se trouvait heureusement hors de Florence. Car le duc

Alexandre de Médicis le détestait d'une âme si farouche qu'il l'eût peut-être fait tuer. Michel-Ange ne retourna plus à Florence. Ce qui reste de la chap lle des Médicis ne peut offrir aucune idée de la conception de l'artiste, et ses disciples l'avaient si imparfaitement comprise, si maladroitement exécutée, qu'il ne fut pas lui-même capable, devant leur travail, de la retrouver entière dans son souvenir. « La mémoire et l'esprit, disait-il, m'ont devancé pour m'attendre dans l'autre monde. »

Il retourne à Rome, pour ne plus la quitter. Il avait perdu le frère qu'il aimait le mieux; il avait perdu son père. Et dans un poème, tout brûlant de la pensée de la mort, il exhalait sa douleur :

« Le ciel t'a arraché à notre misère. Aie pitié de moi, qui vis comme un mort. Tu es mort à la mort, et tu es devenu divin. Tu n'as plus à craindre le changement d'être et de désir; à peine puis-je sans envie écrire cela. Le Destin et le Temps, qui nous apportent parfois la joie fragile et le malheur sûr, n'osent passer votre seuil. Aucun nuage n'obscurcit votre lumière; la suite des heures ne vous entraîne pas, la nécessité et le hasard n'ont plus d'action sur vous. La nuit n'éteint pas votre splendeur; le jour, aussi splendide qu'il soit, ne l'augmente pas.

« Par ta mort, j'apprends à mourir, mon cher père. La mort n'est pas, comme on l'imagine, le pire des maux pour celui dont le dernier jour est le premier et le jour éternel, auprès du trône de Dieu. J'espère te revoir par la grâce de Dieu, si ma raison arrache mon cœur glac au terrestre limon, et si, comme toute vertu, l'amour au ciel grandit entre le père et le fils. »

De nouveau, attiré par l'émotion de la mort, hanté par l'illusion qu'un jour à la porte du ciel ses maux seront finis, il exhale sa plainte et sa prière :

« Hélas! hélas!... J'ai trop attendu. Le temps m'a fui, me voici vieux. Je ne peux plus, ayant auprès de moi la mort, me repentir ni me recueillir. Je pleure en vain : nul malheur n'est comparable au temps qu'on a perdu.

« Hélas ! hélas !... Quand je tourne mes regards vers le passé, je ne trouve aucun moment qui vraiment m'ait appartenu. Les fausses espérances, le désir inutile, m'ont tenu pleurant, aimant, brûlant et soupirant (car pas une misère n'est inconnue de moi), loin de la vérité.



Étude pour le « Jugement dernier ».

« Hélas ! hélas !... Je vais, sans savoir où; j'ai peur. Et, si je ne me trompe (Dieu veuille que je me trompe !...) je vois, Seigneur, je vois, pour le mal que j'ai commis en connaissant le bien à faire, je vois quel châtiment éternel m'attend. Je ne sais plus qu'espérer... »

A peine arrivé dans Rome, où il pensait terminer en paix le tombeau de Jules II, Michel-Ange fut accaparé par le nouveau pontife, successeur de Clément VII. C'était Paul III, qui le

pria d'entrer à son service. Michel-Ange refusa cette offre, sous le prétexte qu'il n'était pas libre, car un contrat le liait avec le duc d'Urbin, jusqu'à l'achèvement du fameux tombeau. Alors, le pontife partit en colère :

— Quoi ! voilà trente ans que je songe à t'avoir ! Et, maintenant que je suis pape, je ne pourrais pas satisfaire mon désir ! Tu as un contrat avec le duc d'Urbin ? Que m'importe ! je le déchirerai ! Et, en dépit de tout, il faut que tu me serves !

Michel-Ange en avait assez, de toutes ses servitudes. Il eut l'idée de s'enfuir jusqu'à Gênes, de s'y réfugier dans une abbaye de l'évêque d'Aleria, qui était son ami, et qui avait été celui de Jules II. Là, dans le voisinage de Carrare, il eût bien aisément terminé son œuvre. L'idée lui vint aussi de se retirer à Urbin, parce que c'était un lieu paisible où il espérait qu'en souvenir de Jules II, il serait affectueusement considéré : déjà il y avait envoyé un de ses gens pour acheter une maison.

Mais Paul III se radoucit. Il entoura l'artiste de prévenances, si patiemment qu'il obtint de lui l'acceptation de commencer sans retard l'exécution du grand projet de compléter par deux vastes fresques les peintures de la Sixtine, aux deux extrémités de la chapelle. Cependant, dès les premiers travaux, ils faillirent se brouiller. Paul III, en effet, voulait enlever de la chapelle, pour y mettre les siennes, les armes de Jules II. Michel-Ange s'y opposa.

— Ce ne serait pas bien, dit-il. Nous devons cet honneur à Jules et à Clément.

Loin d'être blessé par cette franchise, Paul III fut plein de respect pour celui qui avait eu le courage de lui résister. Par un bref du 1er septembre 1535, il le nomma architecte en chef, sculpteur et peintre du palais apostolique. L'artiste entra résolument dans sa nouvelle œuvre, pour n'en sortir qu'en novembre 1541. Un jour, en tombant de l'échafaudage, il se blessa grièvement à la jambe.

Il ne voulut, dans sa colère, être soigné par aucun médecin.

Néanmoins, maître Baccio Routini, de Florence, son ami, qui était un médecin de beaucoup d'esprit, eut pitié de lui, et un jour, il s'en alla frapper à la porte de sa maison. Personne ne



Le « Jugement Dernier » (dessin).

lui répondit ; il monta, chercha de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'il arrivât dans celle où Michel-Ange était couché. Celui-ci, quand il l'aperçut, fut au désespoir. Mais Baccio ne consentit pas à le quitter, et il ne partit qu'après l'avoir parfaitement guéri.

Paul III venait de temps à autre assister au travail de l'artiste, et dire bonnement ses impressions. Son maître des cérémonies, Biaggio de Cesena, l'accompagnait quelquefois. Un jour, le pape demanda à Biaggio son opinion sur l'ouvrage de Michel-Ange. Biaggio, qui était un homme rempli de crainte et de scrupule, déclara qu'il trouvait très inconvenant de représenter dans une chapelle tant de nudités indécentes, convenables tout au plus à une salle de bains ou à une auberge.

Michel-Ange, indigné par ces mots, dissimula son mépris. Mais, dès que ses visiteurs eurent disparu, il portraitura de mémoire Biaggio; et il le mit dans l'Enfer, sous la forme de Minos, avec un grand serpent enroulé autour des jambes, au milieu d'une montagne de diables. Naturellement, Biaggio se plaignit tout de suite à Paul III. Celui-ci, sans façon, se moqua de lui :

— Si encore Michel-Ange t'avait mis au Purgatoire, j'aurais pu intercéder en ta faveur. Mais tu es dans l'Enfer. Je ne peux rien. Tu dois y rester éternellement.

« Biaggio ne fut pas le seul à trouver indécentes les peintures de Michel-Ange. L'Italie se faisait prude; et le temps n'était pas loin où Véronèse allait être traduit devant l'Inquisition pour l'inconvenance de sa *Cène chez Simon* (1). »

« Véronèse ne manqua point, d'ailleurs, de s'appuyer sur l'exemple du *Jugement Dernier* :

« — Je conviens que c'est mal, déclara-t-il. Mais j'en reviens à dire ce que j'ai dit, que c'est un devoir pour moi de suivre les exemples que mes maîtres m'ont donnés.

« — Qu'ont donc fait vos maîtres? Des choses pareilles, peut-être?

« — Michel-Ange, à Rome, dans la chapelle du pape, a représenté Notre-Seigneur, sa Mère, saint Jean, saint Pierre et la Cour céleste, et il a représenté nus tous les personnages, voire

(1) Romain ROLLAND. Ouvrage cité.

la Vierge Marie, et dans des attitudes que la plus sévère religion n'a pas inspirées (1)... »

Cette catastrophe de la fin du monde, avec ses nudités, ses violences, ses énormes développements de muscles et de formes, scandalisa même des amis du peintre. L'Arétin ne fut pas celui qui cria le moins fort. Oui, l'immoral Arétin, qui écrivait à la fois des livres obscènes et des livres de piété, qui louait ou attaquait avec emphase les rois et les grands, suivant que ceux-ci le payaient avec plus ou moins de libéralité; oui, le *divin* et cynique Arétin, fou de vanité et méprisé par tout le monde, osa écrire à Enca Vico que la peinture de Michel-Ange « pourrait faire mettre son auteur parmi les luthériens ».

L'Arétin s'exprimait ainsi par vengeance. « Il avait essayé, selon ses habitudes, d'extorquer à Michel-Ange quelques œuvres d'art; il avait eu, de plus, l'effronterie de lui tracer un programme pour le *Jugement Dernier*. Michel-Ange avait décliné poliment cette offre de collaboration étrange, et fait la sourde oreille aux demandes de présent (2). »

Depuis longtemps — en 1533 — Clément VII avait donné l'ordre à Michel-Ange de décorer les deux côtés de la chapelle Sixtine, qui comportent chacun un espace de 40 pieds de large sur 70 en hauteur. Sur l'une des surfaces, le peintre devait représenter la *Chute des Anges rebelles*, et sur l'autre le *Jugement Dernier*.

Le premier de ces sujets n'a pas été traité. Mais on sait avec quel art prodigieux Michel-Ange a exécuté le second (3).

Cette grande fresque coûta au peintre huit années d'un labeur incessant. Le public put la contempler à la fin de 1541, le jour de Noël. Dans cette œuvre, dont on a dit qu'elle était plus d'un sculpteur que d'un peintre, Michel-Ange a déployé ses qualités de coloriste véhément et vigoureux. Ne se souciant nulle-

(1) A. BASCHET. *Paul Véronèse devant le Saint-Office.*

(2) Romain ROLLAND. Ouvrage cité.

(3) Paris possède, à l'École des Beaux-Arts, une admirable copie du *Jugement Dernier*, par SIGALON.



Le « *Jugement Dernier* ».

ment de plaire, mais uniquement d'émouvoir le cerveau autant que le cœur de ses contemporains, il a dessiné avec sa fougue ordinaire, en tout l'abandon de son âme, des figures tourmentées par le désir de la vie, des nudités audacieuses, dans le mouvement terrible d'une résurrection soudaine. Ces figures, cherchant la lumière du Ciel, s'embarrassent encore dans la poussière, dans l'ombre de la mort, et elles voient avec horreur les gouffres de l'éternité au-dessous d'elles les attendre.

Michel-Ange fit reproduire dans une copie à l'huile, par Marcello Venusti, et pour le cardinal Farnèse, cette fresque du *Jugement Dernier.*

Jules III et Marcel II la respectèrent. Le premier (1549-1555) était d'une noble famille romaine. Le second, qui ne régna que vingt et un jours, n'eut sans doute pas le temps de manifester une opinion. Paul IV, un Napolitain (Jean-Pierre Caraffa), pontife pendant quatre ans, était un religieux fanatique, qui réorganisa l'inquisition romaine. Dès son avènement au pontificat, il résolut d'effacer de la Sixtine *Jugement Dernier.*

— Dites au pape, répliqua Michel-Ange au mauvais messager de Paul IV, qu'il ne s'inquiète point de cette misère, mais un peu plus de réformer les hommes. A la vérité, cela est beaucoup moins facile que de corriger des peintures.

Paul IV, cédant aux instances de son entourage, se contenta de charger Daniel de Volterre d'habiller les figures qui blessaient le plus ses yeux. Le peintre, qui déjà avait habillé l'*Isaïe* de Raphaël, s'acquitta de sa tâche selon les goûts du pontife satisfait, et ce brillant ouvrage valut à ce barbouilleur le surnom de *braghettone*, le « braguetteur, le culottier ».

Le *Jugement Dernier* n'avait pas fini de souffrir de la sottise des hommes. Grégoire XIII (1572-1585), un Bolonais, celui-là même qui, d'accord avec les Guises, favorisa la Ligue en France, résolut de faire remplacer le grand ouvrage de Michel-Ange par une composition de Lorenzo Sablatini.

Plus tard, Clément XIII (1758-1769), un Vénitien, qui pour-

tant continua les travaux du Panthéon, des Marais Pontins et de Civita-Vecchia, se trouva scandalisé par la sincérité du grand peintre pieux. A l'imitation de Paul IV, il fit encore *habiller* par Stefano Pozzi quelques nudités trop nues, qui avaient échappé sans doute à la clairvoyance de Daniel de Volterre.

Je dois ajouter, pour être impartial, que certains de ces « rhabilleurs » avaient honte de la besogne imbécile qui leur était ordonnée.

Ainsi, le 4 avril 1759, Natoire, le directeur de l'Académie de France à Rome, écrit à son ministre :

« Le pape fait couvrir certaines parties un peu trop nues dans les ouvrages de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine. C'est un peintre, nommé Stephano Pozzi, homme de mérite, qui, après bien des représentations pour ne pas mettre les mains à des œuvres aussi respectables, est chargé de cette opération qu'il accomplit avec toute la discrétion possible en détrempe, afin que par la suite, ayant un pape moins scrupuleux, on pût facilement ôter les voiles répandus en différents endroits. »

VI

SAINT-PIERRE DE ROME

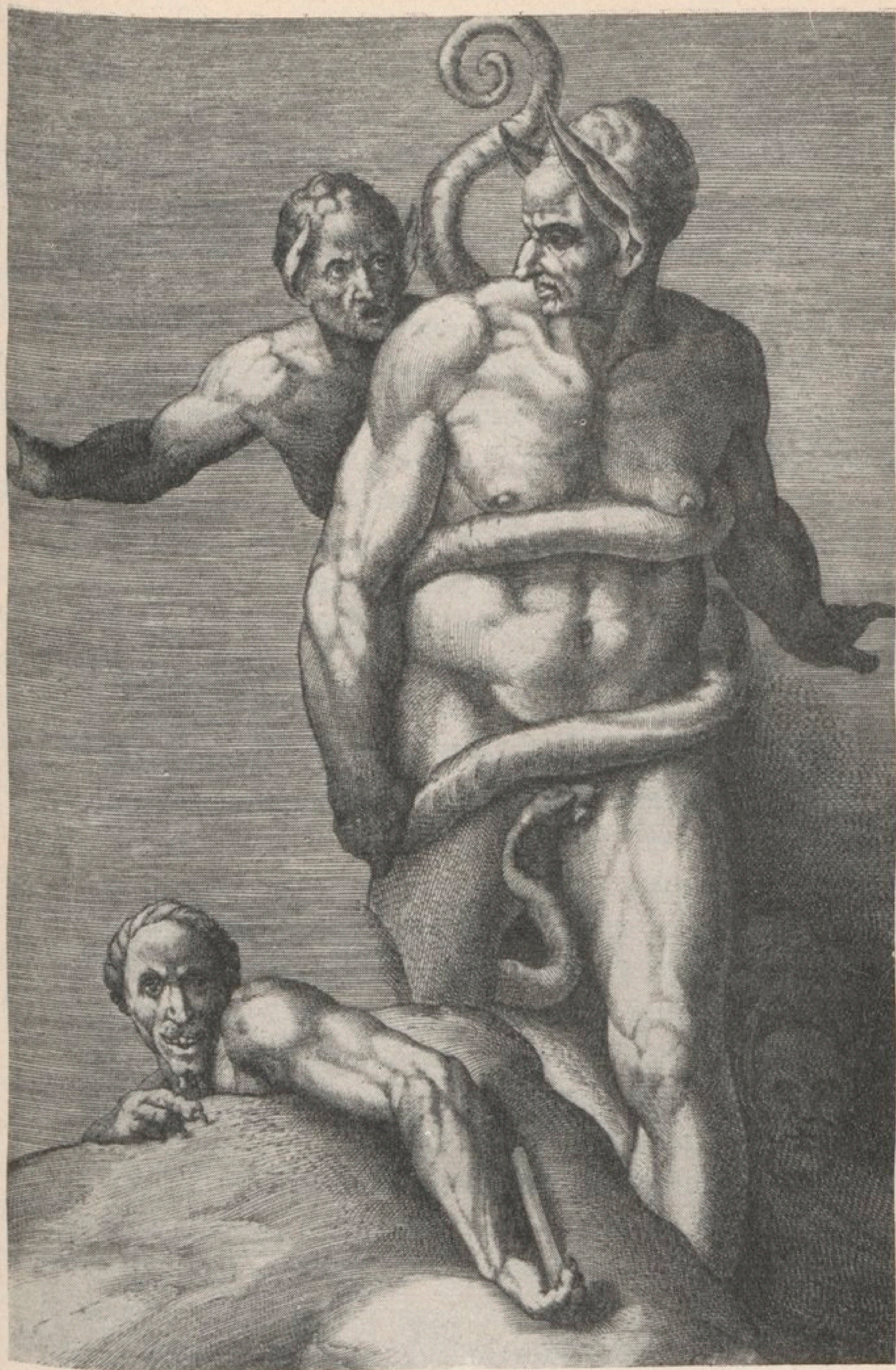
L'ŒUVRE conserve, malgré les injures des sots, toute sa force prodigieuse d'évocation et de pensée. Le génie de Michel-Ange s'était attaqué, cette fois, à l'infini. Le sujet de cette vaste composition, la manière dont elle est conçue et exécutée, l'harmonie de l'ensemble, la signification des détails, font du *Jugement Dernier* le plus grand tableau qui existe. Le plus menu tableau de chevalet n'a pas été travaillé avec plus de patience et d'amour.

On a remarqué avec quelle prédilection l'âme de Michel-Ange observe et suit celle de Dante. Le grand sculpteur était celui de tous les artistes qui connaissait le mieux dans sa conscience le grand poète. C'est à sa compétence qu'on avait recours fréquemment, pour interpréter avec justesse certains passages de la *Divine Comédie.*

Un jour, ses amis Luigi del Riccio, Antonio Petreo et Donato Giannotti (1), s'étonnaient que Dante eût mis Brutus et Cassius au dernier degré de l'Enfer, et César au-dessus. Michel-Ange, interrogé par eux, répondit :

— Si vous aviez lu attentivement les premiers chants de

(1) C'est pour Donato Giannotti que Michel-Ange fit le buste de Brutus. Quelques années auparavant, en 1536, Alexandre de Médicis venait d'être assassiné par Lorenzino, qui fut célébré comme un autre Brutus. (Romain ROLLAND.)



Le « Jugement Dernier » (détail).

l'Enfer, vous auriez compris que Dante n'a que trop bien connu le caractère des tyrans, et qu'il a su de quels châtiments ils méritaient d'être frappés par les hommes et par Dieu. Il les place parmi les « violents contre le prochain », qu'il fait punir dans le septième cercle, en les plongeant dans le sang bouillonnant...

« Puisque Dante a vu cela, il est impossible de supp ser qu'il n'ait pas reconnu que César a été le tyran de sa patrie, et que Brutus et Cassius ont fait une œuvre de justice en le massacrant; car celui qui tue un tyran ne tue pas un homme, mais une bête à figure humaine...

« Tous les tyrans sont dépourvus de l'affection que chacun doit instinctivement ressentir pour son prochain; ils sont privés des inclinations humaines : ce ne sont, par conséquent, plus des hommes, mais des bêtes. Qu'ils n'aient aucune affection pour leurs semblables, c'est l'évidence même : autrement, ils n'auraient pas dérobé ce qui appartient à leurs semblables, et ils ne seraient pas, en foulant aux pieds les autres, devenus des tyrans.

« Donc, il est clair que qui tue un tyran ne commet pas un crime, puisqu'il ne tue pas un homme, mais une bête. Ainsi, en massacrant César, Cassius et Brutus ne commirent pas un crime. Premièrement, parce qu'ils supprimèrent un homme, que chaque citoyen romain était autorisé, d'après l'ordre des lois, à tuer. Secondement, parce qu'ils ne tuèrent pas précisément un homme, mais une bête à figure humaine... »

Michel-Ange, ayant prononcé fermement cette déclaration catégorique, a cependant le soin de distinguer des tyrans les rois héréditaires, ou les princes constitutionnels :

« — Je ne parle pas ici des princes qui possèdent leur pouvoir par l'autorité des siècles, ou par la volonté du peuple, et qui gouvernent leur ville en parfait accord d'esprit avec le peuple... »

Un autre jour, ces mêmes amis discutent la question de savoir combien de jours Dante a passé en Enfer : est-ce du vendredi soir au samedi soir, ou du jeudi soir au dimanche matin ? Pour trancher la question, qui à nous autres paraît bien ridicule, ils

ont de nouveau recours à Michel-Ange, qui ne dédaignait, dans sa foi ardente, aucun détail de l'œuvre de son poète.

Il adorait le génie de Dante avec la ferveur la plus pure de son génie, parce qu'il sentait dans le chantre de la *Divine Comédie* les trésors de la foi, de la beauté et de l'amour. Il méprisait, au contraire, avec toute l'énergie de son intelligence et de son cœur, les fabricants de livres, tels que l'Arétin, qui de leur talent et de leur virtuosité tiraient ample et vile matière marchande.

Lorsque l'Arétin eut l'audace d'essayer sur le *Jugement Dernier* la souillure de ses outrages, et même d'accuser l'artiste de vol et de concussion, celui-ci haussa les épaules, disant « qu'il ne valait pas la peine de combattre ces ennemis; car la victoire sur eux n'a aucune importance ». Il ne prit pas non plus la peine de se défendre, lui si sincère dans ses croyances religieuses, contre les soupçons et les scrupules hypocrites de ceux qui prétendirent purifier l'expression de son génie.

A Rome, dans le scandale provoqué par son chef-d'œuvre, il restait seul, comme un paria, pas même soutenu par ses disciples, devant le torrent d'insanités et d'injures qu'il laissait couler à ses pieds. Cependant, pour assister à l'inauguration du *Jugement Dernier*, on était venu de toute l'Italie, de la France, de l'Allemagne et des Flandres.

Michel-Ange avait à peine terminé le *Jugement Dernier* que Paul III, voulant avoir sa chapelle comme Sixte IV avait eu la sienne, contraignit l'artiste au travail. Il fit donc bâtir le nouveau monument par l'architecte Antonio San Gallo, et il chargea Buonarotti de le décorer de peintures, en lui recommandant, par une nouvelle allusion orgueilleuse à son nom, de puiser ses inspirations dans la vie des apôtres, et particulièrement de saint Paul.

Michel-Ange s'inclina, une fois de plus, devant les ordres de son maître, le pontife. Dans cette chapelle, qui fut appelée *Pauline*, il peignit deux tableaux, que l'emplacement peu favorable et des dégradations font paraître inférieurs aux fresques

de la Sixtine. Les sujets de ces tableaux, auxquels il se consacra de 1542 à 1549, sont le *Crucifiement de saint Pierre* et la *Conversion de saint Paul.*

Ce furent, dit Vasari, « les dernières peintures qu'il exécuta, et non sans peine; la peinture, et surtout la fresque, ne conviennent pas aux vieillards ».

Parce que le travail du maillet était nécessaire à sa santé, il commença la *Déposition de Croix,* que l'on trouve aujourd'hui, inachevée, derrière le maître-autel du Dôme de Florence. Le Christ a été descendu de la croix; la Vierge le soutient, accompagnée de Nicodème et de l'une des Marie.

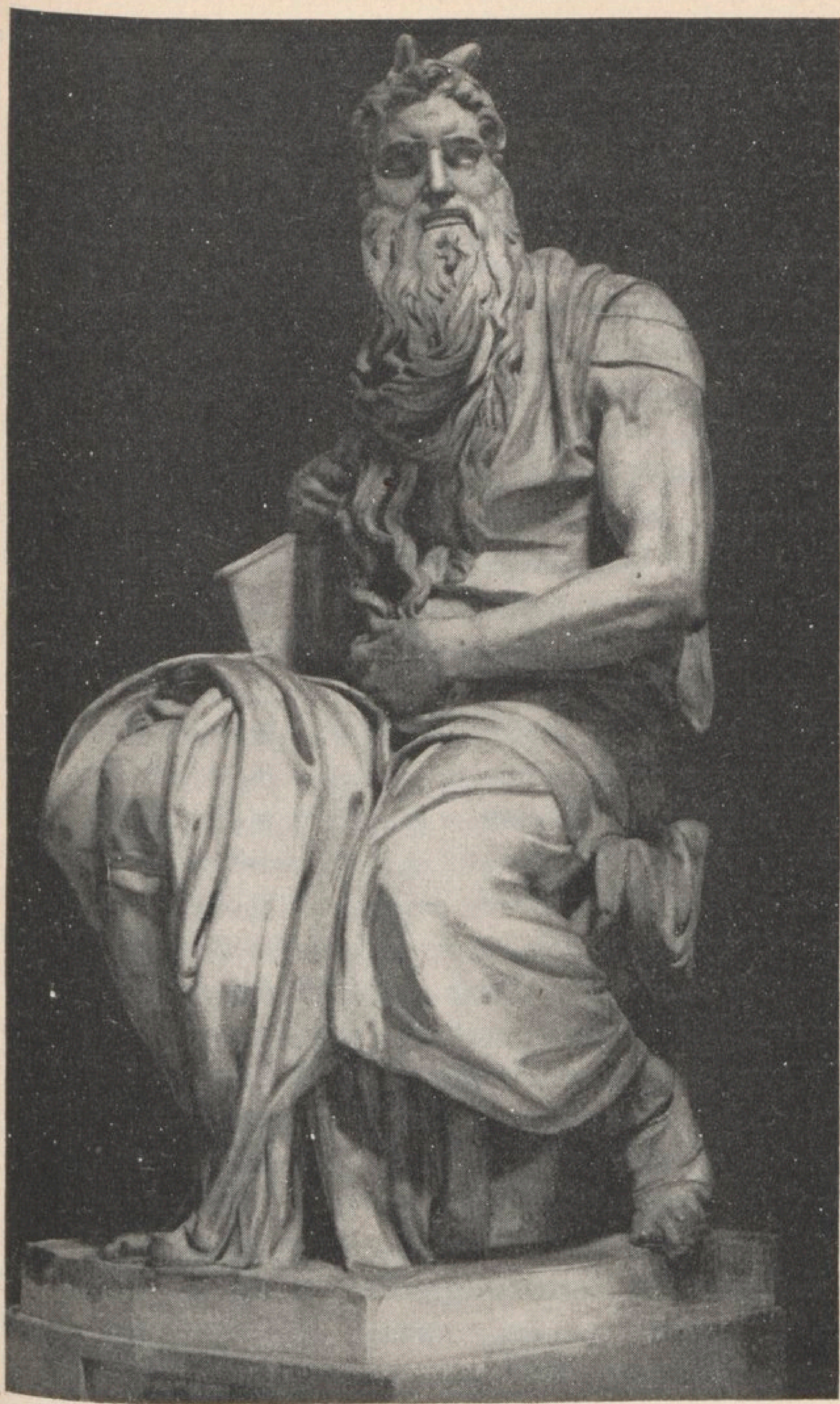
Malgré son âge déjà avancé, Blaise de Vigenère a pu écrire de lui, à cette époque :

« Je l'ai vu, bien qu'âgé de plus de soixante ans, et encore non des moins vigoureux, abattre plus d'écailles d'un marbre très dur en un quart d'heure que trois jeunes tailleurs de pierre n'eussent pu faire en trois ou quatre, chose presque incroyable à qui ne le verrait, et il y allait d'une telle impétuosité et furie, que je pensais que tout l'ouvrage dût aller en pièces, abattant par terre d'un seul coup de gros morceaux de trois ou quatre doigts d'épaisseur si ric-à-ric de sa marque que, s'il eût passé outre tant soit peu plus qu'il ne fallait, il y avait danger de perdre tout, parce que cela ne se peut plus réparer par après, comme les ouvrages d'argile et de stuc (1). »

Les héritiers de Jules II, cependant, ne laissaient pas Michel-Ange tranquille. Sous le prétexte que, pour le fameux tombeau, il avait touché de l'argent, ils lui réclamèrent l'ouvrage. Le pape exhortait bien l'artiste à ne point se soucier de ces réclamations, et à ne songer qu'à la chapelle Pauline.

« Mais, répondait avec juste raison au pape Michel-Ange, ce n'est pas avec les mains seulement qu'on fait de la peinture, c'est surtout avec la tête. Qui n'a pas ses pensées à soi risque

(1) *Les Images de Philostrate,* par BLAISE DE VIGENÈRE. Paris, 1629.



Moïse.

de ne rien faire de bon. Et je ne ferai rien de bon, tant que j'aurai ces inquiétudes.

« J'ai été, toute ma vie, enchaîné à ce tombeau; j'ai perdu toute ma jeunesse à m'efforcer de mériter la confiance de Léon X et de Clément VII; j'ai été épuisé par une trop scrupuleuse conscience. Ainsi le veut le Destin !

« Je vois beaucoup d'individus qui se sont assuré des rentes de deux à trois mille écus; et moi, après de formidables labeurs, je ne suis parvenu qu'à être pauvre. Et voilà qu'on me traite de voleur !...

« Devant les hommes (je ne dis pas devant Dieu), je me proclame un honnête homme. Je n'ai jamais trompé personne. Je ne suis pas un voleur, je suis un bourgeois florentin, de noble naissance, et fils d'un honnête homme. Tout de même, à la fin, quand il faut que je me défende contre des gredins, je deviens fou !... »

Une dernière fois, il mit la main au tombeau de Jules II, qui fut inauguré en janvier 1549, à San Pietro in Vincoli. Mais trois seulement des six statues qui le composent sont de Michel-Ange : le *Moïse*, la *Vie active* et la *Vie contemplative* (ces deux dernières en partie, croit-on, avec la collaboration de Raffaëllo da Montilupo). Les trois autres statues, la *Vierge*, un *Prophète* et une *Sibylle*, sur les dessins de Michel-Ange, et exécutées par Montilupo. La figure couchée de Jules est de Maso del Bosco.

De tous ses projets relatifs au tombeau de Jules, le *Moïse* est donc le seul qui fut pleinement réalisé par Michel-Ange. Et encore cette statue, arrachée à sa destination première, que l'esprit de l'artiste lui avait assignée dans son arrangement, ne produit-elle pas, dans son isolement, l'impression de force et de majesté qu'elle aurait dû produire, assise, à vingt pieds de hauteur, au bord du vaste tombeau, au milieu d'un cortège de prophètes et de sibylles.

Rien dans ce chef-d'œuvre ne rappelle un précédent quelconque, une idée reçue, une tradition même lointaine; elle ne rappelle l'antique ni par la conception, ni par la forme, ni par le

style. Colosse de marbre, il veille dans une nuit d'insomnie et de terreur. C'est encore une vision biblique, et encore nous songeons à la pensée de Dante.

S'il est vrai que la devise de Michel-Ange était trois cercles entrelacés, celui de la sculpture, celui de la peinture, celui de l'architecture, il nous reste à l'étudier dans son troisième cercle. Et ce sera dès cette époque, à son âge de presque soixante-dix ans, que nous regarderons son œuvre d'architecte, puisque c'est Paul III qui l'engagea dans cette voie nouvelle.

Paul III, s'occupant de fortifier le Borgo, quartier du Vatican, provoqua une sorte de conférence, composée des artistes et des administrateurs les plus compétents. Chacun d'eux devait, à tour de rôle, émettre son opinion sur l'entreprise, sur sa conception et son exécution, ainsi que sur les frais qu'elle entraînerait.

San Gallo (Antonio Picconi) était l'architecte et le favori du pape. C'est lui qui, assistant le Bramante en ses travaux, avait contribué à la restauration du palais Farnèse, à l'église de la Madona di Loreto, à l'église de Saint-Pierre. Il éleva, comme architecte et comme ingénieur militaire, de nombreux monuments dans toute l'Italie. On lui doit le puits monumental de Saint-Patrice, à Orviéto.

Dans cette conférence de 1546, il prit donc le premier la parole. Fier de ses titres autant que de ses ouvrages, non sans morgue, il exposa son plan des fortifications du Borgo. Après lui, les autres membres de l'assemblée répétèrent ses opinions et ses idées. Michel-Ange se taisait, simple et digne, sentant bien chez ses collègues des intentions blessantes à son égard. Redouté par eux tous, dont il connaissait les malversations et les fraudes, il comprenait qu'une cabale s'était formée contre sa personne importune.

Le pape, cependant, l'ayant pressé d'exposer à son tour toute sa pensée, il donna tranquillement un avis, qui était tout opposé à celui de San Gallo et de ses entrepreneurs. San Gallo, rouge de fureur, l'interrompit avec insolence :

— Assez, maître ! Vous n'êtes pas compétent en cette matière d'architecture. Parlez-nous de statues, de tableaux, tant que vous voudrez. Ce sera bien. Mais ne nous parlez pas de choses qui vous sont étrangères.

— C'est à voir, maître, répliqua Michel-Ange. Si je suis, en effet, quelqu'un dans les arts que vous dites, on a également vu déjà que, pour les fortifications, j'en sais autant et peut-être plus que vous.

« D'ailleurs, ces choses d'architecture me sont si peu étrangères que je puis vous signaler les bévues que dans vos ouvrages vous avez commises...

Paul III arrêta la querelle. Michel-Ange se borna désormais à défendre son projet, et si bien, avec une telle clarté et une telle science, que le pontife abandonna celui de San Gallo pour adopter le sien.

Vous pensez que les voleurs et les coquins, dont Michel-Ange délivra ainsi Saint-Pierre, ne lui pardonnèrent pas. Sa tâche ne fut point facile. « Beaucoup croient, et je crois, que j'ai été mis à ce poste par Dieu, écrivit-il à Léonardo, son neveu. Si vieux que je sois, je ne veux pas le quitter; car je sers par amour de Dieu, et c'est en lui que je place toutes mes espérances. »

Heureusement, la mort le délivra de San Gallo, en octobre. Aussitôt, le pape nomma Michel-Ange architecte de Saint-Pierre. Il se mit à l'œuvre. Ses ennemis, pourtant, n'avaient pas désarmé. Une coalition nouvelle, dont le chef était Nanni di Baccio Bigio, un architecte que Vasari accuse d'avoir volé Michel-Ange, l'enveloppa d'accusations si basses et si obstinées que le pape, ne fût-ce que pour en dissiper les rumeurs, provoqua, en 1551, une enquête solennelle.

Michel-Ange, une fois encore, demeura seul au milieu de la bataille. Ses ouvriers même vinrent déposer contre lui. Dédaigneux, il refusa toute justification, disant au cardinal Cervini (plus tard pape Marcel II) :

— Je ne suis pas plus obligé de communiquer à vous qu'à

n'importe qui mes intentions. Votre affaire à vous est de surveiller mes dépenses. Le reste me regarde, moi, moi seul.

A ses ouvriers qui geignirent ensuite contre lui, il répondit avec hauteur :

— Votre devoir à vous, c'est de maçonner, de tailler, de menuiser, de faire enfin votre métier, sous mes ordres et ma direction. Vous essaieriez vainement de deviner ce que je peux avoir dans l'esprit; et il ne serait pas de ma dignité que j'essayasse de vous l'apprendre.



Dessin.

A la fin de cette enquête, par les débats de laquelle les ennemis de Michel-Ange espéraient au moins compromettre sa santé davantage, il se tourna vers Jules III, qui présidait (car Paul III était mort en novembre 1549), et il lui dit :

— Saint-Père, vous voyez ce que je gagne à tant de discussions ! Si les ennuis que je subis ne servent pas au moins à mon âme, je perds mon temps et mes efforts.

Le pape, qui, de même que son prédécesseur, affectionnait le vieil artiste glorieux, lui mit la main sur l'épaule, et s'écria :

— Tu gagnes pour les deux, pour ton âme ainsi que pour ton corps. Sois sans crainte...

A la mort de Jules III, c'est le cardinal Cervini qui, le 9 avril 1555, fut élu par le conclave, sous le nom de Marcel II. De la haine et de la misère pour Michel-Ange. Il songea sérieusement à s'évader de Rome. La mort, une fois encore, lui rendit le service de le délivrer de son ennemi Marcel II, au bout de quelques jours de pontificat. Paul IV, en mai 1555, le remplaça au Saint-Siège.

Michel-Ange continua son ouvrage. « C'est contre ma volonté que j'en ai été chargé, écrivait-il à Léonardo. Voici huit ans qu'au milieu de tous les tracas je m'y épuise. Maintenant que la construction est assez avancée pour que l'on s'apprête à bâtir la coupole, mon départ causerait la ruine de l'édifice. Pour ma personne, ce serait un grand affront, et pour mon âme, un grand péché. »

Ses ennemis, cependant, persévéraient dans leur hostilité; ses amis même ne lui épargnèrent pas leurs critiques. Et, las, il demanda un jour, « qu'on voulût bien le décharger du fardeau que, depuis dix-sept ans, il portait gratuitement, sur l'ordre des pontifes ». Comme on ne l'écoutait pas, il donna sa démission. Paul IV, non seulement n'accepta pas cette démission, mais il renouvela sa confiance à l'artiste par un bref.

Alors seulement, sur les instances de Cavalieri, il consentit à exécuter le modèle en bois de la coupole. Bientôt, la bataille reprit de plus belle entre lui et ses méchants détracteurs. En 1563, son aide le plus dévoué, Pier Luigi Gaeta, fut accusé de vol et jeté en prison. Le chef de ses travaux, Cesare du Casteldurante, fut poignardé.

A la place de Cesare, Michel-Ange bravement nomma Gaeta, l'accusé. Le comité d'administration congédia celui-ci, pour nommer l'ennemi de Michel-Ange, Nanni di Baccio Bigio. Michel-Ange, la rage au cœur, cessa de se rendre à Saint-Pierre. Puisqu'il semblait résigner ses fonctions, le comité lui donna comme assesseur Nanni, lequel aussitôt trancha du maître.

On espérait briser l'endurance de l'artiste de quatre-vingt-huit ans, que la maladie minait au meilleur de ses forces. Mais

Michel-Ange s'en fut droit au pape porter sa menace de quitter Rome cette fois, si justice entière ne lui était pas accordée. Une enquête nouvelle convainquit d'incapacité et de perfidie Nanni, sans le confondre. Il savait, dans sa haine, attendre la mort de Michel-Ange, qui se produisit quatre mois plus tard.

Il faut examiner à présent l'histoire de cette construction de Saint-Pierre.

Constantin, en 324, en avait posé la première pierre. Honorius, en 676, y fit mettre des portes d'argent massif, que les Sarrasins, en 846, emportèrent. Pendant les XIIIe et XVIe siècles, plusieurs papes ordonnèrent des réparations à l'antique basilique. Nicolas V avait conçu le projet de rebâtir Saint-Pierre sur les dessins de Léon-Baptiste Alberti (1404-1484), littérateur, peintre et architecte, qui se signala par de beaux ouvrages d'architecture à Florence, sa patrie, Rome, Mantoue et Rimini. Mais les murs sortaient à peine du sol, que Nicolas V mourut. Et le travail fut abandonné.

Le 18 avril 1506, Jules II, qui finissait à peine ses soixante-douze ans, voulut, tel qu'un homme plein d'espérance, remanier dès son début la construction nouvelle. Bramante, Raphaël, Julien de San Gallo, Fra Joconde de Vérone, y apportèrent successivement leur talent et leur labeur. Elle dévora, dans l'ombre de ses murailles, sous la poussière des années, des sommes énormes. Elle s'élevait sur un plan si vaste, en si nombreux compartiments, que l'esprit des constructeurs finissait par s'y égarer lui-même. Comme un arbre gigantesque dont les branches à chaque printemps se multiplient, cette Babel moderne prolongeait à mesure sous le soleil ses bâtisses orgueilleuses, à travers lesquelles l'argent disparaissait aussi sournoisement que l'eau d'une source inépuisable à travers des cailloux, dans le fond d'un gouffre.

Paul III résolut de jeter de la clarté dans l'obscure fantaisie des constructeurs. Il appela donc à son secours un honnête homme, capable de déblayer avec courage le champ ouvert

honteusement à tous les trafics, à toutes les cupidités, à toutes les dilapidations. Cet homme fut Michel-Ange.

Combien d'années n'eût-il pas fallu encore, et de dépenses, pour achever ces clochers, ces coupoles, ces flèches, ces colonnes, ces portiques, ces arcades, ces ornements de toute espèce, si le pape n'eût pas interrompu les fantaisies de l'imagination intéressée de ses architectes avides? Michel-Ange, nous l'avons vu, ne céda pas du premier jour devant les prières du pontife. Il eut beau, pour éloigner de lui cette mission pénible de probité, alléguer son âge, sa fatigue, la malveillance des ouvriers et des architectes en place; il n'était pas le maître. Il dut céder devant la loi, que faisait à Rome le pontife seul. Mais, une fois qu'il eut accepté la mission dangereuse, il l'accomplit avec une volonté farouche, et, conduit une fois encore par le sentiment du devoir, il décida d'aboutir, malgré les entraves de ses adversaires, à une réalisation définitive.

D'abord, il étudia les projets de son prédécesseur, San Gallo. Les élèves de celui-ci, en les lui remettant, non sans amertume, car ils prévoyaient bien que leur gaspillage allait être arrêté par l'intervention de Michel-Ange, lui dirent :

— C'est un pré où, malgré tout, il y aura à faucher.

— Vous dites peut-être plus vrai que vous ne pensez, répondit Michel-Ange. Car c'est un pré qu'il me faudra sans doute abattre, pour bien voir le sol dans lequel je fonderai un monument où il y aura du moins cette chose qui manque jusqu'ici aux travaux exécutés : l'unité.

En quinze jours, il établit un modèle en relief, qui ne coûta que vingt-cinq écus tandis que San Gallo avait mis quatre ans pour établir son modèle, et que ce modèle avait coûté cinq mille cent quatre-vingt-quatre écus.

Michel-Ange, désireux de prêcher par l'exemple, et d'obtenir par cet exemple la vertu nécessaire de sévir seul contre les déprédateurs, fit stipuler simplement que sa fonction serait gratuite. Armé de son pouvoir absolu, il se présenta à Saint-Pierre, en



Saint-Pierre de Rome.

chassa la tourbe de trafiquants et de pillards, fit abattre l'ouvrage de San Gallo.

Et bientôt, s'éleva de toutes parts, simple dans sa fierté robuste, sur le plan d'une croix grecque, l'édifice nouveau. En trois années « Michel-Ange banda les quatre nefs, termina les deux grands escaliers qui conduisent au sommet des voûtes, fortifia les arcs, renforça les piliers. L'édifice grandissait à vue d'œil, d'une façon régulière et harmonieuse. Le but du grand artiste était d'empêcher le moindre remaniement, la plus légère tentation de profanation que la cupidité ou l'envie auraient pu tenter contre son œuvre.

« Enfin, Paul III eut avant sa mort, qui arriva en 1549, la consolation, la joie, de voir la forme de la grande basilique irrévocablement arrêtée (1). »

Pendant dix-sept longues années, à travers toutes les contrariétés, malgré tous les déboires, sous le pontificat de maîtres différant de goût et de caractère, contre les méchancetés, les calomnies, qui ne lui pardonnaient ni sa vaillance ni sa victoire, Michel-Ange ne cessa de se consacrer à ce monument, qu'il sentait être son œuvre suprême, et qu'il voulait rendre plus fort que la haine ou la sottise des hommes.

Dans une de ses lettres au duc de Toscane, il révèle bien son inquiétude douloureuse de ne pas vivre assez pour imprégner son œuvre de la vie immortelle et belle qu'il avait rêvée : « Obtenez de sa seigneurie, suppliait-il, que je puisse avec sa permission suivre la construction de Saint-Pierre jusqu'à ce que je l'aie amenée au point qu'on ne puisse lui infliger une autre forme. »

Il eut raison, jusqu'au delà de sa mort. Ses disciples, Giacomo della Porta et Domenico Fontana, continuèrent rigoureusement, sur le plan de ses projets, l'édification de l'immense voûte. Un seul de ses disciples, Pirro Ligorio, se permit une



(1) Alexandre DUMAS. *Causeries sur Michel-Ange*, G. Paetz, édit. 1865.

fois de s'écarter de son dessin; Pie IV le destitua sans pitié, comme s'il eût commis un sacrilège.

« Ainsi, l'église de Saint-Pierre doit évidemment son existence à Michel-Ange, et quoique par la suite on l'ait prolongée en croix latine, le génie de Michel-Ange plane sur le chef-d'œuvre. C'est là le véritable tombeau que sa grande âme doit habiter, si elle vient jamais visiter la terre; c'est là le seul monument digne du grand artiste (1). »

Le souci de cette œuvre, pourtant si vaste, ne suffisait pas à occuper son besoin si profond d'émotion et d'activité. Il trouva le temps et les moyens de construire les bâtiments du Capitole (2), la sacristie et la bibliothèque de Saint-Laurent, l'admirable entablement du palais Farnèse. Il établit, pour Pie IV, le dessin d'un mausolée pour son frère, le marquis de Marignan. Il dressa le plan de la *Porta Pia* et d'autres portes de Rome.

En septembre 1560, il fléchit un moment sous le fardeau. Et, par une lettre au cardinal de Carpi, il manifesta le désir de se démettre de ses fonctions d'architecte de Saint-Pierre. Naturellement, on n'exauça point son désir. Il fallait que jusqu'à sa mort il donnât toute la sève de son génie au siècle que chaque année il illuminait d'un rayon nouveau.

Comme si des titres administratifs pouvaient être quelque chose pour cet homme désormais sans orgueil, on le nomma président en second de l'Académie de Dessin. On le flattait. Il était vieux. Il allait mourir. On réclamait de partout ses services, l'intervention de sa conscience probe et de sa haute pensée. Florence, qui était fière de lui, le suppliait d'élever à Rome une église qui portât son nom. Le duc Cosme le caressa par des louanges.

Devant les prières souriantes de sa patrie, il céda enfin, et

(1) A. Dumas. *Ibid.*

(2) A la vérité, il ne put élever que les escaliers et la place. Les bâtiments ne furent terminés qu'au XVIIIe siècle.

la joie de rêver la beauté, de créer encore, se ranima en lui, féconde et ardente.

« Si vous exécutez mon plan, écrivit-il aux Florentins, jamais ni les Romains ni les Grecs n'auront rien possédé de semblable. » Et Vasari ajoute : « Paroles de satisfaction que sa bouche n'avait jamais prononcées. Car il était extrêmement modeste. » Tiberio Calcagni exécuta sur son plan un modèle en bois de l'église. « C'était une œuvre d'un art si rare, qu'on n'avait, en effet, jamais vu sa pareille, pour la beauté, la variété et la richesse. Pour les commencements de la construction, on dépensa cinq mille écus. Puis, l'argent fit défaut, on dut interrompre le travail. Et Michel-Ange en éprouva le plus cruel chagrin (1). »

(1) VASARI.

VII

ESCLAVE DE SON GÉNIE

Nous ne connaissons pas encore tout Michel-Ange. Il nous faut à présent montrer en lui l'écrivain, le poète. Pindemonte appelle l'auteur de la Sixtine « l'homme aux quatre âmes ». Buonarotti se donnait pour devise trois cercles entrelacés. Pindemonte en eût ajouté un quatrième. Il exagère, peut-être.

Ce n'est pas que j'ose, dans mon humble et fervente étude, refuser mon admiration aux poésies du grand artiste. Aucune parole de lui ne peut être indifférente, ni vulgaire. Mais il faut dire la vérité. Michel-Ange écrivait ses poésies sans prétention, sous le coup d'une émotion forte, pour exprimer son sentiment ou sa pensée, non pour faire œuvre d'art. Il ne préparait pas, dans la méditation, il ne « travaillait » pas sur le chantier ses poésies, comme ses œuvres de peinture ou de sculpture. Il les écrivait au cours d'une inspiration, pour ses amis, pour lui-même, jamais pour la postérité.

Depuis l'enfance, il composait des vers, par un besoin de se mieux connaître, de retrouver dans des mots l'ordre de son esprit, le mouvement de son âme. Il en recouvrait des dessins, des feuilles volantes; et il en faisait si peu de cas lui-même, il tenait si bien à les garder dans l'intimité jalouse de sa vie,

qu'en 1518 il en brûla un grand nombre, et qu'avant sa mort, il en détruisit encore davantage (1).

Une flamme vive, les passions de son cœur, soutiennent toujours les vers de Michel-Ange. Ses pensées, pour trouver leur expression ardente, se transmettent sans effort en images d'un grand éclat. On ne sent aucune joie de vivre dans son verbe sonore, et qui souvent se répète, comme pour mieux trahir le fond de sa conscience, et pour mieux marquer, pai les secousses de sa véhémence, sa volonté, son émotion, dans l'âme d'autrui. C'est du feu qui brûle les mots les plus simples, qui les entrechoque parfois comme des pierres, d'où jaillissent des étincelles imprévues; et aussi parfois, lorsque son esprit se fatigue de désir, de courroux ou de prière, le feu semble s'apaiser; et sous la cendre, on ne peut suivre toujours ses couleurs, la direction de son cheminement. Puis, tout à coup, il renaît de la cendre, et la flamme forte et pure, emportant toute l'âme du poète, en disperse vers les cieux la lumière et la douleur.

Il fut sur la terre un de ces poètes trop grands que la terre subit avec peine, avec humiliation, et qu'elle repousse. Car ils lui font honte, par leurs œuvres, de ne pas comprendre la beauté divine dont elle est pétrie et dont elle 1ayonne, et de nourrir de ses fruits les meilleurs, de ses satisfactions les plus douces ou les plus orgueilleuses des hommes qui la souillent de leur sottise ou de leur cruauté, en maîtres gonflés de mépris. Durant toute son existence, il souffrit de son impuissance à réaliser

(1) En 1623, les poésies de Michel-Ange, sous le titre de *Le rime di Michelagnolo il vecchio, raccolte da Michelagnolo suo nipote*, parurent en librairie pour la première fois, grâce à son neveu. (Firenze, i Giunti, in-4°.) L'ouvrage fut réimprimé par les soins de Jean Bottari, à Florence, chez Manni, 1726, in-8°, *Con una lezione di Ben Varchi e due di Mario Guiducci sopra di esse.*

Une édition de Rome, renfermant des poésies inédites tirées d'un manuscrit du Vatican, parut sous ce titre : *Rime e prosa*, en 1817. Elle fut, en 1822, réimprimée à Milan par Silvestri. Dans une nouvelle édition (Parizi, 1821), on ajouta la dissertation faite par Michel-Ange, devant l'Académie de Florence, sur le sonnet de Pétrarque *Amor che nel pensier mio vive e regna.*

précisément ses rêves, à se rapprocher de l'idéal trop splendide qu'il voyait sur des sommets.

Il ne gouverna jamais à sa guise pas plus ses jours que son inspiration, et il chercha sans trêve l'indépendance; il était frémissant de la convoitise profonde d'aimer, d'être aimé, et personne ne l'aima pour lui-même. On l'aima pour sa fortune, pour son crédit, pour sa vertu prodigieuse de travail et de création. Lui, par dégoût des hommes, trop méchants dans leur ignorance ou leur brutalité, abandonnait quelquefois, lorsque ce caprice lui était permis, ses ouvrages qu'il croyait inutiles, au milieu d'un temps dont il voyait trop la barbarie.

Au fond de lui, il possédait, à force de dignité, et devant la petitesse des hommes, un grand orgueil. Il n'estimait pas les hommes dignes de ses ouvrages. Lequel d'entre eux était capable de les aimer, de les admirer pour eux-mêmes, pour leurs qualités d'expression, pour la magnificence de leurs formes et le haut idéal de leurs intentions? Le riche, le puissant, ne les recherchait que par vanité, afin d'ajouter à son nom et à sa fortune un peu de la noblesse qui parait la vie de Michel-Ange.

Lorsqu'il avait joui assez de ses ouvrages, et rien que de les avoir conçus dans sa solitude, Michel-Ange s'élevait bien au-dessus des ambitions et des récompenses fragiles du monde. Jaloux de la richesse de son âme, il s'enfermait dans l'étude d'une œuvre nouvelle, qui toujours le consolait de son passé. Ayant pour compagnons des poètes de son envergure, il s'éloignait avec eux de la terre obscurcie par le désordre des peuples, et s'efforçait de parler leur langage, celui des dieux de la beauté et de l'intelligence. Il lui arrivait de ne plus croire à la gloire, de la mépriser, parce qu'elle vient des hommes.

Il fut un enchaîné; l'esclave de son génie d'abord, et surtout le serviteur mal résigné des princes qui commandaient à leurs sujets, comme à des arbres, sans les estimer, uniquement pour les services d'agrément ou d'utilité que ces sujets peuvent rendre. Chaque jour il souffrit de tirer sur sa chaîne, en se meurtrissant la chair, en implorant de Dieu tantôt une heure

d'amour, tantôt la délivrance de ses maux par la mort. A mesure qu'il s'avançait vers les images trop belles de son rêve, que son âme, ouverte à tous les vents de l'esprit, voyait si proches, elles s'écartaient de son front inquiet et de ses mains tremblantes de colère. Il manqua d'air et d'espace dans son siècle troublé par les guerres civiles. Les tourments de sa servitude, dans la cage étroite des haines de son pays, lui arrachèrent des cris de protestation, des plaintes, des soupirs de pitié et de désespoir.

« Aucune pensée n'est en moi, disait-il à Vasari, où la mort ne soit creusée au ciseau. »

Puis, dans une de ses poésies :

« Quand le passé se présente devant moi, — et cela à toute heure, — ô monde faux, alors je connais bien l'erreur et la faute de la race humaine. Celui qui finit par consentir à tes flatteries et à tes vaines délices, prépare à son âme de douloureux chagrins.

« Il le sait bien, celui qui en a fait l'épreuve, combien souvent tu promets la paix et le bien, que tu n'as pas, et que tu n'auras jamais. Aussi, le moins favorisé est celui qui demeure le plus longtemps ici-bas; et celui qui vit le moins longtemps, retourne le plus aisément au ciel...

« Conduit par beaucoup d'années à ma dernière heure, je reconnais bien tard, ô monde, tes délices. Tu promets la paix que tu n'a pas; tu promets le repos, qui meurt avant la naissance... Je le dis et le sais par expérience : celui-là seul est aimé du ciel, dont la mort suit de près la naissance. »

J'emprunte encore à Romain Rolland la traduction de ce sonnet, « que Frey juge, non sans raison, le plus beau de tous ceux de Michel-Ange, et qui date de 1555-1556 :

« Le cours de ma vie est arrivé sur la mer orageuse, par une fragile barque, au port commun où l'on débarque pour rendre compte et raison de toute œuvre pie et impie. Aussi, l'illusion passionnée qui me fit de l'art une idole et un monarque,



Étude pour une Vierge.

je connais aujourd'hui combien elle était chargée d'erreurs ; et je vois clairement ce que tout homme désire pour son mal.

« Les pensées amoureuses, les pensées vaines et joyeuses, que sont-elles à présent que je m'approche de deux morts? De l'une je suis certain, et l'autre me menace.

« Ni peinture ni sculpture ne sont plus capables d'apaiser l'âme, tournée vers cet amour divin, qui ouvre, pour nous prendre, ses bras sur la croix. »

Dans sa lassitude, Michel-Ange ne croyait même plus à son art. Il attendait la mort très douce, il l'appelait d'un vœu sincère, sans sérénité, avec cette impatience frémissante que toujours, devant ses œuvres et devant les hommes, il avait manifestée. Et selon la coutume de tous les hommes doués, pour leur misère, de trop de sensibilité ou de trop d'intelligence, il chantait ses douleurs, afin de les endormir un instant.

Sa langue est sobre, elliptique parfois jusqu'à l'obscurité. Sa phrase, par la prose ou par le vers, s'exprime avec cette même hardiesse et cette vigueur qui accompagnaient l'effort de son ciseau ou de son pinceau. Mais elle ne coule pas avec une abondance facile, avec la joie heureuse de la vie. Elle court, bondit, comme le torrent qui avec fougue se déchire aux rocailles de son lit, aux ronces épineuses de ses bords. Elle obéit aux élans de son cœur passionné, qui, pour dire toutes ses peines et tous ses désirs et toutes ses déceptions, n'ayant pas assez de la matière du marbre et des couleurs de la palette, emprunte aux mots leur bruit et leur clarté.

Aussi, puisqu'une fermentation d'idées le possédait constamment, composa-t-il des vers tout le long de sa carrière. Dès son premier séjour à Florence, après son retour de Rome, il en écrivait, « comme le prouvent ceux qu'on lit sur le verso de sa première esquisse du *David* du Musée du Louvre :

Al dolce mormorar dû fiumiciello
Chaduggia di verdôbra û ciaro fonte... »

Condivi raconte que Michel-Ange, lorsqu'il eut achevé la

statue de la place du Palais-Vieux, resta quelque temps sans faire aucun ouvrage de sculpture, et qu'il se consacra entièrement à l'étude des poètes et des orateurs italiens. Il écrivit alors des sonnets pour son plaisir, pour son éducation.

Michel-Ange avait, comme tous les véritables artistes, malgré leur savoir, malgré leur expérience, la faculté précieuse de s'étonner toujours. C'est qu'il s'avouait humblement à lui-même sa faiblesse devant l'immensité des choses; c'est qu'il avait reçu la grâce de découvrir en chaque chose un élément de beauté, l'étincelle de la vie qui est divine. Condivi assure que Michel-Ange n'aimait pas seulement la beauté humaine, mais toute belle chose, un beau cheval, un beau chien, un beau pays, les forêts et les montagnes. Etre épris du beau, c'est avoir le goût, le désir à la fois chaste et sensuel de la perfection dans les apparences et de la volonté qui les tient en harmonie et qui les anime.

L'amour, l'art surtout, et sa foi chrétienne, sont les thèmes qu'il se plaisait à développer de préférence. Il les remplissait de lui, de ses aspirations et de ses tristesses, du feu dévorant de sa conscience que n'obscurcit jamais le doute.

Ses vers d'amour sont-ils simplement un jeu de rhétorique, une manifestation de condescendance à la mode, en ces temps illustrés par la gloire de l'Arioste et de l'Arétin? Ou bien traduisaient-ils réellement, avec des nuances parfois bizarres et déconcertantes, ses émotions franchement ressenties, de désir, de tendresse et de chagrin? Je ne sais. Il est difficile de voir juste au fond de cette âme tumultueuse, dont l'étendue et la puissance donnent, comme l'inconnu d'un abîme grondant, le vertige quelquefois.

De ses admirateurs, les uns assurent, après Condivi, que Michel-Ange était possédé tout entier par l'art, et que dans le domaine de l'amour, il ne peut pas, avec la pureté de son cœur, avoir été effleuré une seule fois par le souffle du moindre péché. « Souvent, écrit Condivi, je l'ai entendu raisonner, faire des commentaires sur l'amour; j'ai appris des personnes présentes qu'il n'en parlait pas autrement que d'après ce qu'on lit dans

Platon. Quant à moi, si je ne sais pas ce qu'en dit Platon, je sais que j'ai beaucoup et très intimement fréquenté Michel-Ange, et je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche que des paroles très honnêtes; il connaissait certainement les désirs mauvais qui naissent quelquefois dans le cœur des jeunes gens, et il prouvait par son discours la répulsion que ces désirs provoquaient en lui et la vertu de les repousser. »

Un jour, à un prêtre de ses amis lui demandant pourquoi il ne s'était pas marié, il répondit :

— J'ai une femme de trop qui m'a toujours persécuté, c'est mon art. Mes ouvrages sont mes enfants.

Et plus tard, dans un de ses madrigaux, Michel-Ange dépeint fièrement l'unique passion, celle de l'idéal, qui soutint sa destinée tout entière :

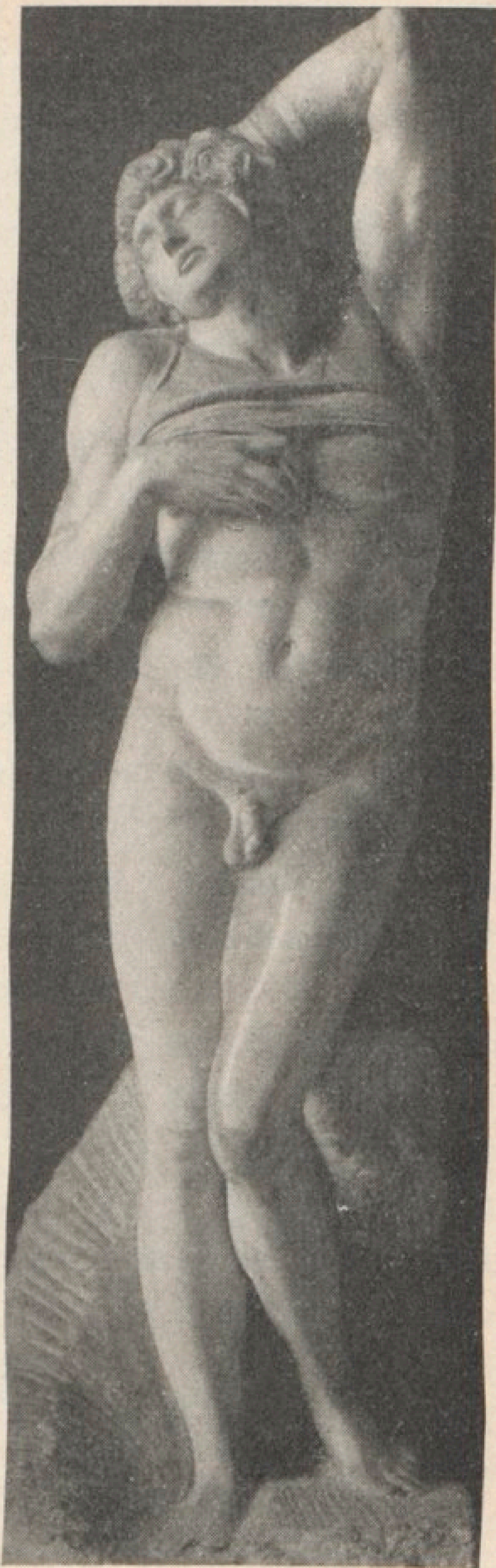
« A ma naissance, il me fut accordé, comme un gage certain de ma vocation, ce sentiment du beau qui dans deux arts me guide et m'éclaire. Croyez-moi donc, lui seul élève mes regards jusqu'à cette hauteur que je m'efforce d'atteindre, en peignant ou en sculptant. Laissons des esprits téméraires et grossiers ne poursuivre que dans les objets matériels ce beau qui émeut les esprits supérieurs et qui les transporte jusqu'au ciel. Des yeux atteints de cette infirmité du goût de la matière, ne peuvent pas des objets mortels s'élancer jusque vers Dieu, ni parvenir là où la faveur divine peut seule conduire. »

Ainsi se manifeste un Michel-Ange tout voué, corps et âme, à l'idéal.

Mais quelques autres de ses admirateurs, très clairvoyants, un peu sévères, pensent, avec Romain Rolland, que « son idéalisme platonicien n'avait rien de littéraire et de froid », et que « pour ce grand créateur de formes admirables, qui était en même temps un grand croyant, un beau corps était divin... Comme Moïse devant le buisson ardent, il n'en approchait qu'en tremblant. L'objet de son adoration était vraiment pour lui une *Idole,* comme il disait. Il se prosternait à ses pieds; et cette humiliation volontaire du grand homme, qui était

pénible au noble Cavalieri lui-même, était d'autant plus étrange que souvent l'idole au beau visage avait une âme vulgaire et méprisable, comme Febo di Poggio (1). »

Plus loin, dans son style tout pénétré d'intelligence et de force, qui enveloppe de ses flammes son héros douloureux et les œuvres de ce héros, pour les éclairer ensemble dans les moindres replis de leur beauté et de leur conscience, Romain Rolland ajoute que, si Michel-Ange écrivait à ses jeunes amis des lettres délirantes, et que si, « même dans l'Italie de la fin de la Renaissance, il risquait par ses lettres de provoquer des interprétations fâcheuses, et que si l'Arétin faisait à ses lettres des allusions outrageantes, les injures des Arétins (il y en a toujours), ne peuvent atteindre un Michel-Ange ». « Ils se font dans leur cœur un Michel Agniolo, dont leur propre cœur est fait. »



Esclave.

Nous, dans notre cœur et dans notre esprit, voyons un Michel-Ange pur d'instinct et d'intention, mais tourmenté par la cruauté lâche et perfide de ses maîtres et de ses rivaux, et cherchant, pour se consoler de ses humiliations et de ses défaites, pour retremper

(1) Romain ROLLAND. Ouvrage déjà cité.

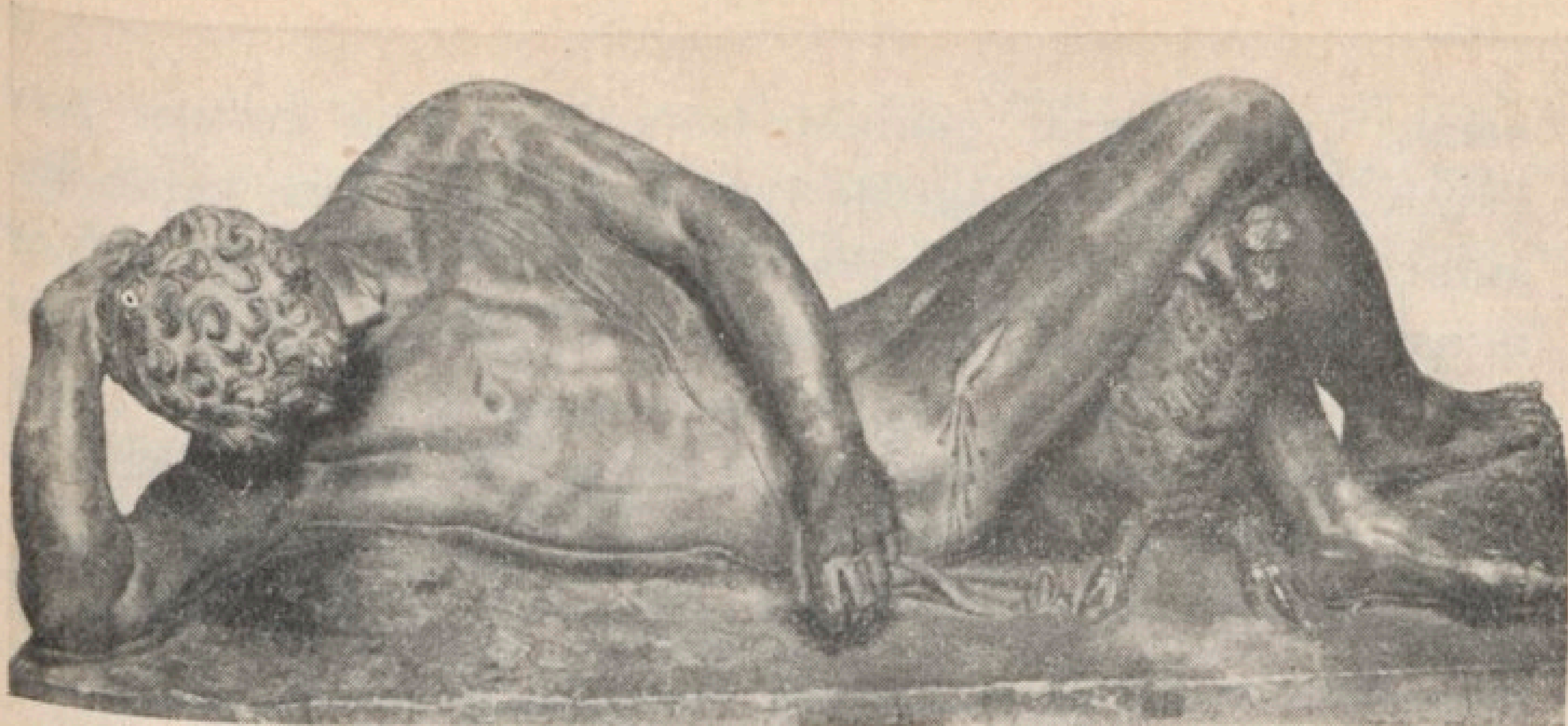
son courage, sa foi en la vie, cherchant dans l'affection de la jeunesse un réconfort et des ressources nouvelles d'espérance.

« Quand je vois, écrivait-il, un homme qui possède quelque talent ou quelque don de l'esprit, un homme qui s'entend à faire ou à dire quelque chose mieux que le reste du monde, je suis contraint de m'éprendre de lui, et alors je me donne si complètement à lui, que je ne m'appartiens plus à moi-même.

« Vous êtes tous si bien doués que, si j'acceptais votre invitation, je perdrais ma liberté, chacun de vous me volerait un morceau de moi-même. Jusqu'au danseur et au joueur de luth, s'ils étaient éminents dans leur art, qui feraient de moi ce qu'ils voudraient ! Au lieu d'être reposé, fortifié, rasséréné par votre société, j'aurais l'âme déchirée et dispersée à tous les vents; si bien que je ne saurais plus, pendant bien des jours ensuite, dans quel monde je me meus. »

Michel-Ange se plaisait dans la solitude, afin d'y échapper aux mensonges du monde, afin d'y recueillir sa pensée. Mais, parfois, le fardeau de la solitude pesait trop lourdement sur son cœur. Il étouffait dans son orgueil, s'imaginant, dans la susceptibilité de son génie, qu'il était un oublié, et qu'on ne pouvait point l'aimer. Alors, de l'ombre de ses tristesses, il levait les yeux vers le ciel, pour y chercher de la lumière souriante, la pureté d'un air doux et respirable, embelli de la beauté de ses rêves; ou, baissant les yeux vers le monde, il y cherchait des amitiés susceptibles de compassion et de dévouement. Et la ferveur de ses poésies trahit le trouble de son cœur resté jeune, la fièvre de tout son être tourmenté par le mal du désir inutile.

Le plaisir de chanter l'enlevait un moment à ses tristesses, et il goûtait, par l'expression de ses vers, la joie qui réconforte.



Adonis mourant.

VIII

LA MARQUISE DE PESCARA

MICHEL-ANGE était laid. Avec sa longue figure mal équarrie, ravagée de rides, hérissée de cheveux rudes, d'une barbe rare, il savait bien, en ses constantes inquiétudes d'amour et de désir, que jamais pour lui-même il ne pouvait être désiré par une femme. Cette laideur chagrine était comme une maladie incurable, dont le premier il avait horreur et colère.

Pourtant, il devait aimer une femme de haute noblesse, être aimé par elle. A la vérité, ce n'est pas sa personne qu'elle distingua en lui, ce fut surtout sa gloire, la clarté de sa poésie. Il s'en rendait compte. Mais acceptant déjà, par sagesse, sans la résignation dont il était incapable, les malices du destin, il s'abandonna aux mirages de cet amour avec la piété fervente qu'il apportait dans tous ses sentiments, et il s'efforça de se créer l'illusion d'un amour véritable, de ses joies et de ses rêves.

Il avait soixante ans, lorsqu'en 1535, il connut Vittoria Co-

lonna, qui en avait quarante-trois. Pour l'un comme pour l'autre, avait passé l'âge de l'impatience des sens et de leur autorité souveraine. Tous deux avaient éprouvé la vie, qui est injuste et méchante. Ils gardaient de leurs épreuves, sinon une lassitude et un dégoût, du moins la méfiance des choses et d'eux-mêmes. Pour jouir pleinement sur la terre des derniers jours que leur accordait le soleil, ils étaient résolus à ne point livrer imprudemment leur être au feu de la passion, à ne s'avancer que par degré, avec la pure vertu de leur âme, dans la volupté tranquille de l'association de leur esprit. D'ailleurs, Vittoria Colonna eût-elle seulement daigné comprendre chez son glorieux artiste une convoitise des sens ?

Vasari ne parle de Vittoria que très peu, avec une circonspection extrême. « Michel-Ange, dit-il, adressa un grand nombre de sonnets à l'illustre marquise de Pescara, qui lui répondit en vers et en prose, et qui même se rendit fréquemment de Viterbe à Rome pour jouir de ses entretiens. Elle reçut de lui plusieurs dessins admirables, entre autres une Vierge accompagnée de deux petits anges et soutenant son fils sur ses genoux, un Christ en croix, et la Samaritaine rencontrant Notre-Seigeur près de la fontaine. »

Condivi, de son côté, dit :

« Michel-Ange aima passionnément la marquise de Pescara, dont l'esprit divin l'avait séduit ; il ne fut pas moins aimé d'elle. Il conserve de cette dame des lettres pleines de l'amour le plus chaste et le plus tendre, et telles que pouvait les écrire une femme pareille. »

Les deux biographes, amis de Michel-Ange, ne se compromettent guère, n'est-ce pas ?

De Vittoria Colonna quelques critiques d'art prétendent qu'elle fut presque laide, qu'elle aima inutilement son mari, lequel la trompa jusque dans sa propre maison ; d'autres affirment qu'aux dons les plus précieux de la naissance et de la fortune elle joignit ceux de la beauté, « et que si le choix lui en avait été laissé, elle serait morte avec son mari, dont le souve-

nir vivait toujours en elle ». Croyons, nous autres, pour la plus grande parure de notre héros, et puisque cette imagination ne gêne en rien l'humble vérité de l'histoire, que son amie fut belle, digne de son admiration et de sa fidélité.



Vittoria Colonna.
(Portrait de Sebastien del Piombo, gravé par Van den Wyngarde.)

Le père de Vittoria était Fabrizio Colonna, seigneur de Paliano, prince de Tagliacozzo. Sa mère, Agnès de Montefeltro, était la fille de Federigo, prince d'Urbin. Fabrizio avait embrassé la cause de la maison d'Aragon; ce fut par l'intermédiaire du jeune roi Ferdinand que Vittoria fut fiancée, dès

l'âge de quatre ans, à Ferdinand d'Avalos, marquis de Pescara, dont la famille, originaire de la Castille, était fixée dans le royaume de Naples. Elle reçut une forte éducation, comme tant de femmes de son rang en Italie, au XVI[e] siècle.

Elle et le marquis de Pescara, lorsqu'ils se marièrent, en 1507, n'avaient pas plus de dix-sept ans. Ils vécurent quelques années heureuses dans une villa de l'île d'Ischia. Cependant, l'inaction pesait au jeune marquis. Il prit part, comme général de cavalerie, à la guerre engagée par Jules II contre la France. Pendant les années suivantes, il ne vit son épouse qu'à de rares intervalles. Il guerroyait toujours dans les armées de Charles-Quint.

Ce fut lui qui, sur le champ de bataille de Romagnana, recueillit Bayard mourant, lui encore qui fit embaumer et transporter en France le corps du héros. A la bataille de Pavie, il décida, par une charge de sa cavalerie, la victoire. Grièvement blessé, il languit quelque temps, et, en 1525, il mourut.

Vittoria, pendant toutes ces guerres, avait éprouvé un véritable veuvage, à Ischia, à Naples, ne prenant de distractions que dans l'étude et la lecture. Quand la mort de son époux lui fut annoncée, elle tomba dans un profond chagrin. Sept ans après, elle chantait encore les tristesses de son deuil, composait en l'honneur du disparu des sonnets harmonieux et passionnés.

« Elle mena une vie claustrale à Rome, puis à Naples, sans renoncer d'abord aux pensées du monde : elle ne cherchait la solitude que pour pouvoir s'absorber dans le souvenir de son amour, qu'elle chanta dans ses vers. Elle était en relations avec tous les grands écrivains d'Italie, avec Sadolet, Bembo, Castiglione, qui lui confia le manuscrit de son *Cortegiano*, avec l'Arioste, qui la célébra dans son *Orlando*, avec Paul Jove, Bernardo Tasso, Lodovico Dolce. Depuis 1530, ses sonnets se répandirent dans toute l'Italie, et lui conquirent une gloire unique, entre les femmes de son temps (1). »

(1) Romain ROLLAND. Ouvrage cité.

« Les sens grossiers, dit-elle dans une de ses poésies, les sens impuissants à former l'harmonie qui produit le pur amour des nobles âmes, n'éveillèrent jamais en moi plaisir ni souffrance. La claire flamme de mon cœur m'a élevée si haut, que de basses pensées ne peuvent m'offenser. »

C'est au milieu de son désespoir, que la tempête de la Réforme vint bouleverser son âme religieuse et meurtrie. A Venise, à Modène, à Bologne, les idées nouvelles progressèrent rapidement. La petite cour presque française de Carrare, où régnait la duchesse Renée, devint bientôt un foyer d'hérésie. Calvin y séjourna quelques mois.

Le Pape Paul III dut menacer les égarés de sa colère, d'ailleurs inutile.

L'Espagnol Valdez, messager de Charles-Quint en Allemagne, en rapporta à Naples la doctrine de Luther. « Ce poison, écrit l'historien Giannone, pénétra non seulement dans le cœur de quelques nobles, mais il atteignit également les femmes. On pensait, d'après l'intimité qui les liait à Valdez, que la très célèbre Victoria Colonna et Giulia Gonzaga avaient été souillées par ces erreurs. »

Vittoria fut-elle contaminée par l'esprit de la Réforme, au point de rompre avec l'autorité de l'Église ? On ne le croit pas. Car elle eût, alors, entraîné plus tard Michel-Ange dans sa rébellion. Du moins, elle correspondit avec Renée de Ferrare; et Pier Paolo Vergerio, qui, peu après, se déclara protestant, l'appelait « une des lumières de la vérité ». En outre, l'un de ses amis, le poète latin Marco Flaminio, ainsi que Giovanni Caserta et le marquis de Vico, entrèrent dans la secte naissante.

Elle ne voulait pas briser avec l'Église. Elle professait néanmoins la croyance que le christianisme, pour se préserver des périls de sa puissance et des tentations sensuelles qui l'assaillaient de toutes parts, devait revenir à la simplicité de ses origines, à la pureté de ses dogmes fondamentaux : l'inaptitude de l'homme seul à faire le bien, la justification par la foi, la médiation du Christ.

Lorsque son ami, le capucin Bernard Ochino, ce fameux partisan des idées de Valdez, ce prédicateur dont Charles-Quint prétendait qu'il prêchait avec un feu et une piété à faire pleurer des pierres, lors donc qu'Ochino répandit ouvertement dans le public les doctrines de la Réforme, Vittoria le renia. Elle livra les écrits du rebelle à l'Inquisition de Rome. Et confessant avec un dur remords ses propres défaillances, elle disait au cardinal Morone, le 22 décembre 1543 :

« Vous avez vu le chaos d'ignorances où j'étais, et le labyrinthe d'erreurs où j'allais, le corps continuellement à la recherche d'un lieu de repos, l'âme toujours en mouvement pour trouver la paix. Dieu a permis qu'il me fût dit : *Fiat lux !* et qu'il me fût montré que je ne suis rien, que tout est dans Christ. »

L'âpreté du climat de Ferrare avait gravement troublé sa santé. Renonçant à son projet de visiter la Terre Sainte, elle revint à Rome en 1538. Et c'est à cette époque qu'elle y connut Michel-Ange. Elle habitait au cloître de San Silvestro in Capite, au-dessous de Monte Pincio, tandis que Michel-Ange habitait près de Monte Cavallo. Après leur première entrevue, un dimanche, dans l'église de San Silvestro, à Monte Cavallo, elle lui écrivit avec effusion :

« Je vais d'un pas incertain à la recherche de la vérité; mon cœur, flottant sans cesse entre le vice et la vertu, souffre, et se sent défaillir comme un voyageur fatigué qui s'égare dans les ténèbres.

« Ah ! devenez mon conseil; vos avis me seront sacrés; éclairez mes doutes, enseignez-moi, au milieu de mes hésitations, comment mon âme privée de lumière pourra résister, même au terme de ma carrière, aux entraînements de la passion; dictez-moi vous-même ma conduite, vous qui avez su par de si doux chemins me diriger vers le ciel. »

Ce premier séjour de Vittoria à Rome ne dura pas longtemps. Son frère Ascanio Colonna ayant, à propos d'un impôt sur le sel, fomenté une insurrection contre Paul III, la mar-

quise se retira, par affliction et par crainte, au couvent de Sainte-Catherine, à Viterbe. Elle partagea son temps entre cette retraite, où elle avait fondé une maison de refuge pour les jeunes filles pauvres, et Rome, où elle se donnait à l'amitié de Michel-Ange.

Maître François de Hollande, architecte et enlumineur, que le gouvernement portugais avait envoyé en Italie étudier les arts, a, dans le récit de son voyage, longuement parlé des relations de la grande dame et du grand artiste.

Dans le nombre considérable de jours qu'il passa à Rome, il y eut un dimanche où, allant voir, selon son habitude, messire Lactance Tolomée, qui lui avait procuré l'amitié de Michel-Ange par l'intermédiaire de Messire Blovio, secrétaire du pape, on lui dit que ce Lactance se trouvait à Monte Cavallo, dans l'église de Saint-Silvestre, avec la marquise de Pescara, pour l'audition d'une lecture des épîtres de saint Paul.

Lactance Tolomée était un personnage grave, aussi respectable par la noblesse de sa naissance (il était le neveu du cardinal de Senna) et de ses sentiments que par son âge et par ses mœurs. Maître de Hollande se transporta en hâte à Monte Cavallo. Là, il connut la marquise de Pescara, chaste et belle, instruite en latinité, douée de toutes les qualités qu'on peut louer chez une femme.

Elle le fit asseoir. Et la lecture se trouvant terminée, elle se tourna vers lui, en disant :

— Il faut savoir donner à qui sait être reconnaissant, d'autant plus que j'aurai à donner une part de joie aussi grande que François de Hollande à recevoir. N'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire, madame?

— Que vous entendrez plus volontiers la conversation de Michel-Ange qu'une prédication.

Et la marquise à un de ses serviteurs ordonna :

— Va donc chez Michel-Ange, dis-lui que nous sommes avec messire Lactance dans cette chapelle si fraîche. Demande-lui s'il veut bien venir perdre une partie de la journée

avec nous, pour que nous ayons la faveur de la gagner avec lui. Mais, ne lui dis pas que François l'Espagnol est ici.

Il y eut quelques instants de silence. La marquise et ses compagnons appréhendèrent de ne pas voir Michel-Ange, qui habitait au pied du Monte Cavallo. Par bonheur, le hasard voulut qu'on le rencontrât près de Saint-Silvestre, cheminant vers les Thermes. Il ne put échapper aux prières de la marquise. Et bientôt il frappait à la chapelle.

La marquise, gracieuse à son ordinaire, se leva pour le recevoir. Elle se mit, non sans distinction, à parler de choses et d'autres avec infiniment d'esprit, sans jamais toucher le sujet de la peinture, pour ne point effaroucher le grand peintre, devant maître François qu'il ne connaissait pas. Il se tenait sur ses gardes. Se décidant enfin à l'attaquer sur son terrain d'art et de science, elle lui dit :

— Vous avez le mérite de vous montrer libéral avec sagesse, et non prodigue avec ignorance : c'est pourquoi vos amis placent votre caractère au-dessus de vos ouvrages, et les personnes qui ne vous connaissent pas estiment de vous ce qu'il y a de moins parfait, c'est-à-dire les ouvrages sortis de vos mains. Pour moi, je ne vous considère pas moins digne d'éloges aussi, pour la manière dont vous savez vous isoler, et refuser de peindre pour les princes qui vous le demandent.

— Madame, répondit Michel-Ange, peut-être m'accordez-vous plus que je ne mérite. Mais permettez-moi de vous exprimer mes plaintes contre une partie du public. Des mille faussetés répandues contre les peintres célèbres, la plus accréditée est celle qui les représente comme des gens bizarres et d'un abord difficile, tandis qu'ils sont au contraire de nature fort humaine. Les sots nous tiennent pour capricieux et fantasques, et pourtant la caprice s'accorde malaisément avec le caractère d'un peintre. Les oisifs ont tort d'exiger qu'un artiste, absorbé par ses travaux, se mette en frais de compliments pour leur être agréable. Car un artiste sincère doit s'occuper de son métier en conscience, et il n'a que tout juste le temps de s'oc-

cuper de son métier. Sa Sainteté elle-même me cause du chagrin, lorsqu'elle me demande pourquoi je ne me laisse pas voir plus souvent. Mais je pense, moi, la servir mieux en restant chez moi qu'en me rendant auprès d'elle, comme tant d'autres qui la flattent en paroles.

— Heureux Michel-Ange ! s'écria maître François. Il n'y a que les papes qui sachent pardonner un tel péché de franchise.

— Ce sont précisément des péchés de cette sorte que les princes devraient pardonner. J'ajoute même que les occupations dont je suis chargé, m'ont permis peu à peu une telle liberté qu'il m'arrive, en causant avec le pape familièrement, de placer, sans y réfléchir, mon chapeau de feutre sur ma tête. Sa Sainteté ne me fait pas mourir pour cela ; au contraire, c'est dans ces moments, où je jouis le plus librement de la franchise de mes allures, que je suis le plus sérieusement occupé de ses intérêts... En outre, j'affirme qu'un artiste, qui s'applique plus à satisfaire les ignorants qu'à exercer sincèrement sa profession, et qui n'a dans sa personne rien de singulier, ne pourra jamais être un homme supérieur. Pour les esprits lourds et vulgaires, on les trouve, sans qu'il soit besoin de lanternes, sur les places publiques du monde entier.

— Michel-Ange, demanda la marquise, nous ferez-vous savoir votre opinion sur la peinture flamande ? Elle me semble plus dévote que la peinture italienne.

— La peinture flamande plaira généralement aux dévots bien davantage qu'aucune d'Italie. Celle-ci ne leur fera jamais verser une larme, tandis que la peinture flamande paraîtra belle aux femmes, surtout aux âgées ou aux très jeunes, ainsi qu'aux moines, aux religieuses, à quelques nobles qui sont sourds à la véritable harmonie. En Flandre, on peint de préférence, pour tromper la vue extérieure, ou des objets qui vous charment ou des objets dont vous ne puissiez dire du mal, des saints, des prophètes. D'ordinaire, ce sont des chiffons, des masures, des champs ombragés d'arbres, des rivières et des

ponts, ce que l'on appelle paysages, avec beaucoup de figures par-ci, par-là. Quoique cela fasse bon effet à certains yeux, il n'y a là pourtant ni raison ni art; point de proportion, point de symétrie, nul soin dans le choix, nulle grandeur. Enfin, cette peinture est sans corps. On peint plus mal en Flandre qu'ailleurs.

— Vous dites bien du mal de la peinture flamande, interrompit maître François.

— Oh ! ce n'est pas qu'elle soit entièrement mauvaise. Mais elle veut rendre avec tant de perfection tant de choses, dont une seule suffirait pour son importance, qu'elle n'en fait aucune d'une manière satisfaisante. C'est seulement aux œuvres de l'Italie qu'on peut donner le nom de vraie peinture, et c'est pour cela que la bonne peinture est appelée italienne...

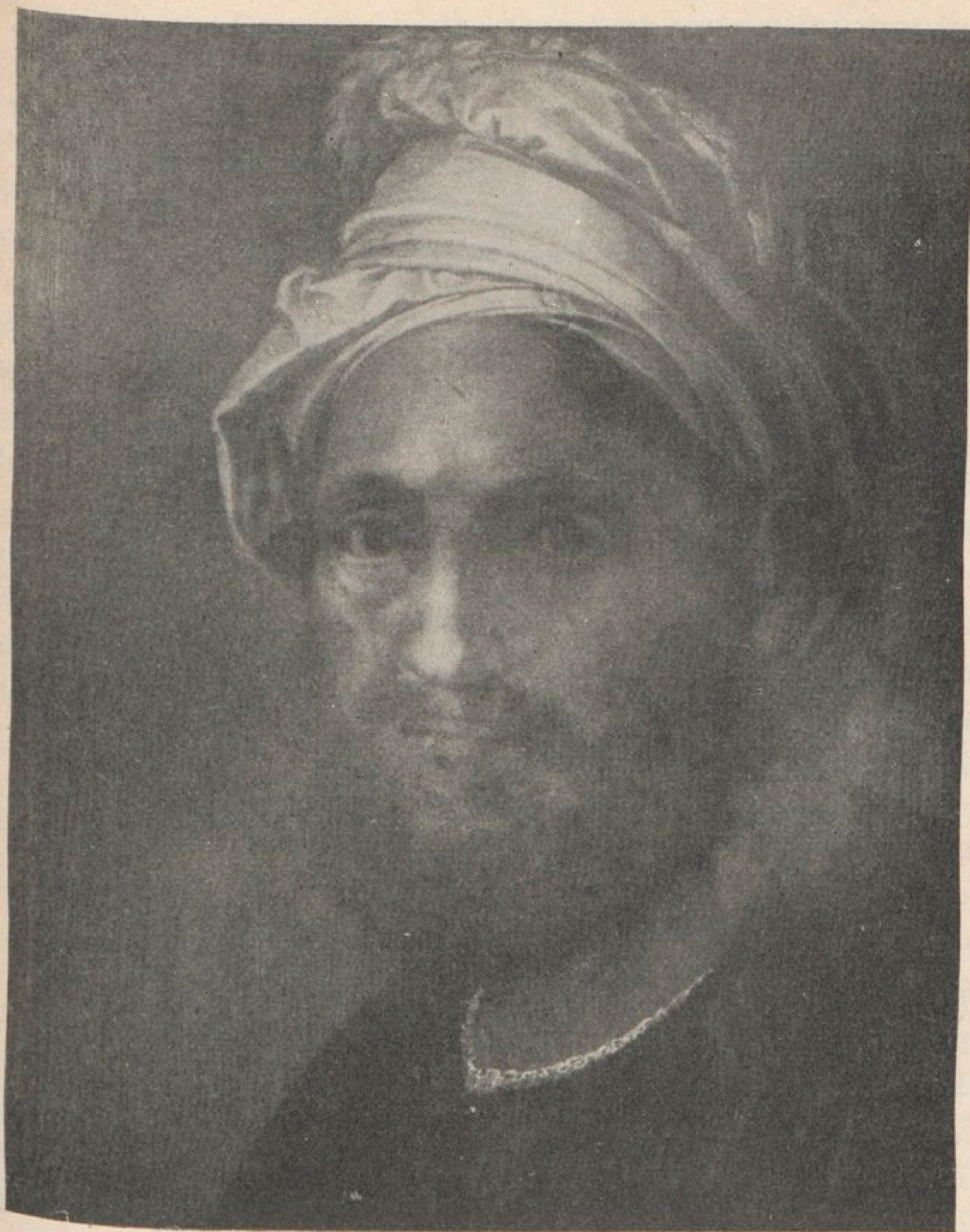
Et Michel-Ange, s'exaltant dans sa foi religieuse, confond de plus en plus dans son langage sa passion de l'idée chrétienne et sa passion de l'art :

— La bonne peinture est dévote par elle-même. Chez les sages, rien n'élève plus l'âme que la difficulté de la perfection qui s'approche de Dieu et qui s'unit à lui. Or, la bonne peinture n'est qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, enfin une musique, et il n'y a qu'une intelligence très vive qui en puisse sentir la difficulté; c'est pourquoi elle est si rare que peu de gens y peuvent atteindre et savent la produire.

— Alors, Michel-Ange, objecta la marquise, vous croyez que ce n'est qu'en Italie qu'on puisse faire de la bonne peinture?

— Oui. Cela est si vrai que, si même Albert Dürer, homme délicat et habile, voulait me tromper, il n'y parviendrait pas, en essayant par contrefaçon de faire paraître un de ses ouvrages comme d'Italie; il produirait une bonne ou médiocre peinture, mais pas d'Italie, sûrement.

— Quel homme vertueux, reprit la marquise, n'accordera toute sa vénération aux œuvres de la peinture ! Le temps manquerait, plutôt que la matière, pour les louanges de la peinture.



Portrait de Michel-Ange, par lui-même.
(Musée du Louvre.)

Elle rappelle la gaieté chez le melancolique, la connaissance de la misère humaine chez le dissipé; elle guide le mondain à la pénitence, le contemplatif à la méditation. Elle nous représente les tourments de l'enfer, et dans le paradis la gloire des bienheureux, l'incompréhensible image du seigneur Dieu. Elle nous

fait voir mieux que tout autre moyen la modestie des saints, la constance des martyrs, la pureté des vierges, la charité dont brûlent les séraphins…

Et sachant qu'elle parlait devant l'auteur du *Jugement Dernier*, la marquise, avec une gravité religieuse, pour le plaisir de pénétrer de plus en plus l'âme attentive de Michel-Ange, ajouta :

— La peinture nous transporte au delà des étoiles, nous rend présents les hommes célèbres qui depuis longtemps n'existent plus, et dont les ossements mêmes ont disparu de la surface de la terre. Elle nous invite à les imiter dans leurs hauts faits. Elle exprime clairement ce qui sans elle serait long à décrire. Cet art si noble ne s'arrête point là : si nous désirons connaître l'homme que ses actions ont rendu célèbre, elle nous en montre l'image. Elle nous présente l'image de la beauté dont une grande distance nous sépare, chose que Pline tient pour très importante. La veuve retrouve des consolations dans la vue journalière de l'image de son mari, et les jeunes orphelins sont satisfaits, une fois devenus hommes, de reconnaître les traits d'un père chéri…

A ces mots, la marquise s'arrêta, confuse d'une émotion si forte, du souvenir si profond de sa famille et de son mari, que des larmes lui vinrent aux yeux… D'autres fois, quand la chaleur était trop lourde, elle se plaisait à converser avec Michel-Ange dans le jardin de la chapelle, près de la fontaine. A l'ombre d'un buisson de lauriers, ils s'asseyaient sur un banc de pierre, contre un mur tout tapissé de lierre. Et dominant Rome qui se déroulait à leurs pieds, ils jouissaient de leur solitude avec une volupté tendre et chaste.

Le jour où Octave Farnèse, neveu de Paul III, épousa Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, Michel-Ange ne manqua pas de monter auprès de sa marquise. Dans la ville, un cortège triomphal — douze chars à l'antique — défilait sur la place Navone, où s'écrasait la multitude curieuse. Et Michel-Ange, voyant arriver dans son doux refuge de San Silvestre

François de Hollande, le félicita d'être du petit nombre de ceux qui savent fuir le tumulte de Rome, pour s'abriter dans un port tranquille.

Cette saison d'une amitié, que Michel-Ange eût peut-être voulue plus humaine et plus chaude, et où certainement la marquise de Pescara n'apporta jamais l'inquiétude d'un amour charnel, passa rapidement. La marquise, en 1541, s'enferma dans un cloître, à Orviéto, puis à Viterbe. Mais, souvent, elle quittait Viterbe, pour venir à Rome voir Michel-Ange. S'il était charmé par la grâce de son esprit, elle l'était autant par la richesse de son génie d'artiste. Il reçut d'elle beaucoup de lettres, pures, telles que cette âme noble pouvait les écrire, un peu froides, dépourvues de toute sensualité.

L'influence de Vittoria s'exerçait si fortement sur lui que, pour suivre son désir, il exécuta un Christ nu qui, détaché de la croix, tomberait comme un cadavre, aux pieds de sa mère, si deux anges ne le soutenaient par les bras. La mère est assise sous la croix : le visage en pleurs, elle ouvre et tend les bras vers le ciel. Sur le bois de la croix, on lit ces mots : « *Non vi si pensa quanto sangue costa.* »

Pour lui plaire aussi, il dessina Jésus-Christ en croix, non pas mort, comme on le représente d'habitude, mais vivant, et criant, le visage tourné vers son Père : « Eli ! Eli !... » Le corps n'est pas inerte; il se tord, se crispe, dans les suprêmes souffrances.

C'est dans la saison de cette amitié, aussi heureuse que fervente, que Vittoria Colonna publia ses *Rime spirituale*. Elle les envoya, en hommage d'admiration et de tendresse, à Michel-Ange, qui lui répondit :

« Bienheureux esprit qui, par la flamme de ton amour, retiens animé mon vieux cœur, si près de mourir, et qui, parmi tes richesses, me distingues seul entre tant de plus nobles amis, tel tu apparus naguère à mes yeux, tel à présent tu te montres à mon âme, afin de me consoler. Tu me fais du bien de penser à moi dans tes soucis, et je t'écris ma gratitude. Ce serait

une grande présomption, de ma part, si je prétendais, en échange de tes belles créations, t'offrir mes misérables peintures. »

Si Michel-Ange ne pouvait voir la marquise aussi souvent qu'à son gré, il la retrouvait chaque jour dans son esprit non peut-être en ressemblance absolue, mais en image qu'il se plaisait à embellir des traits et des lueurs de son rêve d'amour. Une médaille anonyme la représente telle que sans doute l'imagina Michel-Ange : « Ses cheveux sont cachés par une grande coiffe rayée; elle porte une robe sévèrement fermée, avec une échancrure au cou. » Romain Rolland ajoute qu' « une autre médaille anonyme la montre jeune et idéalisée. Elle a les cheveux relevés et noués par un ruban au-dessus du front; une boucle tombe sur la joue, de fines nattes sur la nuque. Le front est haut et droit; l'œil regarde avec une attention un peu lourde; le nez long et régulier a la narine grosse; les joues sont pleines, l'oreille large et bien faite; le menton droit et fort est levé; le cou nu, un léger voile autour; les seins nus. L'air est indifférent et boudeur. »

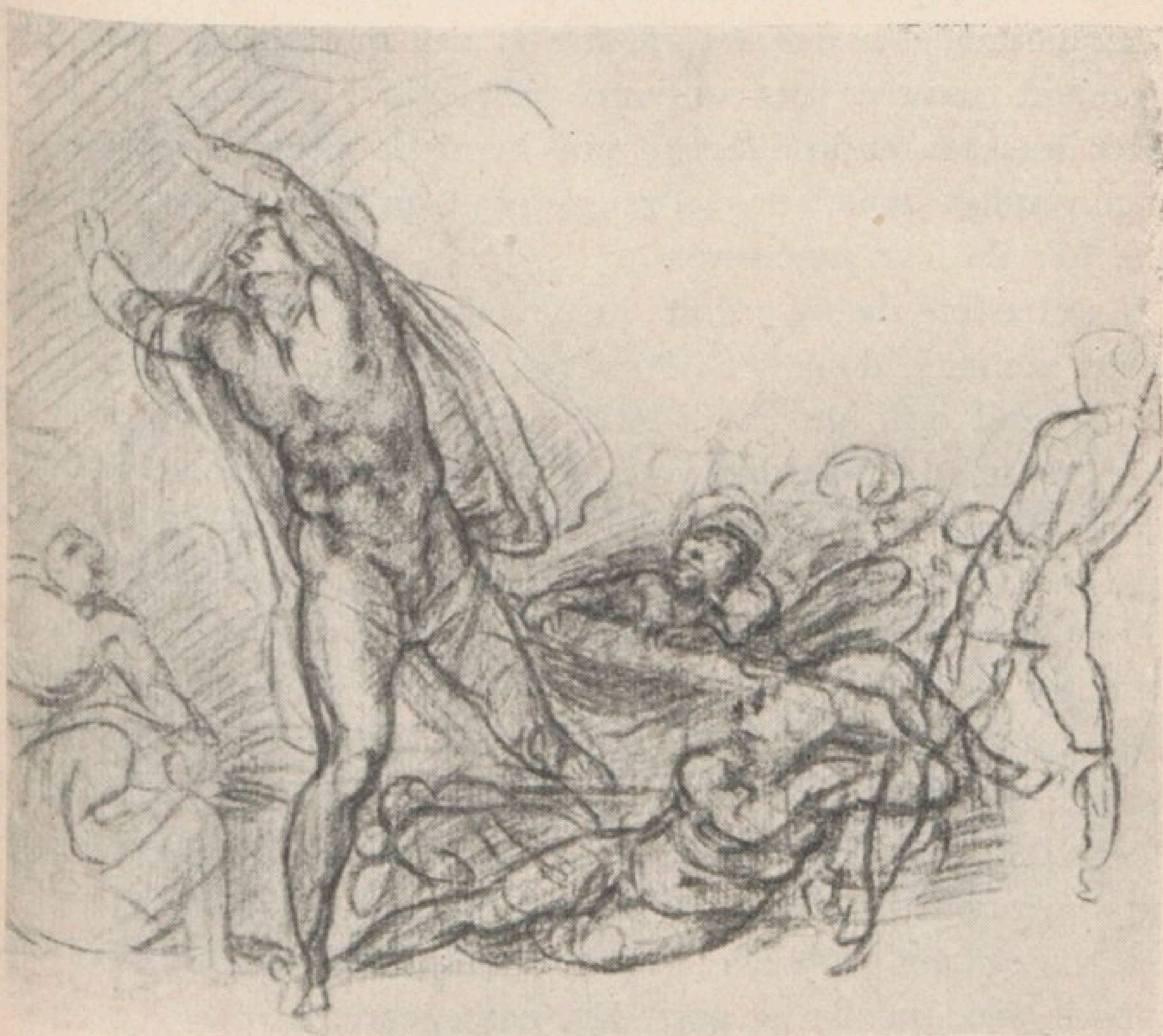
Michel-Ange la chérit avec une candeur passionnée; il la retrouve plus tard dans sa mémoire avec toute l'exactitude du portrait physique, et il voulut, pour la joie de ses yeux, la dessiner fidèlement, selon une sincérité dont il n'avait aucune crainte.

Dans ce dessin, « elle est âgée, nue jusqu'à mi-corps, les mamelles vides et pendantes; la tête n'a point vieilli; elle est droite, pensive et fière; un collier entoure le cou long et fin; les cheveux, relevés, sont enfermés dans un bonnet, attaché sous le menton, et qui dissimulant les oreilles, fait casque. En face d'elle, une tête de vieillard, Michel-Ange sans doute, la regarde, comme pour l'éternité (1). »

Au commencement de 1547, Vittoria tomba malade. On la transporta chez sa parente Giulia Colonna; elle succomba à la fin de février.

(1) FREY. *Poésies de Michel-Ange.*

Michel-Ange la vit mourir. Il n'osa, par une suprême pudeur, baiser que sa main glacée. Mais bientôt, il exprima le chagrin de ne lui avoir pas également baisé le front et le visage. Cette mort le rendit pour longtemps stupide. « Elle me voulait un



Étude pour « l'Ascension ».

très grand bien, disait-il, et moi de même. La mort m'a ravi un grand ami. »

Ainsi, Michel-Ange lui-même a fixé par ce dernier mot la relation véritable de leurs sentiments. Ils furent des amis, chastes, nobles, passionnés d'admiration et de reconnaissance l'un pour l'autre. Ils ne furent jamais, l'un devant l'autre, à cause de leur âge peut-être, et sans doute à cause de la différence de leur éducation, en puissance d'amour.

La marquise Vittoria tirait gloire pour son nom, bénéfice pour son intelligence laborieuse, des privilèges d'attention et de sympathie que lui donnait sans réserve le pauvre artiste. Celui-ci trouvait un nouveau motif d'orgueil dans l'intimité d'une si haute dame, qui lui ouvrait son cœur de poète et de chrétienne. L'inquiétude des sens les effleura si peu que chaque jour put aisément resserrer leur confiance réciproque ; le contact de leurs deux âmes les rendit d'autant plus heureux, qu'ils ne craignirent aucun nuage dans leur ciel religieux et qu'ils ne doutèrent pas une fois de leur innocence.

La chasteté de ses regrets inspira au poète Michel-Ange plusieurs sonnets, dont il n'hésita pas à montrer la flamme pure.

« Quand celle qui m'a, dit-il, arraché tant de soupirs s'est dérobée au monde, à mes yeux, à elle-même, la nature qui nous avait estimés dignes d'elle tomba dans la honte, et tous ceux qui assistèrent à ce malheur, tombèrent dans les larmes.

« Mais qu'aujourd'hui la mort ne se flatte pas d'avoir éteint ce soleil des soleils, comme elle a fait de tant d'autres ! Car l'amour a vaincu ; il la fait revivre sur la terre et dans le ciel, parmi les saints. La mort inique et méchante croyait étouffer l'écho de ses vertus, ternir les splendeurs de son âme. Ses écrits, au contraire, illuminent son image de plus de vie qu'elle n'en eut durant son existence ; et par la mort, elle a maintenant conquis le ciel, qu'elle ne possédait pas encore. »

Comme Dante eut Béatrix, Pétrarque Laure, Michel-Ange eut pour compagne de sa pensée, pour Muse de son génie, au moins en ses quelques années de lassitude et de désarroi religieux, la marquise Vittoria Colonna. C'est elle qui lui donna, par son exemple, le courage de croire toujours, malgré les épreuves, aux vertus bienfaisantes du songe, de la foi et du labeur.

IX

LES AMIS

MICHEL-ANGE, auprès de la marquise, mettait tout le feu de son amour dans son imagination. Auprès des autres femmes, pourquoi ne pas le dire ? le poète en lui s'effaçait ; et il ne restait plus que l'homme, ardent de désir, sournois souvent et farouche dans sa passion, qu'il n'osait avouer, hélas ! de crainte que la femme, riche de sa beauté et de sa jeunesse, n'eût la cruauté de le repousser ou de le bafouer sans pitié. Quelquefois, le tourment du désir le dévorait si profond dans la chair, qu'il oubliait l'indignité, la laideur de son physique et de son âge, et que de ses âpres prières, il poursuivait obstinément la créature trop charmante, dont il se maudissait lui-même de voir la grâce et de sentir avec son cœur le parfum si troublant.

Ainsi, pendant ses relations familières mais chastes avec Vittoria Colonna, entre 1535 et 1546, il aima une femme cruelle et belle, brillante sur la terre comme un astre, et qui fut de ses ennemis le plus méchant. Il l'aima d'une ferveur si constante et si folle que, pour obtenir d'elle des caresses, il eût renoncé à sa religion, et vendu son âme au Diable, parmi les bûchers de l'Enfer.

Elle s'amusait de lui, taquine et méprisante, lui faisant des promesses qu'elle reniait aussitôt, avec un rire d'insulte ; et pour exciter la frénésie sensuelle du grand artiste, pour lui infliger les supplices variés de la vaine attente, des espérances

chaque jour renouvelées et déçues, elle se montrait en coquetterie avec d'autres hommes. Un jour, il crut habilement l'avoir surprise par mégarde et la tenir par la main, comme une enfant docile : par une pirouette, en le plaisantant de sa déconvenue, elle se déroba.

Alors, le vin de son amour s'aigrit. Il détesta la femme belle et sotte, qui ne comprenait pas la splendeur de l'intelligence, la noblesse de la gloire. Il la poursuivit de sa rancune, de sa haine. Et dans des vers aussi stridents que des coups de fouet sur une bête, il la voua d'un cœur ingénu aux démons qui, pour déshonorer la femme, ont le pouvoir de la dépouiller de ses charmes physiques et de l'enlaidir.

« Amour, s'écria-t-il, pourquoi tolères-tu que la beauté refuse ta précieuse courtoisie à qui t'apprécie et te désire, et qu'elle l'accorde, au contraire, à des êtres stupides? Ah! fais en sorte que bientôt elle aime, elle aussi, avec son cœur, mais qu'elle devienne si laide de son corps, que moi je ne puisse pas l'aimer, tandis qu'elle m'aimera !... »

Si nulle femme ne répondit à l'appel de ses sens et de son cœur, il trouva du moins parmi les hommes l'amitié la plus douce. Malgré la violence de son caractère, malgré son goût presque maladif de la solitude, il se lia sincèrement avec les hommes les plus distingués de Florence, de Rome, des provinces voisines. Il vécut, en dépit de quelques querelles, avec sept papes, dans les plus familières relations. Les cardinaux Pole, Bembo, Contarini, Hippolyte de Médicis, demeurèrent fidèlement ses amis.

On sait, par le témoignage de Vasari, de quelle bonté agissante il entoura ses élèves, Sebastien del Piombo, Daniel de Volterre, le Rosso, le Pontormo : non seulement il les soutenait de ses conseils et de son intelligence, mais encore il leur confiait certaines de ses œuvres à terminer, leur donnait des projets de tableaux ou de monuments.

Sur certains hommes, soit parce qu'ils étaient très beaux, soit parce qu'il les voyait très nobles d'esprit, il reporta cet

idéal d'amour, cette fièvre d'adoration, qu'il n'avait pu donner à une femme. Sans honte, dans l'ivresse de sa pensée, « il se prosternait à leurs pieds; et cette humiliation volontaire du grand homme... était d'autant plus étrange que souvent l'idole au beau visage avait une âme vulgaire et méprisable (1) ».



Cupidon.

Il aima ainsi Gherardo Perini, celui même que l'Arétin, dans ses attaques contre Michel-Ange, visa spécialement ; Pebo di Poggio, un drôle qui, aux hommages absurdes du grand artiste, répondait par des demandes d'argent ; Cecchino dei Bracci, fils d'un banni florentin, mort prématurément à Rome, en 1544. « Michel-Ange écrivit en mémoire de lui quarante-huit épigrammes funéraires, d'un idéalisme idolâtre, si l'on peut dire, et dont quelques-unes sont d'une sublime beauté. Ce sont peut-être les poésies les plus sombres qu'il ait jamais écrites. » Le délire s'emparait quelquefois du cœur de Michel-Ange, comme de son génie.

(1) Romain Rolland. Ouvrage cité.

Du moins, en Tommaso dei Cavalieri, ce qui le séduisit si intensément, ce fut la beauté morale. Vasari raconte qu'il aima par-dessus tous les autres ce gentilhomme romain, que l'art exaltait ; il fit sur un carton son portrait, grandeur nature, le seul qu'il ait dessiné. Car il lui répugnait de copier une personne vivante, si elle n'était pas d'une perfection incomparable.

Comme une maîtresse, il l'assaillait de lettres, de poésies, il lui offrait des présents. « Ce m'est une douleur infinie, lui écrivait-il, de ne pouvoir aussi vous donner mon passé, pour pouvoir plus longtemps vous servir : mon avenir ne peut être que court. Je suis trop vieux. Mais je parle d'une façon que vous trouverez présomptueuse, moi qui suis infiniment au-dessous de vous. Votre nom remplit mon corps et mon âme d'une telle tendresse que, pendant les heures où je pense à vous, je ne sens ni souffrance ni crainte de la mort. Mon âme est entre vos mains. Si je cessais de penser à vous, je crois que je tomberais mort. »

Il laissa entre les mains de Cavalieri des dessins étonnants, des têtes merveilleuses au crayon rouge et noir qu'il avait faits dans l'intention de lui apprendre à dessiner. Il dessina pour lui un *Ganymède porté au ciel par l'aigle de Zeus*, un *Tityos avec le vautour se nourrissant de son cœur*, la *Chute de Phaéton dans le Pô, avec le char du Soleil* et une *Bacchanale d'enfants*.

Par un des sonnets que, dans les illusions de sa ferveur, il lui adressa, et dont Scheffler a dit que c'était « la plus belle poésie lyrique de l'Italie, au XVIe siècle », Michel-Ange proclame :

« Avec vos beaux yeux je vois une douce lumière, que mes yeux aveugles ne peuvent plus voir. Vos pieds m'aident à porter un fardeau, que mes pieds fatigués ne soutiennent plus qu'avec peine. Par votre esprit, je me sens élevé jusqu'au ciel. En votre volonté je mets toute ma volonté. Mes pensées se forment dans votre cœur, et mes paroles dans votre souffle. Abandonné à moi-même, je suis pareil à la lune, qu'on ne peut pas voir dans le ciel, quand le soleil ne l'éclaire pas. »

Michel-Ange éprouvait tout de même un scrupule, une sorte de regret, lorsque la raison en lui se reposait avec sagesse. Et il s'excusait, modeste et mélancolique, de se laisser aller trop facilement au cours de son désir et de son inquiétude. « Pardonne et comprends mon amour, suppliait-il Cavalieri. Je ne m'adresse, dans mes louanges, qu'à ce qu'il y a de meilleur en toi. Ce que j'apprends dans ton beau visage, ne peut être compris des hommes ordinaires. Qui veut le comprendre doit d'abord mourir aux choses vulgaires du monde. »

Le gentilhomme Cavalieri aima Michel-Ange avec une gratitude filiale, avec respect. Il ne se départit jamais, dans ses confidences, de la réserve la plus digne.

« J'ai reçu de vous, lui écrivit-il de Rome, en 1532, une lettre qui m'est d'autant plus précieuse, que je ne pouvais pas l'espérer. Que suis-je auprès d'un homme tel que vous? Quant à vos éloges, je vous assure que je n'estimais pas mes œuvres susceptibles de m'attirer la sympathie d'un artiste de génie. Je ne suis qu'un jeune ignorant, qui débute à peine. Pourtant, je ne puis pas croire que vous exagériez à plaisir vos éloges. Je suis donc certain que votre affection pour moi n'a d'autre cause que l'amour qu'un homme de votre caractère, qui est la personnification de l'art, doit nécessairement avoir pour ceux qui se consacrent à l'art avec tout leur cœur. Je suis de ceux-là. Je vous rends votre affection pleinement; jamais je n'ai désiré une amitié plus que la vôtre. »

Cavalieri, par sa droiture et par son dévouement, mérita la confiance de Michel-Ange. Par son intelligence attentive, par sa fidélité, il acquit sur lui une réelle influence; il fut le seul à en être écouté. Ce fut lui qui décida Michel-Ange à terminer le modèle en bois de la coupole de Saint-Pierre. Ce fut lui qui conserva ses plans pour la construction du Capitole, et qui travailla à les réaliser. Ce fut lui enfin qui, après sa mort, veilla à l'exécution de ses volontés.

Michel-Ange chérit les simples, les humbles, avec une prédilection particulière, où ne se mêlait aucune lueur de rêve, et

que ne troublait point sa fièvre de pcésie. Leur naïveté lui plaisait. Leurs habitudes familières, leur élan de sincérité, le reposaient de la politesse, des affectations et de la superbe des grands, lesquels, sous leurs efforts de sentir la beauté de ses œuvres, cachaient mal leur ignorance ou leur faiblesse.

Il traita son domestique Urbino comme un ami. Il corrigeait gravement, sans le blesser de la moindre ironie, les informes ébauches de Topolino, son marbrier. Au Menighella, « peintre médiocre du Valdarno, et personnage très amusant, qui venait de temps en temps le prier de lui dessiner un saint Roch ou un saint Antoine, d'après lequel il peignait un tableau pour les campagnards », Michel-Ange n'opposa jamais le moindre refus. Il composa, entre autres choses, pour le Menighella, le modèle d'un *Christ en croix*, avec un creux pour mouler des épreuves en carton, que le pauvre peintre allait vendre dans les campagnes, à la façon de ces Napolitains que nous voyons, jour et nuit, errant, des œuvres en plâtre dans les bras, à travers nos rues.

Bon, charitable par religion et par nature, il dispensa autour de lui la fortune de sa bourse et les ressources inépuisables de son âme, consolant les malheureux, dotant des filles du peuple, comblant ses élèves, enrichissant son neveu, à qui il ne donnait pas moins de trois à quatre mille écus à la fois.

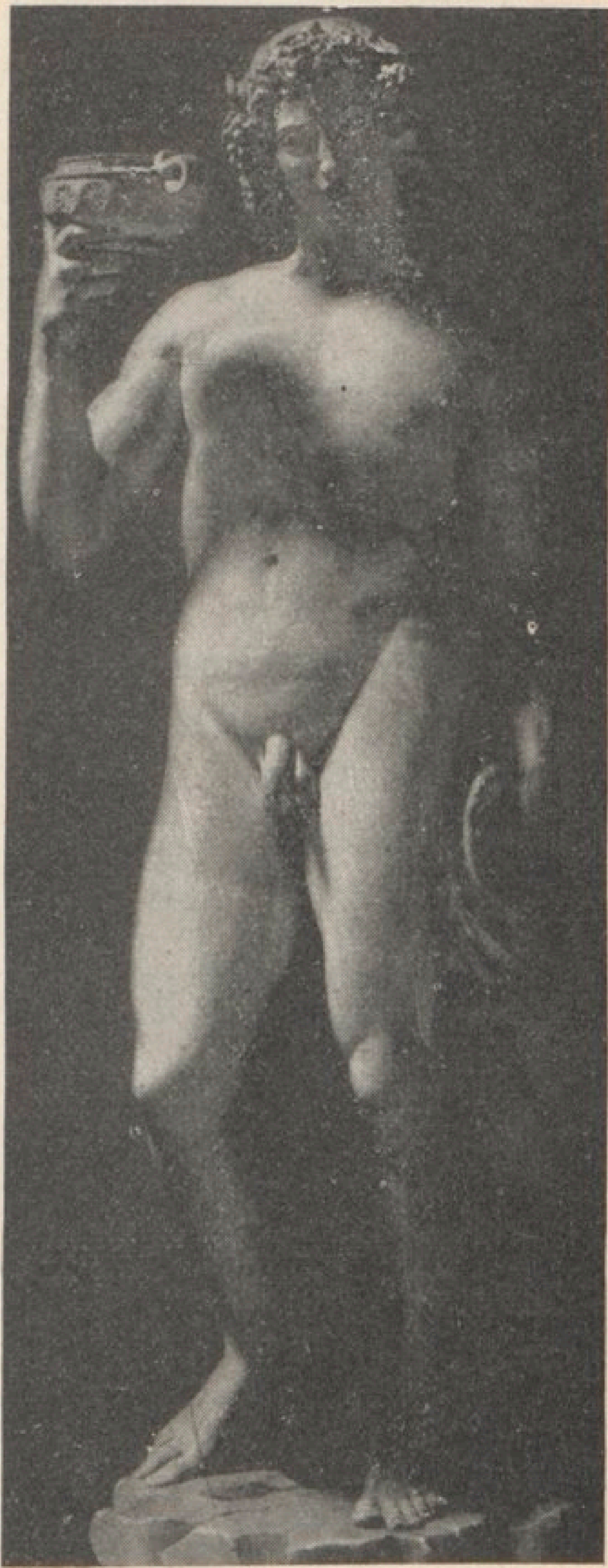
Ce neveu, Léonardo, qui, à neuf ans, perdit son père, fut surtout l'enfant gâté, le benjamin de Michel-Ange. Léonardo, vis-à-vis de son tuteur, qui devint son véritable père, se permit impunément toutes les audaces de dissipation et d'égoïsme. Michel-Ange lui écrivait des lettres terribles, le menaçait, après chacune de ses incartades, de châtiment et d'abandon. Mais le gredin continuait toujours ses fredaines, sachant bien que son oncle avait besoin d'aimer.

« Jamais, écrivait-il à Léonardo, je ne reçois une lettre de toi, que la fièvre ne me vienne avant que je puisse la lire. Où as-tu donc appris à écrire? Sûrement, lorsque tu auras à écrire au plus grand âne du monde, tu t'appliqueras mieux que lorsque

tu écris à ton oncle ! J'ai jeté au feu ta dernière lettre. Donc, impossible de te répondre. »

Une fois, Léonardo s'imaginant que son oncle était à l'article de la mort, vient précipitamment à Rome. Mais, au lieu de se présenter chez lui, il flaire les biens de l'héritage, et sans discrétion, tente par intérêt quelques démarches. Michel-Ange apprend cette chasse sournoise de son neveu, dont il devine aussitôt les intentions; et furieux, indigné, il lui crie dans une lettre :

« J'ai été malade, et tu as couru chez Ser Giovan Francesco pour te rendre compte si je ne laissais rien. N'as-tu pas assez profité de mon argent, à Florence? Tu ne peux pas mentir à ta race de cupides ! J'ai fait un testament, sache-le, et tu n'as plus rien à attendre de moi. Donc, va au diable, ne m'écris plus, ne viens plus devant moi !... »



Bacchus et le jeune faune.

Léonardo ne s'émouvait pas du tout. Il savait que son oncle, après avoir épuisé dans la colère sa mauvaise humeur, lui rendrait fatalement une tendresse, qui d'abord à lui-même était nécessaire. Ainsi, dans l'histoire de son mariage, qui fut une

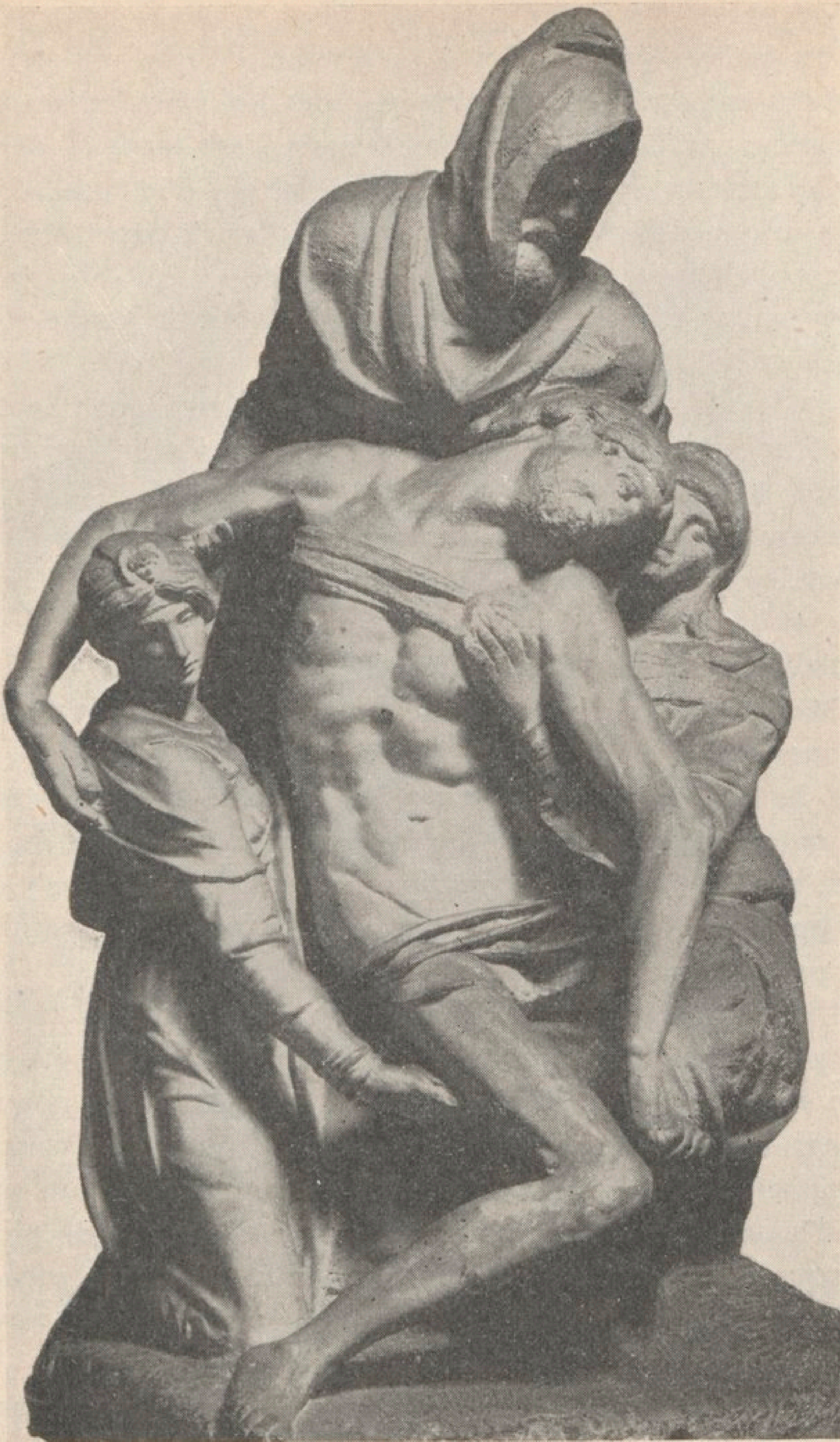
très grave affaire, il le laissa choisir des partis, discuter des conditions, sermonner tout à son aise.

« Souviens-toi, qu'entre l'homme et la femme il doit toujours y avoir une différence d'âge de dix ans; souviens-toi que celle que tu choisiras doit être non seulement bonne, mais saine. De celles dont on m'a parlé, tu es libre de prendre l'une ou l'autre, pourvu qu'elle soit bien élevée, et plutôt sans dot que pourvue d'une grosse dot, afin que tu vives en paix... J'entends que celui qui veut te donner une femme la donnera, non à ta fortune, mais à ta personne. Il te faut uniquement considérer chez ta future la santé du corps et de l'âme, la qualité du sang et des mœurs, et, en outre, qui elle a pour parents. Tâche de découvrir une femme qui n'ait pas honte de faire la vaisselle, de s'occuper des choses du ménage. Quant à la beauté, comme tu n'es pas précisément le plus beau garçon de Florence, ne t'en inquiète pas. Il suffit que ta femme ne soit pas estropiée ou repoussante. »

Pour un vieux célibataire, Michel-Ange ne raisonnait pas trop mal. Au fait, c'est peut-être à cause de son âge et des souffrances de son isolement, qu'il pouvait dans les choses de la vie pratique montrer tant de prudence, d'expérience et de scrupule. Indépendant de par sa fortune, et s'étant toujours occupé lui-même du bien-être de son intérieur, il savait, aussi bien que le plus humble des ouvriers, les conditions les plus propres à la félicité d'un ménage. L'éclat du faux luxe, ni même la vanité d'une opulence solide, ne l'éblouissaient. Les qualités qui lui paraissaient susceptibles de remplir et d'orner de joie et d'élégance le cadre d'une existence humaine, il les recherchait non dans l'apparence, mais dans le fond des choses, dans la raison et le courage des âmes.

Pour répandre ses conseils, pour imposer sa volonté, dans les questions de famille, il ne mâchait pas plus ses mots, que pour imposer à ses maîtres mêmes, dans l'accomplissement de ses ouvrages, les préférences de son génie.

« Il faut, ajoute-t-il dans cette même lettre à Léonardo,



Descente de Croix.

que tu puisses commander à ta femme, et que, au lieu de faire des embarras, elle n'aille pas tous les jours en noces et en festins; car, là où on leur fait la cour, il est facile de débaucher les femmes, surtout quand elles n'ont pas d'enfants. »

Et lui qui, dédaigné pour sa laideur, n'avait pas même joui de la possibilité « de conserver son espèce », semblait n'avoir pas beaucoup éprouvé de préjugés sur la vertu des femmes, sur leurs facultés de direction et d'examen. Somme toute, il avait l'air de les considérer comme des êtres inférieurs, que l'homme, pour leur commune paix, doit protéger des innombrables tentations de la terre.

Brusquement, Léonardo lui annonce son mariage avec Cassandra Ridolfi. L'oncle lui envoie tout de suite ses félicitations, et dans sa joie, il va jusqu'à plaisanter, à la vue de ce couple radieux d'amour, qui le rajeunit.

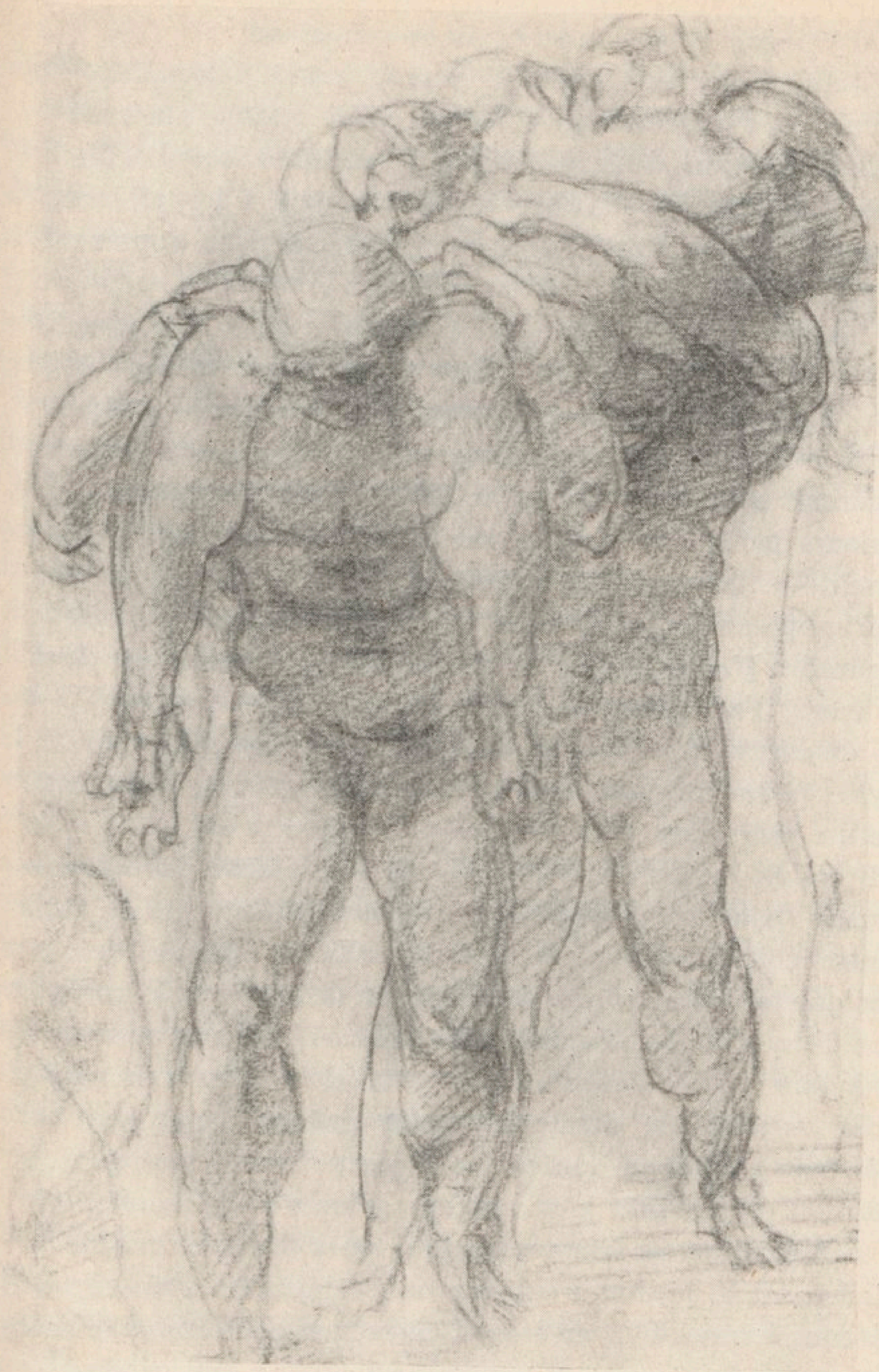
« Maintenant, tâche de durer, car le nombre des veuves est toujours plus grand que celui des veufs. »

Ce ne fut qu'un accès de gaieté. Michel-Ange n'estimait plus guère que le bonheur, comme un fruit sur l'arbre, au bon soleil, pût mûrir dans la société humaine. Aussi, lorsque Vasari lui apprit que Léonardo venait d'avoir un fils qui perpétuerait le nom de Buonarotti, s'empressa-t-il de répondre :

« Giorgio, j'ai eu grand plaisir de votre message, qui prouve que vous vous souvenez du vieillard que je suis. Vous avez donc assisté à la fête donnée pour la naissance d'un nouveau Buonarotti. Je vous remercie de tous les détails que vous me fournissez. Mais, j'avoue qu'une telle pompe me déplaît, parce que l'homme ne doit pas rire, lorsque tant de monde pleure. Pourquoi Léonardo a-t-il organisé, pour un enfant qui vient de naître, tant de réjouissances? On ne doit manifester une pareille allégresse que pour la mort de celui qui a bien vécu. »

L'homme qu'il aima le plus, ce fut le serviteur qui, depuis le siège de Florence, se dévouait à ses soins, Urbino. Un jour, il lui demandait. :

— Si je mourais, que ferais-tu?



Dessin.

— Je serais obligé de servir un autre maître.

— Ah ! mon cher Urbino, je veux te donner de quoi être libre à jamais et t'empêcher de servir un autre maître, après moi.

Et il lui donna deux mille écus. Pendant sa maladie, Michel-Ange ne quitta pas son chevet, même la nuit. En 1556, lorsqu'à Florence, Urbino mourut, loin du vieillard, celui-ci, apprenant la triste nouvelle, écrivit encore à Vasari :

« Messer Giorgio, la mort d'Urbino est, pour moi, une très grande faveur de Dieu, en même temps qu'un très cruel chagrin. Je dis que ce fut une faveur de Dieu, parce qu'Urbino, après avoir été le soutien de ma vie, m'a appris non seulement à mourir sans regrets, mais à désirer la mort. Je l'ai gardé, toujours parfait de probité, pendant vingt-six ans. Je l'avais enrichi; je le regardais comme le bâton de ma vieillesse; il m'échappe, en ne me laissant que l'espérance de le revoir dans le paradis. J'ai un gage de son bonheur dans la manière dont il est mort. Il ne s'affligeait qu'à la pensée de me laisser seul, accablé de maux, au milieu de ce monde méchant et perfide. A la vérité, la majeure partie de moi-même l'a déjà suivi, et tout ce qui me reste n'est plus que peines et misères. »

Il écrivit également à Cornélia, la veuve d'Urbino : « Je me doutais, sans m'en expliquer la raison, que tu étais fâchée contre moi. Je crois deviner maintenant pourquoi tes bouderies. Lorsque tu m'envoyas les fromages, tu m'informas de ton intention de m'offrir des mouchoirs de poche. Afin que tu ne fisses pas pour moi tant de dépenses, je te priai de ne plus rien m'offrir, mais, au contraire, de me demander quelque chose; car tu sais très bien l'affection que je garde pour Urbino, quoiqu'il soit mort, et quel intérêt je prends aux affaires de sa famille.

« Quant à venir voir tes enfants, ou à faire venir ici le petit Michel-Ange, je dois t'exposer mes conditions d'existence. Je vis sans femme, dans un établissement peu confortable : l'enfant est encore trop jeune, il pourrait lui arriver des accidents qui m'affligeraient beaucoup.

« De plus, le duc de Florence me presse, depuis un mois, de

m'en retourner auprès de lui. Je lui ai demandé le temps nécessaire au règlement de mes affaires, ainsi qu'à l'organisation définitive de la fabrique de Saint-Pierre. Donc, je resterai ici jusqu'au printemps. A cette époque, j'irai m'établir à Florence pour toujours; ce ne sera pas pour longtemps, car je suis vieux.

« Alors, je passerai chez toi; si tu veux me confier Michel-Ange, je le prendrai à Florence, plus volontiers que les enfants de mon neveu; et je lui enseignerai tout ce que je sais et que son père désirait que je lui apprisse. »

Le cœur de Michel-Ange restait donc toujours jeune. On ne peut, même à des égaux, parler avec plus de tendresse délicate et généreuse.

Vasari, de son côté, l'engageait à abandonner les constructions de Saint-Pierre, et à venir le rejoindre à Florence. Michel-Ange lui répondit qu'il était arrivé à la fin de sa carrière, et qu'il n'avait plus aucune idée qui ne fût empreinte de la mort.

Quelquefois, pour se distraire un peu, Michel-Ange, qui avait, comme tous les taciturnes, des moments d'humeur bouffonne, s'en allait chez un simple d'esprit, le peintre Giulano Bujiardini. Giulano, par sa bonté naturelle, par sa façon de vivre, lui plaisait infiniment. Il n'avait guère d'autre défaut que celui d'aimer ses propres œuvres. Justement, Michel-Ange, que ses œuvres ne satisfaisaient jamais, estimait Giulano heureux pour la facilité de son contentement.

Une fois, messer Ottaviano de Médicis avait prié Giulano de lui faire un portrait du grand sculpteur. Giulano se mit à l'œuvre. Après avoir tenu Michel-Ange dans une pose de deux heures, il lui dit :

— Viens voir, lève-toi; l'essentiel de ta physionomie, je l'ai attrapé.

Michel-Ange, docile, se leva. Quand il vit le portrait, il se mit à rire :

— Que diable as-tu fait ? Tu m'as enfoui un œil dans la tempe, regarde un peu.

Giulano, à ces mots, fut déconcerté. Il regarda bien attentivement le portrait, puis son modèle; après quoi, il répliqua :

— Je ne vois pas que tu aies raison. N'importe, recommence la pose; je corrigerai ça, s'il y a lieu.

Michel-Ange, qui se doutait bien de ce qui allait survenir, se replaça en face de Giulano. Giulano, à diverses reprises, l'observa, le compara à sa peinture. Ensuite, vif et résolu, il se leva et dit :

— Ton œil est tel que je l'ai dessiné, la nature l'a fait ainsi. Je n'y puis rien.

— Bon ! fit Michel-Ange, en riant plus fort. C'est la nature qui a tort. Continue ton travail, et ne ménage point la couleur...

De plus en plus, Michel-Ange vécut seul, ne parlant à personne, s'entourant d'animaux, de poules et de chats.

X

LA MORT LIBÉRATRICE

Pas encore vieux, il avait vu — car peu d'hommes savent voir — tant de lâchetés, tant d'infamies, dans la société des grands et parmi le peuple, qu'il finit par douter de tout, sauf de Dieu. Il comprit que les hommes ne valaient pas qu'un de leurs semblables sacrifiât, pour leur dignité et leur indépendance, sa tranquillité, son égoïsme.

Et il exprime à peu près les pensées de Tolstoï sur l'inutilité de la lutte et la non-résistance au mal.

« Je ne peux, dit-il, supporter les hommes qui croient qu'il n'est pas possible de produire le bien, si on ne commence par le mal, c'est-à-dire par le meurtre. Les temps changent, de nouveaux événements surviennent, les désirs se transforment, les hommes se lassent... Et au bout du compte, il se produit toujours ce qu'on n'avait pas prévu. »

Malgré une vie remplie de labeurs et de triomphes, sa vieillesse fut triste. Il survivait seul à son siècle. Bramante, San Gallo, Raphaël, tous ses compagnons, tous ses rivaux, tous ses ennemis, avaient disparu de la terre, et tant de rois, de princes, de papes, qu'il avait connus, estimés quelquefois.

Il s'était retiré à Rome, sur la ferme de Trajan, au Macel de Corvi, dans une maison agrémentée d'un petit jardin. Un valet, une servante, suffisaient aux soins de son ménage, mais très mal. Car ce n'est pas d'aujourd'hui, que les maîtres ont à se

plaindre des négligences coupables de leurs serviteurs. Vasari raconte que Michel-Ange changeait souvent ses domestiques et s'en plaignait toujours.

Dans sa chambre, les araignées dévidaient à leur aise leurs petits fuseaux. Au milieu de l'escalier, il avait peint la Mort, portant un cercueil sur son épaule. Très sobre, il se contentait d'un morceau de pain et d'un verre de vin, pour pouvoir plus librement se consacrer à ses travaux. Depuis le *Jugement Dernier*, il s'était mis à boire un peu, le soir, quand il avait terminé sa besogne. Bien que riche, il vivait comme un pauvre. Rarement un ami s'asseyait à sa table; il n'acceptait aucune invitation, aucun présent. A cause de sa sobriété, il fut toujours très éveillé, et la privation du sommeil ne le gênait guère.

Quand il ne pouvait dormir, la nuit, il se relevait pour travailler avec le ciseau. Il s'était fabriqué un casque de carton, et il portait au milieu, sur la tête, une chandelle allumée qui, de cette façon, sans lui embarrasser les mains, éclairait son travail.

Il adorait la nuit, le silence, le grand espace de la solitude où il se sentait plus seul. « O nuit, ô doux temps, où tout effort finalement atteint la paix, celui qui t'aime voit bien et comprend bien. Tu tranches de tes ciseaux, dans l'ombre reposante, toute pensée fatiguée. Souvent, tu me soulèves d'ici-bas, en rêve, jusque là-haut, où j'espère aller par mon âme. O nuit, ombre de la mort, par qui s'abolit toute misère, tu es le bon remède des plus affligés, tu rends la santé à notre chair malade, tu laves les boues de la haine et du dégoût. »

Une nuit, Vasari s'en fut rendre visite au rêveur solitaire. Il le trouva en méditation, au pied de sa *Pieta*. Cependant, pour ouvrir la porte, il s'était levé, un chandelier à la main. Vasari manifestant le désir de contempler la sculpture, Michel-Ange laissa sa lumière tomber, s'éteindre. Et comme Urbino allait en chercher une autre, le maître se tourna vers Vasari, en disant :

— Je suis si vieux, que la mort me tire souvent par les chausses. Un jour, mon corps tombera comme ce flambeau, et comme lui, s'éteindra la lumière de ma vie.

La pensée de la mort le consolait de vieillir dans ce monde faux, l'exhortait à attendre patiemment les délices du ciel.

Romain Rolland a remarqué que Michel-Ange avait « toujours prêté peu d'attention à la Nature, malgré les années qu'il passa hors des villes, à Carrare, ou à Sera Vezza. Le paysage tient une place infime dans son œuvre; il se réduit à quelques indications abrégées, presque schématiques, dans les fresques de la Sixtine. En cela, il est à part de ses contemporains, de Raphaël, du Titien, du Pérugin, de Francia, de Léonard de Vinci. »



Étude.

A mesure que l'âge le courba vers la terre, il eut pour elle plus d'attention et de goût. Il observa dans l'espace la fantaisie changeante des nuages, il écouta le souffle du vent dans les bois que l'automne colore de ses doigts d'or et de pourpre, il se recueillit devant la splendeur des vignes fanées sous le soleil, devant la douceur argentée des oliviers noueux.

Les charmes de la campagne lui inspirèrent des poésies tendres, imprégnées de mélancolie et d'amour; son cœur

reverdit comme la feuille au printemps, et dans les sources claires il retrempa les forces de son corps et de son esprit. « C'est un nouveau plaisir, toujours plus estimé, de voir les chèvres hardies grimper sur un rocher, paissant tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre cime... »

Il chantait avec innocence et avec ferveur, comme il priait. Parmi le silence de sa solitude, dans la fièvre de ses recueillements, il avait parfois des hallucinations. Je trouve dans Romain Rolland l'étrange récit de Fra Benedetto, d'après Villari, cité par Thode, récit qui montre Michel-Ange en extase, la nuit, devant les étoiles.

« Je crois, si je ne me trompe, que c'était en automne — une nuit, en plein air, dans le jardin de sa maison, il priait et levait les yeux au ciel. Soudain, il vit un météore merveilleux, un signe triangulaire avec trois rayons : — l'un qui s'en allait vers l'est, brillant et lisse comme une lame d'épée polie, et à la fin, il se recourbait en crochet ; — l'autre couleur de rubis, bleu rouge, qui s'étendait sur Rome ; — et l'autre, couleur de feu, fourchu, et de telle longueur qu'il atteignait jusqu'à Florence...

« Quand Michel-Ange eut aperçu ce signe divin, il courut dans sa maison chercher une feuille, une plume et de la couleur : il dessina l'apparition. Quand il eut achevé, le signe disparut. »

L'ardeur de sa foi ne l'aveuglait pas sur la vertu morale des prêtres de son temps. Dans le domaine de la religion comme dans celui de l'art, il entendait se suffire à lui-même, ayant uniquement confiance dans la sincérité de sa prière, et se satisfaisant de la conviction qu'il avait de vivre avec Christ.

Enfin, il s'enferma dans sa maison, comme la moelle dans l'écorce de l'arbre. Ses dents branlaient « comme les touches d'un instrument de musique. Ses oreilles ne cessaient de bourdonner : dans l'une une araignée tissait sa toile, dans l'autre un grillon chantait toute la nuit. Son catarrhe ne le laissait



Michel-Ange à soixante-douze ans.

pas dormir. Pauvre vieux écrasé, il sera bientôt un être inerte et déchiré, si la mort ne va pas à son secours. »

Son élève et son ami, Vasari, le visitait régulièrement. Un jour que Michel-Ange ne s'attendait pas à sa visite, il lui témoigna autant d'émotion qu'en éprouverait un père, devant son fils qu'il aurait cru ne plus revoir. Il lui jeta les bras autour du cou, l'embrassa follement, à plusieurs reprises, en pleurant de plaisir.

La mort, qu'il appelait avec tant de ferveur, annonça enfin par divers accidents sa venue prochaine. Au mois d'août 1561, après avoir, les pieds nus, dessiné pendant trois heures de suite, il fut pris de douleurs et tomba en convulsions. Son serviteur Antonio le trouva sans connaissance.

Léonardo, qui guettait toujours le gros héritage de son oncle, essaya de s'en approcher avec de jolies manières de bon apôtre. L'oncle le rabroua aussitôt, mais sans se fâcher, en se moquant de lui. « Puisque tu es riche, j'en suis enchanté, lui dit-il. Je donnerai tout mon bien à Rome. »

Léonardo, à ces paroles, s'alarma, vous pensez bien. Derechef il protesta de sa grande affection pour l'oncle, dont la vie lui était précieuse, et qu'il voulait à tout prix soigner lui-même. Michel-Ange, cette fois, lui répondit sur un ton de terrible colère :

« Tu écoutes un tas de gredins, qui ne pouvant pas me voler, te poussent vers moi. Tu es si bête que tu as foi en tout ce qu'ils te racontent à propos de mes affaires. Tu t'imagines que je souffre sous le rapport du service. Non, ce n'est pas vrai ! Je n'ai jamais été plus fidèlement servi, ni mieux traité à tous égards. Donc, pense à toi-même, et reste chez toi ; je sais me défendre, en cas de besoin, et je ne suis pas un enfant. Porte-toi bien !... »

Autour de lui, cependant, on conçut des craintes. Vasari engagea le duc Cosme à demander au pape de faire inventorier et de mettre en sûreté les cartons, les modèles, les dessins, les projets, du glorieux artiste. Il en avait déjà brûlé une partie. On s'attacha, sans qu'il pût s'en douter, à sauver au moins ce qui était relatif à la sacristie, à la façade et à la bibliothèque de Saint-Laurent, ainsi que les plans préparés pour les constructions de Saint-Pierre.

Par habitude, par nécessité de distraction, il continuait à travailler. Le 12 février 1563, il fut pris de fièvre. Tiberio Calcagni, informé de son mal, accourut chez lui. Michel-Ange était allé, sous la pluie, se promener dans la campagne. A son retour, Calcagni le gronda tendrement.

— Que voulez-vous? répondit-il. Je suis malade, je ne puis plus trouver du repos dans ma maison.

Il fit prier Daniel de Volterre de se rendre auprès de lui. Daniel manda le médecin Federigo Donati. Et le 15 février, sentant sa fin prochaine, il fit prier Léonardo de venir en hâte. La fièvre, en effet, faisait de rapides progrès.

« Je viens de le laisser, écrivit Daniel de Volterre à Vasari, un peu après huit heures, en pleine possession de ses facultés, paisible, mais prostré. Vers trois heures de l'après-midi, il voulut secouer sa torpeur, et il essaya, selon son habitude, quand le temps est beau, de monter à cheval. Hélas! le temps froid, la faiblesse de sa tête et de ses jambes lui interdirent cet effort. Il rebroussa donc chemin vers sa maison. Il s'assit dans un fauteuil, qu'il préfère de beaucoup à son lit. »

Cavalieri le veillait.

Le surlendemain, en présence de son médecin Donati, de Daniel de Volterre et de quelques autres amis, il dicta ce testament :

« Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parents. »

Et il s'éteignit doucement, âgé de quatre-vingt-neuf ans moins quelques mois. C'était un vendredi, vers cinq heures du soir.

Le pape fit porter son corps à l'église de Santo Apostolo. Il aurait voulu lui élever un tombeau à Saint-Pierre. Mais Michel-Ange avait demandé, par d'instantes supplications, qu'on transportât ses restes à Florence. Ses amis redoutèrent que le peuple de Rome ne s'opposât formellement à cette translation. C'est pourquoi Léonardo fut obligé d'enfermer le corps dans une balle de laine et de le faire sortir de la ville en cachette.

A Florence, dès l'arrivée du corps, les peintres, les sculpteurs, les architectes, se rassemblèrent sans bruit autour de l'église de San Piero Maggiore. Ils recouvrirent le cercueil et le brancard d'un drap de velours brodé d'or. Vers une heure,

dans la nuit, les plus âgés et les plus distingués prirent des torches, tandis que les jeunes gens s'emparèrent du brancard, et, fiers de leur service, portèrent le corps de Michel-Ange.

Cependant, la nouvelle de cette cérémonie avait passé de bouche en bouche; une foule croissante envahit l'église, et les académiciens eurent, au milieu de la confusion, beaucoup de peine à parvenir jusqu'à la chapelle. Les obsèques solennelles ne furent célébrées qu'en juillet. L'illustre Varchi prononça l'oraison funèbre. Le corps fut déposé dans Santa Croce, à la place où il se trouve encore. Et le monument, dessiné par Vasari, fut exécuté par Batista Lorenzo.

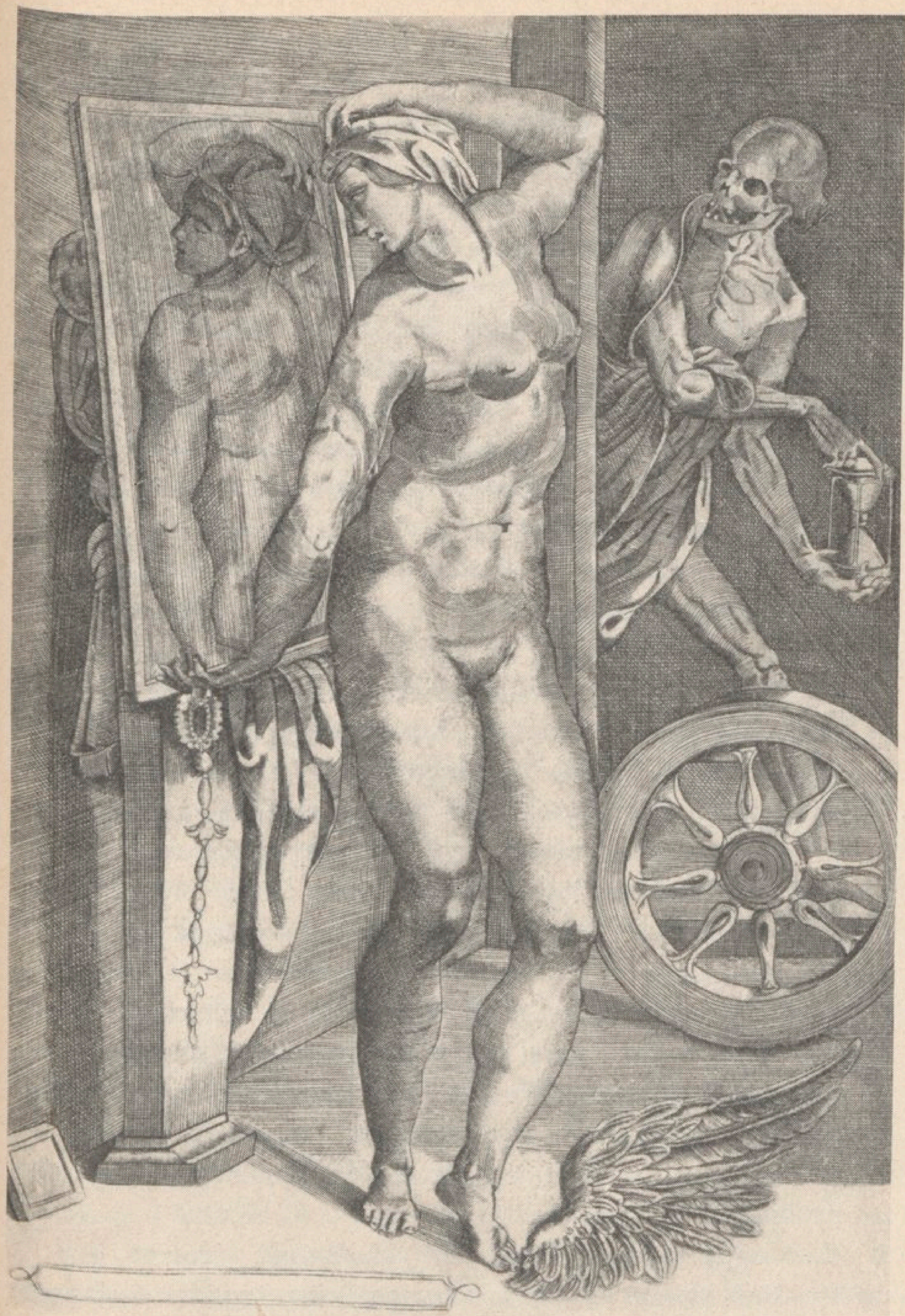
Vasari nous a conservé le portrait de Michel-Ange :

La tête ronde, le front carré et spacieux, les tempes saillantes, le nez écrasé (par le coup de poing de Torregiani), les yeux plus petits que grands, d'un brun assez foncé et tachetés de points jaunes et bleus, le sourcil peu garni, les lèvres minces, le menton bien proportionné, la barbe peu épaisse et se partageant en deux touffes égales vers le milieu du menton.

Il était de taille moyenne, large d'épaules, mince et bien proportionné, d'un tempérament sec et nerveux, d'une complexion très saine. Il n'eut que deux maladies dans le cours de sa longue vie. Il se traitait avec dureté, jusqu'à porter dans sa vieillesse des guêtres de peau de chien sur ses jambes nues.

Inégal d'humeur et d'entrain dans son travail, il était pourtant d'une activité prodigieuse, méditant toujours, préparant ses ouvrages par la pensée pendant des mois, sans toucher une brosse ni un ciseau. Puis, lorsqu'il avait clairement arrangé ses visions dans sa tête, et minutieusement composé soit ses plans, soit ses dessins, il se jetait dans son œuvre avec un élan fougueux, la passion de toutes ses forces, de toute sa conscience et de toute sa volonté.

Parfois, désespérant d'atteindre au but très haut qu'il assignait à ses efforts, il abandonnait cette œuvre, avec colère, avec angoisse. « Il avait, dit Vasari, une imagination si sublime que souvent ses mains ne pouvaient exprimer ses grandes et



La Fortune et la Mort.

terribles pensées. D'ordinaire, il jetait précipitamment sa première idée sur le papier, puis il reprenait à l'aise, avec une patience assidue, chacune des parties, ensuite l'ensemble. Il lui arrivait de dessiner dix, douze fois la même tête, avant d'en être satisfait. »

Certaines de ses études sont dessinées d'une main tellement sûre, qu'il a pu s'en servir pour modeler, comme le prouvent les repères qu'on y remarque. En général, il établissait de petites maquettes en cire, dont plusieurs ont été conservées. N'ayant pas les communes hésitations ou scrupules de l'ouvrier, qui ne se connaît point d'intelligence dans les mains, il attaquait le marbre directement, sans prendre des mesures très exactes; et cela lui causa plus d'un mécompte.

Il dormait peu; la nuit, il se levait fréquemment, pour travailler. Il pensait toujours à son art, comme un saint à Dieu...

L'époque de la Renaissance italienne, qui comprend, avec le dernier quart du XVe siècle, les quarante premières années du XVIe, dédaigne, dans le domaine de l'art, le paysage, les détails de la vie familière. Michel-Ange déclara qu'il faut les laisser comme amusement et dédommagement aux talents moindres et que le véritable objet de l'art est le corps humain. Le point important de l'art du dessin, déclare encore Cellini, c'est de bien faire un homme et une femme nus.

Il a fallu pourtant un terrain favorable à la culture de l'intelligence, à la formation si heureuse de tant d'œuvres d'art. Tandis que, dans toute l'Europe, le régime reste encore féodal, on voit en Italie, par les institutions, les mœurs, la langue, une civilisation rapide se dégager. La diplomatie tend à y remplacer la force.

« Les souverains italiens, dit Machiavel, croient que le mérite d'un prince est de savoir apprécier dans les écrits une réplique piquante, rédiger une belle lettre, montrer dans ses paroles de la vivacité et de la finesse, tisser une fraude, s'orner de pierres précieuses et d'or, dormir et manger avec une plus

grande splendeur que les autres et réunir autour de soi toutes sortes de voluptés. »

Les bourgeois souverains, les maîtres des États, se plaisent à remplir leurs maisons, leur cour brillante, de philosophes, d'artistes, de savants, Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Politien, Léonard de Vinci, Pomponius Lœtus, Machiavel, l'Arioste. Un jour, le pape Léon V donne cinq cents ducats à un poète, Tchaldeo, pour une épigramme qui lui avait plu.

Les Italiens de ce temps-là, policés, éloquents, épris de joie et de beauté, songent surtout à faire de la vie une fête. Ils sont les plus impies des hommes; ils se moquent de la vraie religion. Il y a un mot qu'ils disent quand ils vont à l'église : « Allons nous conformer à l'erreur populaire. » Le peuple craint plus saint Antoine et saint Sébastien que le Christ, à cause des misères qu'ils envoient. C'est pourquoi, quand on veut empêcher les Italiens d'uriner dans un lieu, on y peint saint Antoine avec sa lance de feu.

Les moralistes prêchèrent en vain, Bruto, Savonarole, contre ces superstitions, cette sensualité stupide. Du moins, le goût des plaisirs et de la joie physique, répandu jusque parmi le peuple, démontre que la sève animale surabondait à cette époque. Et dans cette surabondance de forces sensuelles, la vie de l'esprit gagnait en désirs, en énergies, en facultés délicates de civilisation.

Les hommes de ce temps de renouveau sont affamés de vivre, ont envie de parcourir tous les domaines qui s'ouvrent dans la lumière de l'aurore, et de savourer tous les fruits qui reparaissent, merveilleux, sur la terre aussi aimée que le paradis, et de connaître toutes les ressources de la pensée et de l'âme qui font de la beauté, de la volupté et de la gloire.

Ces hommes, élevés dans l'amour des belles idées et des grandes formes, embellis eux-mêmes par tous les exercices du corps, ont les mains aussi vigoureuses que l'intelligence et la volonté. Ils sont ainsi tout préparés à comprendre la représentation du corps, c'est-à-dire la peinture et la sculpture.

« Ils sentiront, sans éducation d'atelier, par une sympathie involontaire, les nudités héroïques et les musculatures terribles de Michel-Ange, la santé, la placidité, le regard simple d'une madone de Raphaël, la vitalité hardie et naturelle d'un bronze de Donatello, l'attitude contournée, étrangement séduisante d'une figure de Vinci, la superbe volupté animale, le mouvement impétueux, la force et la joie athlétiques des personnages de Giorgione et du Titien (1). »

Les gens du peuple autant que les princes, les prélats, recherchaient avidement, dans leurs maisons, dans leurs églises, dans les rues de leurs cités, la parure des radieuses images, issues de l'idéal ou de la réalité. Il leur plaisait de retrouver la vie, plus étincelante et plus vive, sur des murailles, à travers des cavalcades, dans des tableaux et des costumes.

C'est de ce milieu passionné de vie, violent, jeune, grondant de rêves et d'actions, que poussa le prodigieux Michel-Ange. Du premier jet, il dépassa les artistes de sa race, lesquels étaient si grands. Le caractère est chez lui à l'égal du génie. Son existence presque séculaire se présente sans tache.

Il fut, de l'ère de la Renaissance, un des plus purs héros, mêlé au drame social, et rayonnant le plus d'intelligence et d'âme. Dans ce monde italien, on voit, en même temps que la persistance de la foi antique, l'avènement de la pensée libre. Et transposant une observation de Taine, on peut dire qu' « autour de Laurent de Médicis, comme autour de Périclès, il y avait un petit cénacle de raisonneurs et de philosophes. Michel-Ange, comme plus tôt Phidias, y fut admis... Aux deux époques, la tradition et la légende occupaient et dirigeaient en souveraines l'imagination et la conduite. Quand l'écho des discours philosophiques venait faire vibrer une âme remplie de formes pittoresques, c'était pour y épurer et agrandir les figures divines. La sagesse ne détruisait pas la religion; elle l'interpré-

(1) TAINE. *Voyage en Italie*. Paris, Hachette et Cie, édit.

tait, elle la ramenait à son fonds, au sentiment poétique des forces naturelles. »

Michel-Ange était toujours occupé par ces hautes questions de la destinée humaine. Il s'inquiétait de la servitude des hommes, ses frères, s'irritait davantage de leur lâcheté dans la dépendance que de leur servilité matérielle. Émanciper l'esprit de chacun de ses semblables, c'est là d'abord la victoire qu'il eût voulu obtenir. Il doutait de la faiblesse, de l'impuissance du peuple à jamais briser ses entraves, et cela créait son tourment le plus profond, qui le rejeta peu à peu vers la solitude, dans une sorte de bouderie hargneuse. Pour s'emparer à son gré de l'esprit des bourgeois de Florence, banquiers, marchands, qui croyaient tout savoir, et qui écoutaient dans leurs résolutions les envieux, il eût fallu à Michel-Ange une souplesse et une humilité qu'il ne connut jamais. S'il avait pu soumettre aux visions de son génie, les grands, les riches, quelles œuvres plus belles et plus complètes, dans la liberté de son effort, il eût encore données !...



Esclave.

Sa vie de près d'un siècle fut un combat, une continuelle contradiction. Noble et pauvre, il est élevé dans la maison des

Médicis, comme un sujet quelconque, comme un serviteur. Aristocrate d'esprit, il avait l'âme libre et fière. Il dut servir des princes, des maîtres de peuple et des maîtres d'église. Et ceux-ci ne doutèrent jamais de leur supériorité sur les misères de ce travailleur.

Il était né laid; il le fut davantage, lorsque la jalousie stupide d'un rival l'eut défiguré. Geste symbolique : ne semble-t-il pas, en effet, qu'alors les arrogants copistes, les manœuvres médiocres et robustes aient voulu par la brutalité arrêter l'homme de génie dans son élan vers la tendresse et la beauté? Toute sa vie cherchant l'amour, dans le monde qu'avec trop de dignité il traversa, il ne le rencontra jamais. Du moins, ce n'est jamais pour lui-même, comme tant de sots et d'inutiles, qu'il fut aimé. Et il resta toujours seul, dans ses désirs les plus légitimes, ainsi que dans son œuvre.

Cet artiste, si ardent de jeunesse toujours, demeura prisonnier entre les mains de vieillards. Ceux-ci, ne songeant qu'aux choses de la mort, voyant en leurs mausolées superbes d'indestructibles piédestaux de leur grandeur et de leur puissance, demandaient au génie de leur prisonnier la vie immortelle de son art pour leur figure souveraine. Oui, ils étaient vieux, tous ces maîtres, fâchés qu'après leur mort les bonnes choses de la terre continuassent d'exister, et ils voulaient tous, jalousement heureux de jouir encore des douceurs du monde, orner leurs derniers jours des richesses de la beauté et des poésies de la gloire.

Comment ce cœur, déjà inquiet, de Michel-Ange, nourri de projets de mausolées, d'églises, de peintures tristes, n'eût-il pas perdu l'habitude de se détourner des consolations, qu'à de certaines heures au moins la Destinée réserve au plus humble d'entre les hommes? Comment ne se fût-il pas complu dans la mélancolie, dans le désespoir?

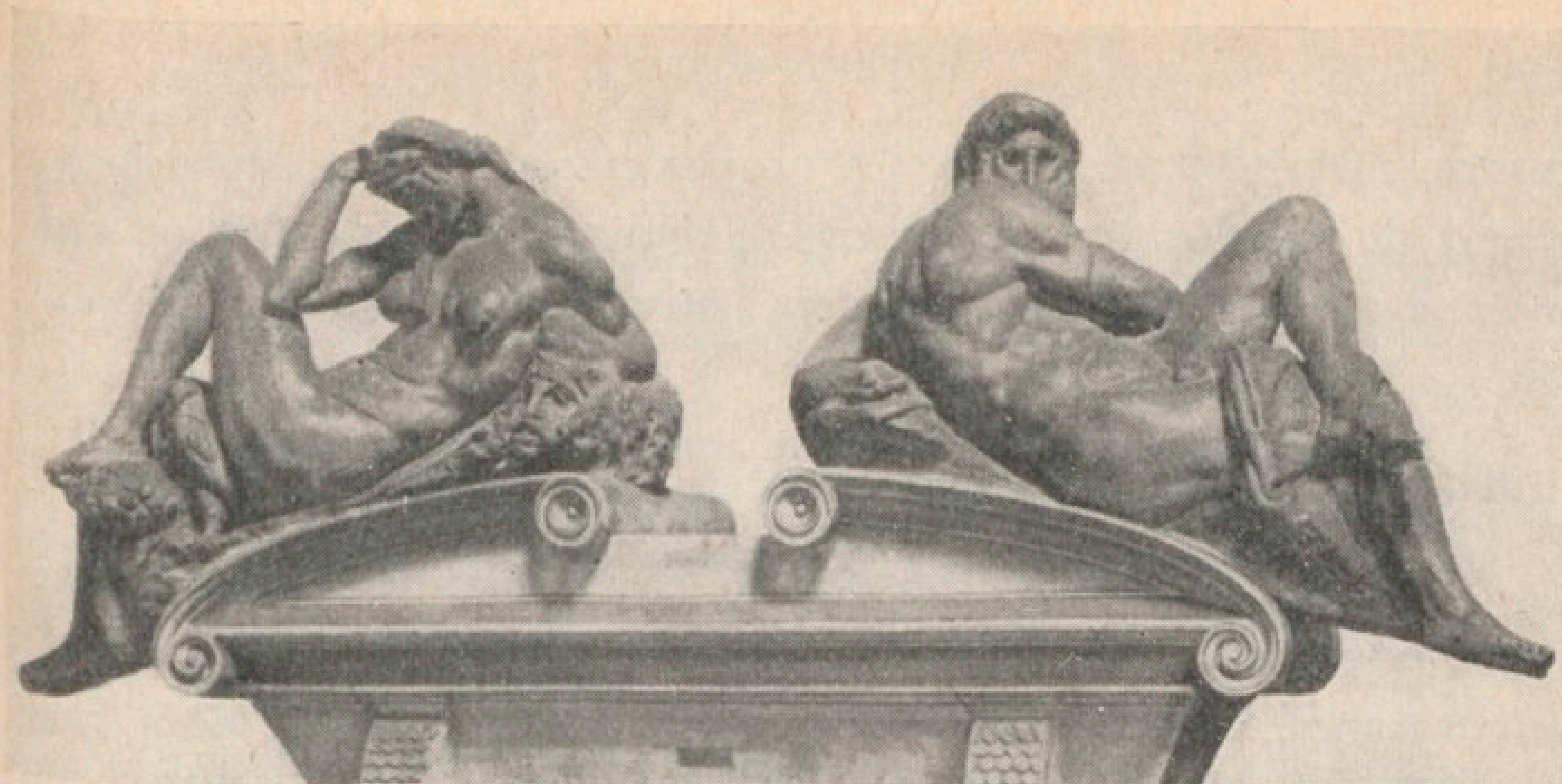
La misérable cariatide, qu'il a, dans le *Jugement Dernier*, posée sous Jérémie, est sans conteste son œuvre la plus sombre. Elle a été conçue par lui dans sa plus forte crise de détresse, le jour peut-être où il s'était enfermé pour mourir.

Comme Jérémie, il ignore, dans son époque de violence et de désordres, où est Dieu. Il cherche Dieu avec douleur : Dieu, le beau, le juste, l'humain. Et de ne point le trouver, cela fait le tourment de l'artiste et du chrétien, qui fuit le monde. Il voudrait Dieu, et « c'est le Diable qui règne ici-bas ».

Où donc est le renouveau, l'aube de paix et de bonté annoncée par le Christ?... Michel-Ange par moments ne croit plus que la sagesse puisse jamais lever dans le cœur des créatures de Dieu ; et il s'enfonce dans l'ombre infinie de son rêve, pour pleurer sur les choses de la terre, ou pour les maudire.

Heureusement, il ne fut pas compris de son temps, de ses maîtres vieux. Ceux-ci auraient fait tout effacer de son œuvre. « Car la Renaissance est dans l'art, par Vinci et Michel-Ange, deux prophètes, énormément loin en avant de leur âge. Ils en sont la stupeur plus que l'admiration (1). »

(1) MICHELET. *Histoire de France.*



Le Jour et la Nuit.
(Tombeau de Laurent de Médicis.)

ÉCRITS DE MICHEL-ANGE

LETTRES



A JULIEN DE SAN GALLO (1)

VOTRE lettre m'annonce que le pape a mal vu mon départ, et qu'il a maintenant la résolution d'exécuter nos accords précédents, pour que je retourne à Rome.

C'est vrai, j'avais entendu raconter que le pape, le samedi saint, parlant à table avec son maître des cérémonies et un joaillier, aurait déclaré ne plus consentir un sou de dépense pour

(1) Ce San Gallo, un des ennemis de Michel-Ange, était un architecte florentin, chargé par Léon X d'assister Raphaël dans la direction des travaux de Saint-Pierre de Rome.

pierre, ni petite ni grosse. Ce propos me stupéfia. Cependant, avant de me décider au départ, je demandai un peu de ce qui m'était nécessaire pour continuer l'ouvrage. Le pape me répondit : « Reviens lundi. »

Ce lundi, je revins, et aussi, le mardi, le mercredi, le jeudi : le pape ne l'ignore pas. Enfin, dans la matinée de vendredi, je fus congédié, ou plutôt chassé. Naturellement, je tombai dans une grande tristesse. Néanmoins, cette cruelle mesure envers moi ne détermina pas seule mon départ. Mais ma seconde raison, je ne veux pas l'exprimer ici. Qu'il me suffise de dire que, si j'étais resté à Rome, le premier tombeau que j'eusse dû faire eût été, non celui du pape, mais le mien.

A présent, c'est de la part du pape que vous m'écrivez. Je compte donc que vous lui lirez ma réponse. Il faut que Sa Sainteté sache bien que je suis, plus que jamais, disposé à continuer ce tombeau. Seulement, il faut aussi qu'elle ne s'inquiète pas du lieu où j'y travaillerai. Tout ira bien, si elle admet que dans cinq ans ce tombeau sera muré dans Saint-Pierre, à la place qui m'aura plu. Si cette œuvre se fait, il n'y en aura pas de semblable dans le monde.

Si le pape désire continuer l'affaire, qu'il envoie les fonds à Florence. Je ferai venir ici les marbres que j'ai commandés à Carrare, et ceux que j'ai laissés à Rome. J'enverrai à Rome les parties achevées de mon œuvre, au fur et à mesure de leur achèvement, en sorte que Sa Sainteté prendra plaisir à les voir définitives, sans connaître l'ennui de les voir dans leur élaboration. Ici, je travaillerai d'un esprit plus tranquille et d'un meilleur cœur, parce que je n'aurai pas à penser à tant de choses matérielles.

C'est tout.

A JEAN FRANCESCO, PRÊTRE DE SAINTE-MARIE DES FLEURS,
à Florence, et qui se trouvait pour quelques jours à Rome.

J'ai la tête vide à propos de cette statue, dont on pourrait utiliser les membres, si j'en crois un maraîcher établi sur la Place, et qui est mon ami. Il m'a assuré, en secret, qu'on y ferait un beau pigeonnier.

Une autre fantaisie me hante, qui serait bien plus étrange. Mais il faudrait bâtir encore plus grande cette statue. Cela n'est pas impossible, puisqu'on bâtit une tour par morceaux, La tête de cette statue servirait de campanile à San Lorenzo, qui en a grand besoin. Les cloches, qu'on fixerait dans la tête, feraient par la bouche sortir leurs sons; et ne semblerait-il pas alors que ce colosse crierait miséricorde, surtout pendant les jours de fête, quand on sonne à de fréquentes reprises et à grandes volées?...

AU CAPITAINE DE CORTON

Florence, mai 1518.

Monsieur le Capitaine,

Je me trouvais à Rome la première année du pontificat de Léon X, lorsque maître Luca, peintre de Cortone, s'y rendit. Me rencontrant un jour dans le quartier de Monte Giordano, il m'apprit son intention de parler au pape, et d'en obtenir je ne sais plus quoi. Il ajouta qu'il s'était dévoué à la maison des Médicis jusqu'au risque de sa vie, et que cependant elle ne semblait plus aujourd'hui le connaître.

Il me conta encore d'autres pareilles choses, qui ne sont plus dans mon souvenir, et après tous ces bavardages, il me demanda quarante jules, en m'indiquant à quelle adresse je pou-

vais les lui envoyer, c'est-à-dire à la boutique d'un cordonnier, chez lequel, je crois, il s'en retournait. Je fis selon ses désirs.

Dans la suite, maître Luca n'ayant peut-être pas abouti dans son dessein auprès du pape, se présenta quelques jours après, à ma maison du *Macello dei Corvi* — où j'habite encore maintenant — et il me trouva fort occupé à une statue de marbre en pied, haute de quatre brasses, qui a les mains levées (1). Il proféra de nouvelles plaintes, finalement me redemanda quarante jules, et m'apprit sa résolution de quitter Rome.

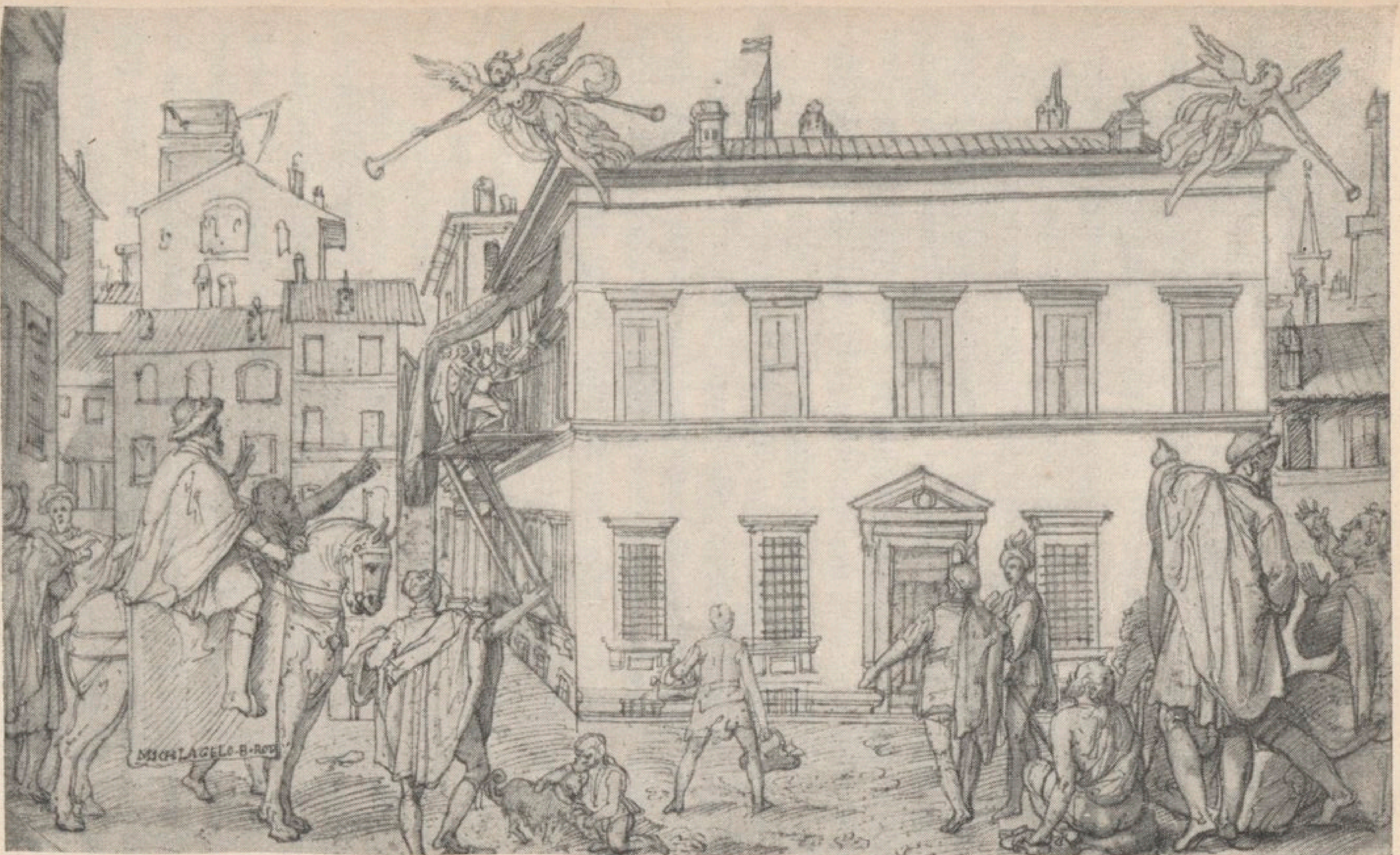
Je montai à ma chambre, et je lui rapportai les quarante jules, en présence d'une fille de Bologne qui servait alors dans mon atelier et aussi, probablement, du même garçon par qui déjà je lui avais envoyé les premiers jules. Luca, ayant serré cet argent dans sa poche, partit.

Je ne l'ai plus revu. Je me rappelle, cependant, que devant maître Luca je m'étais plaint de ma santé chancelante, et je sais qu'il me répondit : « Les anges, n'en doute pas, viendront du ciel pour soutenir tes bras et pour t'assister dans ton travail. »

Je vous mets au courant de tous ces détails, pour qu'ils puissent être répétés à maître Luca et lui marquer d'une façon précise qu'il ne m'a rien rendu, malgré ce que vous écrivez vous-même à Buonarotto. Non ! Il n'est pas vrai qu'il m'ait rendu mon argent. Et je serais un bandit si je cherchais à recevoir une deuxième fois ce que j'ai reçu une première.

Votre Seigneurie pensera de tout cela ce qu'il lui plaira. J'ai à être remboursé intégralement; je le jure; et je sais que, si Votre Seigneurie le veut, j'aurai satisfaction.

(1) Un des esclaves, qu'il destinait au tombeau de Jules II, et que possède aujourd'hui le Louvre.



Michel-Ange visitant les travaux du Palais Massa, d'après un de sin de Taddeo Zucheo.
(École des Beaux-Arts, Paris.)

AU CARDINAL BERNARDO DOVIZIDA BIBIENA

Florence, juin 1520.

Je supplie Votre Seigneurie Révérendissime, non comme ami ou serviteur (je ne mérite de me croire ni l'un ni l'autre), mais quoique homme vil, pauvre et fou, de soutenir Bastiano del Piombo, peintre de Venise, dans son intention de participer, puisque Raphaël vient de mourir, aux travaux du palais.

Quand même Votre Seigneurie estimerait, ainsi que je l'estime moi-même, que son aide peut devenir inutile, je pense néanmoins qu'à assister les fous on peut quelquefois éprouver du plaisir. Ainsi se sert de la ciboule celui qui, fatigué du chapon, désire pourtant varier le goût de sa salade.

Les hommes de talent, je le sais, oh ! certes, ne manquent pas de nos jours. Mais je supplie Votre Seigneurie de m'accorder à présent une preuve de considération. Et j'assure que Bastiano est un artiste de valeur. Ce n'est pas une raison parce qu'on a pu se tromper sur mon compte, que je me trompe sur la valeur de Bastiano.

A GIOVANNI FATTUCCI

Florence, 1523.

Il y aura bientôt deux ans que je suis revenu de Carrare extraire les marbres pour le tombeau du cardinal (Médicis). Il m'ordonna de prendre la résolution d'agir vite. Je lui envoyai tous mes projets par écrit, en lui faisant connaître que je les réaliserais à forfait, ou au mois et à la journée, selon ses préférences.

Or, aucun de mes projets ne fut accepté. Et l'on me répondit que je ne devais pas avoir l'intention de servir réellement le cardinal. Plus tard, le cardinal me reparla des tombeaux : je

lui offris de présenter mes projets déjà réalisés en bois, à la grandeur de l'œuvre définitive, sans oublier aucune des figures, qui seront en terre et bourre. Et j'ajoutai que ce modèle coûterait très peu. On ne m'écouta pas.

Lorsque le cardinal s'en fut en Lombardie, je courus lui offrir mes services. Il me répondit de chercher les marbres, de recruter les hommes nécessaires à mon ouvrage, enfin d'agir de mon mieux, pour qu'il pût, sans que j'eusse à lui en demander davantage, trouver mon entreprise assez avancée; il me dit encore que, s'il vivait, il ferait la façade du Dôme de Florence et qu'il autoriserait Dominique Boninsegui à me verser l'argent utile.

Dès le départ du cardinal, j'informai de ses résolutions Dominique Boninsegui, en me déclarant prêt à me mettre au travail. J'écrivis devant témoins, afin que l'on sût bien que je n'avais pas d'autres engagements à prendre. Dominique vint aussitôt me dire qu'il n'avait reçu aucune instruction, et que, si je ne voulais rien, il le manderait au cardinal. Je répondis que je ne voulais rien.

Puis, au retour du cardinal, Giovanni me confia que le cardinal lui avait demandé de mes nouvelles. J'allai tout de suite chez le cardinal, qui sans doute désirait me parler des tombeaux. Le cardinal me dit : « Nous souhaitons que ces tombeaux présentent quelque chose de bon, c'est-à-dire quelque chose de ta main. » Il n'ajouta pourtant pas que j'étais chargé expressément de cet ouvrage. Après lui avoir déclaré que je lui en reparlerais, quand les marbres me seraient parvenus, je partis.

Maintenant, vous savez de quelle manière le pape, à Rome, a été renseigné à propos du tombeau de Jules; vous savez que, par un *motu proprio*, il a été procédé contre moi, à qui l'on demande ce que j'avais fait de cette œuvre et quels deniers j'avais reçus. Vous savez que le pape ajouta : « Que Michel-Ange entreprenne donc les tombeaux des Médicis, s'il ne veut pas faire celui de Jules II. »

Vous voyez donc que je dois, par ordre, m'engager dans cette œuvre, si je ne veux m'exposer à mal. Et si, à présent, le cardinal de Médicis veut que je m'attache aux tombeaux de San Lorenzo, vous comprenez que je ne le puis pas, à moins qu'il ne me libère de tous soucis à Rome.

S'il me libère, je prends l'engagement de travailler pour lui, toute ma vie durant, sans espérer aucune récompense. Ce n'est pas que je cherche à me débarrasser du tombeau de Jules — car je le ferai volontiers, — mais il faut d'abord que je serve Médicis. Si enfin celui-ci désire que je mette la main, aussi peu que ce soit, aux tombeaux de Florence, je tâcherai de réaliser quelque chose qui lui plaise, pendant que je travaillerai au mausolée de Jules.

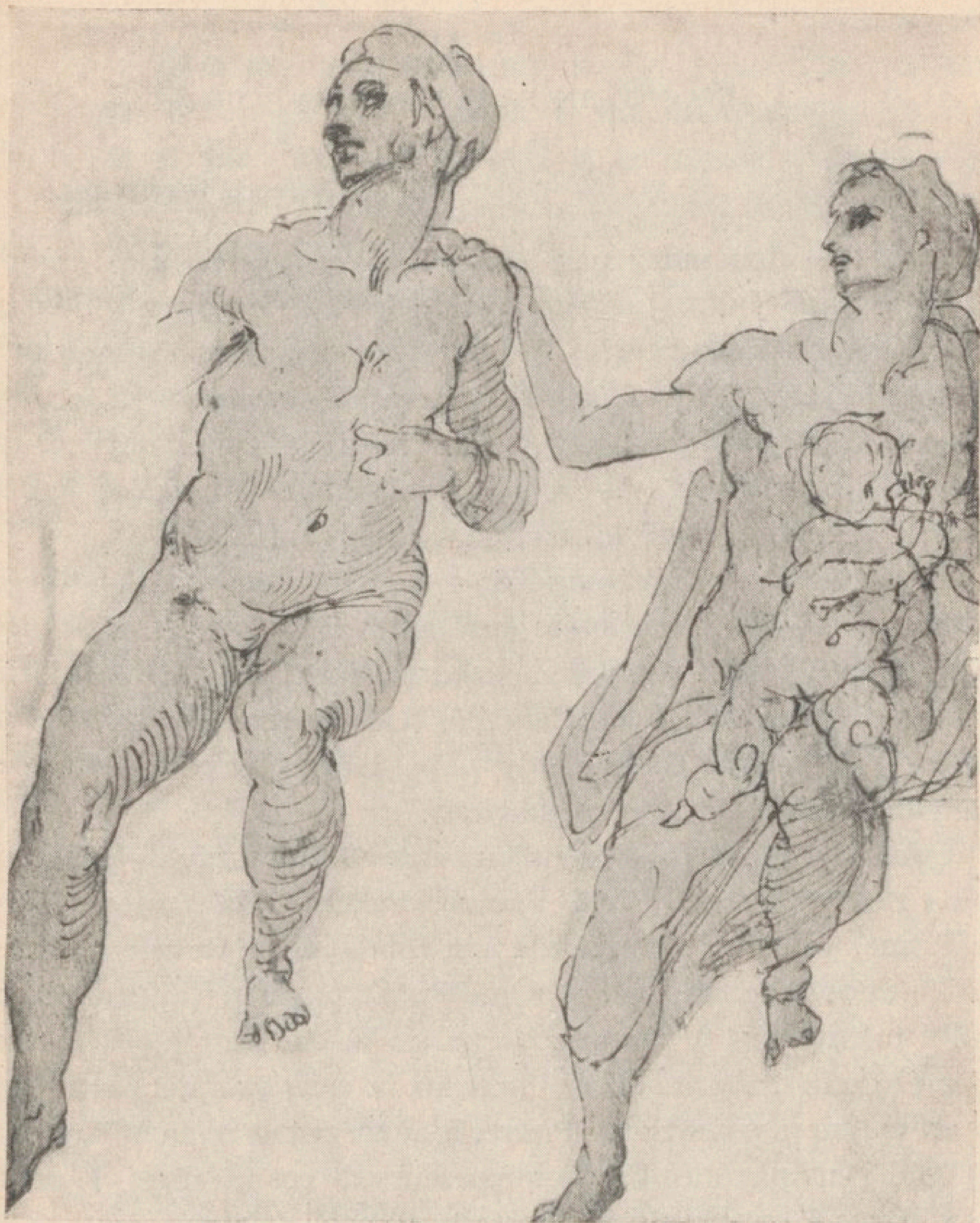
AU PAPE CLÉMENT VII

Florence, 1524.

Très Saint-Père,

Je prends la hardiesse de m'adresser, sans intermédiaire, pour n'être point trahi, à Votre Sainteté au sujet des tombeaux de Saint-Laurent. Je ne sais vraiment ce qu'il y a de mieux : ou le mal qui profite, ou le bien qui nuit. Quoique fou et méchant, j'ai la certitude que, si l'on m'avait écouté à la fin des travaux comme aux débuts, tous les marbres nécessaires se trouveraient aujourd'hui à Florence et ébauchés d'après le modèle, et que tout cela aurait exigé beaucoup moins de dépenses.

A présent, je m'aperçois que cette affaire languit. Aussi, je présente toutes ces explications à Votre Sainteté, afin qu'elle m'excuse si l'entreprise ne répond pas à ses désirs. Si, au lieu de ne me laisser aucune initiative dans la détermination de mes travaux et dans la direction des hommes que j'y emploie, on me donne toute autorité, on verra quel résultat satisfaisant j'obtiendrai.



Dessin.

Stefano di Tomaso a définitivement installé, sur le faîte de la chapelle de Saint-Laurent, la lanterne aujourd'hui découverte. Elle plaît généralement à tout le monde; elle plaira aussi, je le pense, à Votre Sainteté. On est en train de faire la boule qui doit la surmonter d'une brasse environ. Pour la distinguer des autres, j'ai cru ingénieux de la faire faire à facettes.

A SER GIOVAN FRANCESCO FATTUCCI

Florence, janvier 1524.

Vous me demandez par lettre où j'en suis de mes affaires avec le pape Jules. Je vous affirme que, si je pouvais demander des dommages-intérêts, j'aimerais mieux avoir à retenir qu'à donner. Quand Jules II me fit quérir à Florence — la seconde année de son pontificat, si je ne me trompe, — je m'étais occupé déjà de la moitié de la salle du conseil de Florence; j'avais fait la peinture, pour la somme de trois mille ducats.

Le carton était déjà composé, et tout Florence peut en témoigner; je croyais donc avoir suffisamment gagné mon salaire. Des douze apôtres que j'avais encore à faire pour Sainte-Marie-des-Fleurs, un seul était ébauché, tel d'ailleurs qu'on le voit encore; et pour le tombeau du pape, j'avais amené de Carrare la plus grande partie des marbres.

Quand le pape Jules II m'eut enlevé à ce travail, je n'eus plus rien, ni ce projet ni l'autre. Puis, pendant mon séjour à Rome, Jules me commanda son tombeau où devaient entrer mille ducats de marbre; et il me les fit payer, en même temps qu'il m'envoyait à Carrare. Je passai là-bas huit mois, à faire des ébauches. Après quoi, j'amenai la plus grande partie des marbres sur la place Saint-Pierre. L'autre partie resta à Ripa (1). Quand j'eus payé les bateliers porteurs de ces marbres, je meublai, avec l'argent qui me restait en poche, la maison que je possédais sur la place Saint-Pierre, et certes espérant beaucoup dans le gain de ce tombeau, je fis venir des marbriers de Florence pour travailler avec moi; et ceux-ci, je les payai avec mon argent.

Voilà que le pape Jules, changeant d'avis, ne voulut plus

(1) Quai du Tibre, à Rome; on y déchargeait les marbres et les pierres d'art et de construction.

de son tombeau. Seulement, j'ignorais, moi, sa résolution nouvelle : et comme j'allais lui demander de l'argent, on me mit à la porte. L'outrage était violent. Je quittai Rome sur l'heure. Et la chose alla très mal pour tout le monde, puisque mes marbres demeurèrent sur la place Saint-Pierre jusqu'à la création du pape Léon X.

En outre, la première fois que le pape Jules alla à Bologne, je fus obligé de m'y rendre la corde au cou, pour lui demander pardon. Alors, il me donna sa statue de bronze à faire, haute d'environ sept brasses. Comme je lui objectais que ce n'était pas mon métier de fondre une statue, il me répondit : « Travaille, tu arriveras à d'excellents résultats, et je te récompenserai si bien que tu seras très content. »

Quand la statue fut placée sur la façade de San Petienio, je m'en revins à Rome. Alors, le pape, au lieu de me parler de la sépulture, me parla de la voûte de Sixte et de peintures à y faire; nous passâmes contrat pour trois mille ducats. Les premiers dessins de cet ouvrage furent les douze apôtres à disposer dans les lunettes, le reste de l'espace devant être occupé par des ornements. J'entrepris ce travail à mon gré...

Mais je ne pus rien obtenir de l'argent promis. Or, un jour, devant Messer Bernardo Bibiena et Attalente, je me plaignais de n'avoir pas de quoi vivre à Rome, et je disais qu'il ne me restait plus qu'à aller... chez le bon Dieu. Messer Bernardo, se tournant vers Attalente, le pria de lui rappeler prochainement cette affaire; car il était bien décidé à obtenir pour moi de l'argent. En effet, Bernardo me fit payer deux mille ducats par la chambre apostolique. Comme mes deux camarades avaient réussi à me faire donner satisfaction, du moins en partie, j'offris à Bernardo cent ducats, et à Attalente cinquante.

Le pape Jules mourut. Au commencement du règne du pape Léon, le cardinal d'Agen (1), désireux d'agrandir le tombeau ou plutôt de développer l'œuvre que j'avais présentée sur

(1) Léonard de la Rovère, neveu de Jules II.

dessin, on dressa un contrat nouveau. Là, comme je refusais de reconnaître au compte du tombeau les trois mille ducats que j'avais reçus, et comme je fournissais la preuve que j'avais à en recevoir bien davantage, le cardinal d'Agen me traita de bandit.

A MESSER PIETRO ARETINO

Rome, septembre 1537.

Magnifique Messer Pietro, mon seigneur et frère,

En lisant votre lettre, j'ai eu à la fois du plaisir et de l'ennui. Je me félicite beaucoup de ma fortune d'aller vous voir, parce que votre talent est unique au monde; d'autre part, je regrette bien, après avoir parcouru, en grande partie, votre histoire, de ne pouvoir la reproduire dans mon œuvre. Votre imagination est si vive que vous sauriez mieux avec des mots décrire le Jugement dernier; et l'on dirait, d'après votre composition, que ce jour était déjà arrivé et que vos yeux l'ont vu.

En ce qui concerne nos relations, je vous remercie de la peine que vous mettez à me répondre; mais je vous prie de continuer à m'écrire encore, vous dont les rois et les empereurs sont fiers que votre plume les nomme. Pourtant, si vous ne projetez de venir à Rome que pour y voir ma peinture, je vous supplie de renoncer à ce projet, qui serait excessif. Je me recommande à vous.

A MESSER LUIGI DEL RICCIO

...J'ai envoyé ce madrigal à Florence. Le voici, recomposé plus convenablement; et, si tel est votre plaisir, jetez-le au feu — au feu qui me brûle. Je désire encore de vous que vous me tiriez d'une inquiétude, où cette nuit m'a laissé. Je rêvais que



La Furie.

je saluais notre idole, et elle menaçait en riant. Ne sachant à quoi m'en tenir, je vous prie de vous entretenir avec elle, et vous me direz dimanche l'interprétation qu'elle donne de mon rêve.

A MONSEIGNEUR MARCO VIGERIO, ÉVÊQUE DE SINIGAGLIA

Votre Seigneurie m'ordonne de peindre et me prie de n'avoir aucun souci. Je réponds qu'on peint avec le cerveau, non avec les mains, et que l'artiste qui ne dispose pas tranquillement de son cerveau s'expose à faire une œuvre blâmable. Tant que notre affaire ne s'arrangera pas, je ne ferai rien de bon...

Qu'on regarde ce que j'ai fait pour le pape Jules, à Bologne, à Florence, à Rome, en bronze, en marbre et en peinture, et que l'on mesure un peu ce qui m'est dû selon mes mérites. Il me reste à recevoir cinq mille écus, des héritiers du pape Jules. J'ajoute que, le pape Jules m'ayant si mal récompensé de tant de travail et de fatigue, je mourrais de faim aujourd'hui, si je ne comptais pas sur la générosité du pape Paul. Aux racontars de ces ambassadeurs, Jules m'aurait fait riche, et moi j'aurais volé l'autel. Ils font de tout cela beaucoup de bruit. Et je saurais bien les obliger à se taire. Mais, à quoi bon?...

J'aurais dû envoyer au... bon Dieu ce tombeau de Jules. Car le pape Clément n'en avait plus souci, et le vieux duc voyait avec ennui que je servisse le pape Paul. Je compris pourquoi le duc avait fait figurer la maison dans le contrat : c'était pour m'en chasser et y danser en maître.

Je me trouve avoir ainsi perdu ma jeunesse, attaché à ce tombeau que ne m'ont pas permis de continuer Léon ni Clément. Et ma naïveté excessive a causé ma ruine. J'en vois beaucoup qui, avec deux et trois mille écus d'appointements, se reposent bien tranquilles dans leur lit; moi, tout en m'éreintant, je deviens pauvre...

On a prétendu que j'aurais prêté à usure l'argent du pape

Jules et que dans ce tripotage je me serais fait riche. Comme si le pape Jules m'avait précédemment versé 8,000 ducats!... Quand on parle de l'argent que j'ai reçu pour ce tombeau, veut-on comprendre les dépenses que j'ai dû faire pour ce travail?

J'écris ici la vérité. Devant les hommes — je ne dis pas devant Dieu — je me proclame un homme de bien, n'ayant jamais trompé qui que ce soit; mais, comme vous le voyez, je deviens fou quelquefois, à force de me défendre contre les méchants. Enfin, ce que je vous affirme ici est la vérité, et je suis, non un voleur, un usurier, mais un citoyen de Florence, noble, fils d'homme de bien, et non pas issu des Cagli!...

Pourtant, si je dois vous continuer l'histoire de ce tombeau du pape Jules, j'ajoute que lorsque celui-ci changea d'idée, je ne pus obtenir de lui les 150 ou 200 ducats nécessaires pour payer les bateliers qui, rapportant sur leurs barques mes marbres commandés à Carrare, venaient d'aborder à Ripa. Balthazar Balducci, banquier de messer Jacopo Gallo, me prêta cet argent. Je voulus contraindre le pape à donner suite à cette œuvre, et un matin, je m'en fus le trouver. Or, il me fit congédier par un palefrenier. Un évêque de Lucques, témoin de mon humiliation, dit à ce palefrenier :

— Vous ne connaissez donc pas cet homme?

— Pardonnez-moi, gentilhomme, me dit le palefrenier, j'ai l'ordre d'agir ainsi.

Je m'en retournai chez moi, et j'écrivis au pape ce billet :

« Saint-Père,

« J'ai été ce matin chassé du Palais par ordre de Votre Sainteté. En conséquence, je vous informe que désormais, si vous voulez de ma personne, vous aurez à la chercher ailleurs qu'à Rome. »

Cette lettre envoyée, j'appelai Cosino, un menuisier, et puis un marbrier, et je leur dis : « Allez me prendre un juif, vendez-lui tout ce qui est dans cette maison, et rejoignez-moi à Florence. »

Je montai en poste aussitôt. Le pape, qui avait reçu ma lettre, avait lancé à mes trousses cinq cavaliers qui me rattrapèrent à Poggi-Bonzi, vers la troisième heure de la nuit. Ils me présentèrent une missive du pape, ainsi conçue : « Aussitôt lue la présente, tu dois revenir à Rome, sous peine d'encourir ma d'sgrâce. »

Je répondis au pape, que toutes les fois qu'il me rappellerait mes engagement', j'irais vers lui, mais qu'en dehors d'eux, je ne lui obéirais jamais.

Mais, à Florence, la Signoria craignit que par ma rébellion contre le pape, une guerre ne fût provoquée. Alors, je revins à Rome. Tous les marbres que j'avais rassemblés sur la place de Saint-Pierre y étaient saccagés, et de préférence les petits morceaux. De sorte que j'affirme que j'ai subi en tout 5,000 ducats de dommages, dont les héritiers du pape Jules sont responsables. Et, après m'avoir volé ma jeunesse, mon honneur et mon bien, on m'appelle voleur !... Et l'ambassadeur d'Urbin me fait dire de corriger d'abord ma conscience, et que la rectification du duc viendra ensuite !...

Voyez-vous, la raison de toutes les querelles qui troublèrent mes relations avec le pape Jules, fut la jalousie que Bramante et Raphaël d'Urbin exercèrent contre moi. Ils voulaient me ruiner. Et avait-il raison de le faire, ce Raphaël qui, de tout ce qu'il savait en art, ne le savait que par moi ?...

A LUIGI DEL RICCIO

Rome, 1542.

Messer Pier Giovanni me presse ardemment de commencer ma peinture. Ce ne sera pas possible avant quatre ou cinq jours, parce que l'enduit n'est pas assez sec. Mais il y a quelque chose qui me procure beaucoup plus d'ennui, c'est de ne point recevoir, malgré les plus formelles promesses, la rectification de mes comptes. Je me suis arraché du fond de l'être 1400 écus qui

m'auraient suffi, pendant sept ans, à travailler, à construire deux tombeaux plutôt qu'un; et alors, je serais resté en excellents termes avec le pape.

A présent, je me trouve sans argent, mais avec plus de soucis que jamais. Ce que j'ai fait pour obtenir mon salaire, je l'ai fait avec l'adhésion du duc de Florence, et appuyé sur le contrat de la commande. Et voilà que j'ai déboursé mon argent, et que la rectification promise ne m'arrive pas. Est-ce que je ne mérite pas quelques égards pour la foi d'artiste que j'ai, pendant trente-six ans, manifestée dans mon travail, et pour le dévouement que j'ai témoigné envers les autres ? La peinture, la sculpture, ont causé ma ruine; tout va de mal en pis. Il eût mieux valu que, dès ma première jeunesse, je me fusse livré à fabriquer des allumettes : je ne serais pas, aujourd'hui, en de pareils tracas.

Je vous dis ces choses à vous, parce que vous me voulez du bien, et qu'ayant mené cette affaire, vous connaissez toute la vérité de mes affirmations et que vous pouvez l'exposer avec intelligence au pape. Il faut qu'il sache que je ne peux pas plus vivre que peindre... Non, je ne veux plus être chaque jour accusé de fourberie par ceux-là mêmes qui m'ont pris ma vie et l'honneur.

AU MÊME

Rome, 1546.

Vous croyez, sans doute, que je vais répondre selon votre désir; c'est tout à fait le contraire. Vous ne péchez, je le crois, que par ignorance en m'envoyant ce que, par Hercule ! vous auriez eu honte de me donner vous-même. Je vous prie, je vous conjure, par la bonne amitié qui nous lie, de me permettre de vous dire que ce n'est pas bien du tout d'avoir, par négligence, gâté mon estampe et brûlé les autres.

Si vous tenez boutique avec mes œuvres, ne les confondez pas avec les œuvres d'autres personnes. Si vous faites de

moi mille morceaux, j'en ferai tout autant, non de votre personne, mais de vos choses.

(*Michel-Ange signe, et sous sa signature, il ajoute :*)

Qui n'est ni peintre, ni sculpteur, ni architecte; qui est tout ce que vous voudrez, excepté un ivrogne, ainsi que je vous l'ai déjà dit à la maison.

A MESSER GIORGIO VASARI, AMI ET PEINTRE EXCELLENT (1)

Je ne vous ai pas répondu tout de suite, pour ne pas emprunter quelque apparence de mercantilisme. De toutes les louanges que vous me décernez, je voudrais n'en mériter qu'une seule, celle d'avoir fait quelque chose qui ait pu vous satisfaire.

Je vous dois beaucoup plus que je ne peux payer; car je suis vieux, et désormais, je ne peux attendre de cette vie moins que de l'autre, où je régulariserai mes comptes. Soyez donc patient envers moi.

Quant à votre œuvre (le tombeau de San-Pietro-in-Montorio), n'ayez aucune inquiétude; je suis allé voir Bartolomeo Ammanati, et il me semble que tout va aussi bien que possible. Il travaille avec acharnement; vous savez, d'ailleurs, qu'il est un brave jeune homme, et si sympathique qu'on pourrait l'appeler l'ange Bartolomeo.

A BENVENUTO CELLINI

Rome, 1552.

Je vous ai considéré, il y a bien longtemps, comme le meilleur orfèvre qui ait jamais existé; aujourd'hui, je vous estime comme un sculpteur aussi remarquable. Je dois vous annoncer

(1) Vasari, né à Arezzo en 1574. C'est un peintre qui est célèbre par ses écrits, surtout ses *Vies des Peintres*.

que messer Bindo Altoviti m'a mené voir un portrait de sa personne fait en bronze. Et il m'a appris que ce portrait était de votre main. J'ai ressenti de cela une joie vé itable; mais j'avoue mon vif regret que cette œuvre soit exposée sous un jour défavorable. Si elle était plus convenablement éclairée, on verrait tout de suite quelle chose très belle vous avez faite.

A GIORGIO VASARI

Mai, 1555.

C'est par la contrainte que je me suis mis à la fabrique de San-Pietro; je me suis donné là pendant huit ans, non seulement sans bénéfice, mais à mon plus grand dommage. A présent que l'affaire marche bien, et qu'on a de l'argent à verser sur les artistes et les ouvriers, au moment où je fais en toute hâte la coupole, je ne puis quitter la Fabrique; si je m'en allais, ce serait tout cet ouvrage compromis. A la face de la chrétienté je serais accablé de la plus grande honte; et sur mon âme pèserait le plus noir péché.

Ainsi donc, mon cher messer Giorgio, je vous demande la grâce de remercier le duc pour les brillantes propositions que par vous il m'offre, et de m'accorder la permission de continuer ici mon œuvre, de telle sorte que j'en puisse sortir avec honneur, profit et sans péché.

A MESSER BENEDETTO VARCHI (1)

Rome, 1546.

J'ai parfaitement reçu votre petit livre, et, quelle que soit

(1) Ce Benedetto Varchi était un des membres de l'Académie de Florence qui avait, dans un de ses cours ou conférences, commenté un sonnet de Michel-Ange, *Non ha l'ottimo artista.* Au nom de cette Académie, il prononça l'éloge funèbre de Michel-Ange, aux obsèques.

mon incompétence, je vous répondrai quelques mots, selon votre désir. Je déclare que la peinture peut être considérée d'autant meilleure qu'elle accentue davantage le relief, et le relief d'autant plus mauvais qu'il accentue davantage la peinture. Il me semblait, cependant, que la sculpture pût servir de flambeau à la peinture, et qu'entre l'une et l'autre il y avait la différence qui existe entre le soleil et la lune.

Mais, que dois-je penser, après avoir lu votre livre où vous prétendez qu'au moins sur le terrain philosophique, les choses qui ont un même commencement et une même fin, sont une même chose? S'il en était ainsi, chaque peintre ne devrait pas moins sculpter que peindre, et chaque sculpteur ne devrait pas moins peindre que sculpter. J'entends par sculpture, ce qui se fait en relief, et par peinture, ce qui se fait en surface.

Donc, il suffit que la sculpture et la peinture soient toutes les deux produites par la même intelligence, pour qu'il soit possible d'établir entre elles une harmonie. Celui qui a écrit que la peinture est plus noble que la sculpture, aurait mieux fait, à mon avis, de charger sa servante d'établir là-dessus un raisonnement. Sur un tel sujet, il y aurait à énumérer un tas de considérations, qu'on n'a pas encore mises au jour. Aujourd'hui, cela me demanderait trop de temps. Et moi, je n'en ai plus assez pour mes ouvrages, puisque je suis non seulement un vieillard, mais presque du nombre des morts.

A MESSER GIORGIO VASARI

Vous penserez probablement que je ne suis qu'un vieux fou, de rimer encore des sonnets. C'est que je ne veux pas donner raison à ceux qui prétendent que je tombe en enfance. Je vois, à lire votre lettre, l'affection que vous me portez. Ayez pour certain qu'il me serait doux de reposer mes pauvres os auprès de ceux de mon père. Mais, si je partais d'ici, je causerais certainement la ruine de la fabrique de San-Pietro.

Ce serait une grande honte, et aussi un grand péché; quand toute la composition sera arrêtée, de telle sorte qu'on ne puisse y apporter aucune modification, j'espère faire ce que vous me conseillez. En attendant, il n'est pas inutile de tenir en



Jésus au puits et la Samaritaine.

échec quelques gloutons, qui sont impatients que je m'en aille vite.

A MESSER BARTOLOMEO AMMANATE

On ne peut contester que Bramante ne fût, en architecture, aussi bien doué que le meilleur, depuis les anciens. Il a le premier tracé le plan de Saint-Pierre, un plan net et précis, plein

de lumière, construit dans un isolement tel que rien ne peut nuire à aucune de ses lignes. Alors, celui qui, comme San Gallo, s'est affranchi de l'ordonnance établie par Bramante, s'est écarté de la vérité.

San Gallo, en arrondissant la construction, enlève d'abord toute lumière au plan de Bramante. En haut et en bas, il laisse dans l'obscurité tant de coins et recoins, que ceux-ci favoriseront contre ce palais les rendez-vous des ribauds. On dirait qu'il a voulu travailler principalement pour les bandits, les faux monnayeurs, les nonnes enceintes et un tas de coquins. Le soir, quand on fermera l'église, il faudra bien charger vingt-cinq hommes de fouiller si quelqu'un ne se cache pas dans un de ces recoins.

Autre inconvénient. Si l'on circonscrit à l'extérieur, — comme y engage San Gallo avec son plan supplémentaire — le plan de Bramante, il faudra logiquement jeter à terre la chapelle Pauline, les chambres du Piombo, la Ruota et beaucoup d'autres bâtisses vaticanes, sans compter, je le crains, la chapelle Sixtine.

... A ne pas utiliser le plan de San Gallo, la fabrique de Saint-Pierre économiserait deux cent mille écus et trois cents ans de durée. Tel est mon sentiment, exprimé sans passion. Si vous parvenez à convaincre le pape de mes raisons, vous me ferez plaisir... Si ce plan est utilisé, il s'ensuivra, en outre, que tout ce qui aura été exécuté de mon temps tombera par terre, et ce sera très grand dommage.

A SON FRÈRE BUONAROTTO

Rome, septembre 1512.

Ta lettre m'apprend que notre pays a été en grand danger, et j'en ai ressenti un vif chagrin. Il paraît que les Médicis sont de nouveau entrés à Florence, et que la paix est faite. Je crois donc que le plus grand péril, celui qui nous venait des Espa-

gnols, a disparu, et j'estime qu'il n'y a plus aucune nécessité de quitter le pays.

Tenez-vous-y donc tranquilles; tâchez de n'y avoir que des amis et de ne vous y rendre les familiers de personne, sinon de Dieu. Ne parlez de qui que ce soit ni en bien ni en mal, parce qu'on ne sait jamais où aboutira une parole. Ne vous occupez que de vous-mêmes. Pour les quarante ducats, que mon père a touchés l'autre jour à Sainte-Marie-Nouvelle, je n'ai qu'à vous répéter qu'en cas de péril, vous pouvez dépenser non seulement ces quarante ducats, mais tout ce que vous aurez de moi en votre possession. Hors ce cas de nécessité, je ne vous autorise nullement à prélever le moindre argent sur mon bien. Je vous informe que moi, je n'ai pas un *grosso*, que je suis sans chaussures et presque nu, et que je ne peux pas être payé ici, si je ne termine pas mon ouvrage.

Je souffre, croyez-le, les plus douloureuses privations et les plus lourdes fatigues. Ne vous inquiétez donc pas, vous autres, à cause de quelques légers désagréments.

Tant que vos deniers suffiront à votre subsistance, ne touchez pas aux miens. Mais, pourtant, s'il vous arrive d'éprouver des peines réelles, des besoins pressants d'argent, vous n'avez qu'à m'en donner avis tout de suite, s'il vous plaît...

A SON NEVEU LEONARDO, FILS DE BUONAROTTO

Voici bientôt un an que le hasard m'a fait tomber sur un manuscrit de chroniques florentines, où j'ai vu qu'il y a deux cents ans, si j'ai bonne mémoire, vivait un certain Buonarotto Simoni, à plusieurs reprises membre de la Signoria, puis un certain Simoni Buonarrotti, puis un Michel de Buonarotto Simoni, enfin un Francesco Buonarotti. Je n'y ai pas rencontré le Léonard, qui fut de la Signoria, père de Ludovic, notre père. C'est que ce Léonard ne tenait pas tant de cette branche.

Il me semble que tu dois signer *Leonardo de Buonarotto Buonarotti Simoni*...

Quant à une maison, je te répète qu'il faut en acheter une convenable, de mille cinq cents à deux mille écus, et dans mon quartier de Sainte-Croix, si c'est possible. Une maison cossue en ville fait grand honneur; on la voit mieux qu'on ne voit des propriétés de campagne; puis, nous sommes des gens de ville, descendus de familles nobles. J'ai toujours essayé de ressusciter notre maison, mais aucun de mes frères n'a pu m'assister. Essayez donc, à votre tour, vous autres, que Gismondo revienne habiter dans Florence, afin qu'on ne dise plus, à ma grande confusion, qu'un de mes frères vit à Cettignano, au derrière des vaches.

AU MÊME

Ma rétention d'urine m'inflige de cruelles souffrances; je n'ai ni sommeil la nuit, ni repos le jour. Si j'en crois le diagnostic des médecins, ce serait la pierre. Malgré l'espoir qu'on me donne, je ne le reçois guère, tant je suis âgé et tant je souffre. On m'engage à partir pour les eaux de Viterbe, mais il ne me sera possible de me mettre en route que pendant le mois de mai.

J'ai besoin de l'aide de Dieu. Recommande à ta sœur Francesca de prier pour moi. Si elle connaissait mon état, elle ne se croirait pas seule dans le malheur. Pour le reste, mon corps est encore ce qu'il était à trente ans. Ce mal est survenu pour me ruiner beaucoup et me faire bien peu estimer la vie. Si je ne vais pas mieux, je t'en informerai, parce que je désire mettre en ordre les choses de l'âme et celles du corps... Si c'est la pierre, les médecins me disent qu'elle est à sa formation et qu'elle est petite.

Si tu apprends qu'une famille noble se trouve dans une misère profonde, et je crois qu'il y en a, fais-moi savoir son

nom. Je puis t'envoyer jusqu'à cinquante écus, que tu lui offrirais de ma part, et cet acte de charité soulagerait mon âme. Cet argent ne diminuera guère celui que j'ai prescrit de vous laisser.



La mort du cochon.

AU MÊME

Rome, 21 août 1563.

Je vois, d'après ta lettre, que tu ajoutes créance à une poignée d'envieux et de méchants qui, ne pouvant me supprimer, t'écrivent des mensonges. C'est une bande de gloutons. Repousse donc ces gens-là loin de toi, ces noceurs, ces jaloux, ces fomenteurs de scandales.

Tu me parles de gouvernement tyrannique. Eh bien, non !

je ne peux pas avoir de gouvernement meilleur, ni être en toutes choses plus fidèlement traité. Quant à être volé, non encore ! J'ai à la maison un personnel de confiance, qui me donne toute satisfaction. Occupe-toi de tes affaires; laisse-moi conduire à ma guise les miennes. Porte-toi bien.

A VITTORIA COLONNA, MARQUISE DE PESCARA

Rome, 1545.

Avant d'accueillir ce que votre seigneurie a bien voulu m'offrir plusieurs fois, je désirais, afin d'être moins indigne de votre générosité, faire quelque chose de ma main. Mais, ayant considéré qu'on ne peut acheter la grâce de Dieu et que la faire attendre c'est commettre un péché, je vous avoue ma faute, et j'accepte donc très volontiers votre offrande.

Quand je l'aurai, il me semblera que je suis au paradis, et que je me trouverai un peu non dans ma maison, mais dans la vôtre... Le porteur de ce mot est Urbin, qui vit chez moi. Votre seigneurie voudra bien lui indiquer le jour de la fête à laquelle elle m'a promis de me convier.

A LA MÊME

Puisque je suis à Rome, il me semble que je ne dois pas laisser le crucifix à messer Thomas (1), ni qu'il doit partager avec moi le privilège de vous servir. Je souhaiterais de faire pour vous plus que pour toute autre personne au monde. Mes occupations, si absorbantes depuis trop longtemps, ne m'ont pas permis de vous exposer ces raisons.

Sachant que vous n'ignorez pas que l'amour ne veut pas de maître, et que celui qui aime n'en dort pas, j'avais moins

(1) Tommaso de Cavalieri, jeune ami de la marquise et de Michel-Ange.

encore les moyens de m'excuser de mon silence. Malgré les apparences, je me souvenais de mes promesses, je m'occupais de ce dont je ne parlais pas, pour me présenter plus agréablement à vous avec une chose moins attendue. Hélas ! mon dessin est gâté.

Mal fa, chi tanta fè si tosto oblia. Le serviteur de Votre Seigneurie.

A SON NEVEU LEONARDO

Rome, 2 mai 1548.

J'ai reçu la corbeille de poires. Il y en avait quatre-vingt-six. J'en ai envoyé trente-quatre au pape, qui les a trouvées belles et très bonnes. Quant à la corbeille de fromages, un douanier m'apprend que le voiturier est un fourbe, qui n'a pas déposé cette corbeille en douane. Si je peux découvrir où il demeure dans Rome, je le traiterai selon son mérite, non à cause des fromages, mais parce que j'apprendrai à ce malfaiteur la manière de se conduire bien envers les hommes.

J'ai été souffrant, ces jours derniers; la rétention d'urine m'a beaucoup éprouvé. A présent, je vais mieux; je t'en informe, afin qu'un bavard ne vienne te raconter des histoires. Engage le prêtre à ne plus m'écrire avec cette adresse : *Michelagnolo*, sculpteur. Je ne suis connu ici que sous le nom de Michel-Ange Buonarotti. Et d'ailleurs, si un citoyen de Florence a l'intention de faire peindre une table d'autel, il vaut mieux qu'il s'adresse à un peintre.

Moi, je n'ai jamais été ni peintre ni sculpteur, à la façon de tant de gens qui tiennent boutique. Je m'en suis toujours gardé, par honneur pour mon père et pour mes frères, et pourtant j'ai servi trois papes : à la vérité, j'y ai été toujours contraint.

SONNETS

Non, ce ne fut pas un objet périssable qui s'offrit à ma vue, quand le tendre éclat de tes yeux vint me surprendre pour la première fois; mon âme souhaita de rencontrer en eux la paix du ciel, unique fin qu'elle se propose.

Mon âme ardente, que ne peut contenter une chose belle mais mortelle, déploie ses ailes vers le ciel d'où elle est venue, et elle va vers la source même de la beauté universelle.

Ce qui doit périr ne saurait au sage donner aucune félicité; il ne doit pas s'éprendre d'un bien que le temps peut flétrir.

Les désirs passionnés des sens, ces désirs qui détruisent l'âme, ne sont point de l'amour. L'amour ici-bas purifie nos âmes; après la mort, il les rend divines.

Ni la réalité, ni le songe, ne m'apportent, malgré la fièvre de ma pensée, aucune beauté qu'il me soit possible, malgré tous mes efforts, d'opposer à la tienne.

Si je vais loin de toi, mon esprit s'obscurcit soudain, mon âme demeure accablée; et ayant par cet éloignement espéré tromper ma douleur, je n'ai réussi, hélas ! qu'à l'aviver au point de me donner un goût de la mort.

Pourquoi m'efforcerais-je désormais de fuir encore plus vite et plus loin, puisque ton image s'attache au moindre de mes pas? Puis-je éviter, par une fuite rapide, une plus rapide poursuite?...

Mais l'amour essuie mes larmes d'une main charitable et dans mes douleurs mêmes me procure des consolations. Ce qui cause, en effet, tant de peine, ne peut pas être sans valeur.

Comment donc se peut-il, et d'après tout le passé la chose reste incontestable, qu'une figure, extraite d'un bloc de pierre brutal, possède le moyen d'une existence plus durable que celle de l'homme dont elle est l'ouvrage ? Celui-ci ne jouit que d'une courte destinée, puisque fatalement la mort doit bientôt le frapper.

L'effet l'emporte, ici, sur la cause ; l'art est plus fort que la nature. Je sais bien tout cela, moi qui chaque jour sculpte la pierre, mon amie fidèle, tandis que le temps chaque jour use et trompe mes espérances.

Peut-être puis-je, ô mon amie, nous unir tous les deux pour longtemps dans la mémoire des hommes, en confiant à la toile et au marbre les traits de notre visage et ceux de notre âme.

Alors, les hommes, mille années après nous, connaîtront quelle fut pour toi ma tendresse ; ils sauront combien tu fus belle, et combien j'eus raison de t'aimer.

Qu'il est doux, le festin de ces fleurs dont est parée ta chevelure blonde ! Avec quelle volupté l'une de ces fleurs semble jouir des baisers qu'elle-même, la première, dépose sur ton front !

Cette robe qui, tout le jour, t'enveloppe de ses plis caressants ; ces parures d'or qui, le long de chaque jour, tombent avec une douceur câline sur ton col, ont-elles un sort moins désirable ?

Mais plus heureux encore, dans ses gracieux contours, se développe le ruban qui effleure, puis presse le beau sein sur lequel il s'enlace !

Ah ! si dans la ceinture qui serre le tour de ta taille, on sent adorablement le désir de ne s'en dénouer jamais, que serait-ce des bras d'un amant ?

(*Sur le Dante.*)

Jamais on ne dira de lui tout ce qu'il faut en dire. Son génie brilla d'un trop violent éclat pour les yeux faibles des mortels; et il est plus facile de vitupérer contre le peuple qui le lapida d'injures que de s'exalter dignement à l'honneur de louanger un tel poète.

Il descendit, pour nous, afin de nous instruire, dans les royaumes du péché; et de là, prenant l'essor jusques à Dieu, il monta vers les portes du ciel, qui s'ouvrirent devant celui à qui la patrie avait fermé les siennes.

Peuple ingrat ! en faisant sa misère, tu fis la tienne aussi; tu prouvas que c'est aux meilleurs des hommes que le plus de malheurs est réservé.

Jamais il n'y eut d'exil plus injuste que le sien, comme jamais sur la terre il n'y eut d'homme plus grand.

Sous le fardeau des années, dans l'ombre des péchés et de tant de misères dures, me voici près du tombeau, sans que l'amour, hélas ! ait cessé d'empoisonner mon cœur.

Grand Dieu ! si tu ne viens à mon secours, où trouverai-je, aujourd'hui que j'en ai tant besoin, un guide dévoué dans le cours de cette vie perfide?... Où prendrai-je la vertu de changer ma conduite, et mes mœurs et mon amour?

Non, Seigneur ! il ne suffit pas que j'aie rempli mon âme de ce puissant désir de retourner au séjour où ta volonté la tira du néant.

Il faut, en outre, avant que tu la dépouilles de ses vêtements mortels, il faut qu'un humble repentir lui facilite le chemin du ciel, et lui accorde plus profonde l'assurance de rencontrer dans ton sein le vrai bonheur.

Porté sur un frêle esquif au milieu d'une mer tumultueuse, j'arrive, vers le soir de ma destinée, au port commun où tout mortel va rendre compte du bien et du mal qu'il a accomplis.

Je confesse que, dans sa passion continue pour les arts, mon âme ardente fut souvent victime de l'erreur; d'abord, il n'y a qu'erreurs dans les affections terrestres de l'homme.

Pensers d'amour, si légers, si charmants, qu'allez-vous devenir, maintenant que je touche aux deux morts, l'une certaine, l'autre probable?

Ni la peinture ni la sculpture ne me charmeront plus désormais. Mon âme s'est vouée tout entière à l'amour de Dieu, qui, pour nous recevoir tous, ouvrit ses bras sur la croix.

ÉLÉGIES

I

Poiche d'ogni mia speme...

Si toute lueur d'espérance doit se dissiper de mon âme; si pour moi aucun sentiment de pitié ne te vient; si tu sembles, chaque jour davantage, te divertir de mes tourments, de qui faudra-t-il donc que je souhaite consolation et charité? Hélas! où porterai-je mes vœux, en qui déposerai-je ma confiance, si tu te montres constamment indifférente à mes plaintes, à l'expression sincère de ma ferveur si profonde?...

Amour, regarde-nous, décide donc entre nous; car je veux que tu sois mon arbitre. Si mes plaintes n'ont point de motif raisonnable, je comprendrai et j'admettrai que tu confies ton arc aux mains de celle qui se fait de mes chagrins un plaisir.

Un condamné, qu'attend la mort fatale, supplie son souve-

rain, quelque injuste, quelque cruel qu'il soit, de lui faire grâce. O toi, qui surpasses en charmes de corps et d'âme les plus belles, comment peux-tu n'opposer que des gestes de dédain à celui qui t'offre tant de respect, d'admiration et de tendresse?

Impitoyable, capricieuse beauté, d'autant plus insensible à mes maux que les feux que tu allumes en moi sont plus ardents, pouvais-je m'imaginer que des vertus, des charmes si dignes du ciel, dussent un jour devenir pour ceux qu'ils captivent une cause d'inquiétude, de honte et de désespoir?

Hélas! je m'imaginais qu'on avait, au contraire, le droit de voir dans ces dons de beauté si précieux uniquement une source de bienfaits, un gage divin de félicité parfaite, une vision déjà des béatitudes que l'autre vie nous promet.

Mais, méchante! de quelle douceur céleste ta beauté nous fait-elle promesse, ici-bas? Tu ne te montres parmi nous que pour nous abreuver d'amertumes, nous faire goûter la saveur de la mort. Pourtant, celle dont la mission rare est d'assurer ici-bas la félicité des autres, et qui leur refuse cette félicité, mérite beaucoup de souffrir elle-même les misères qu'elle provoque.

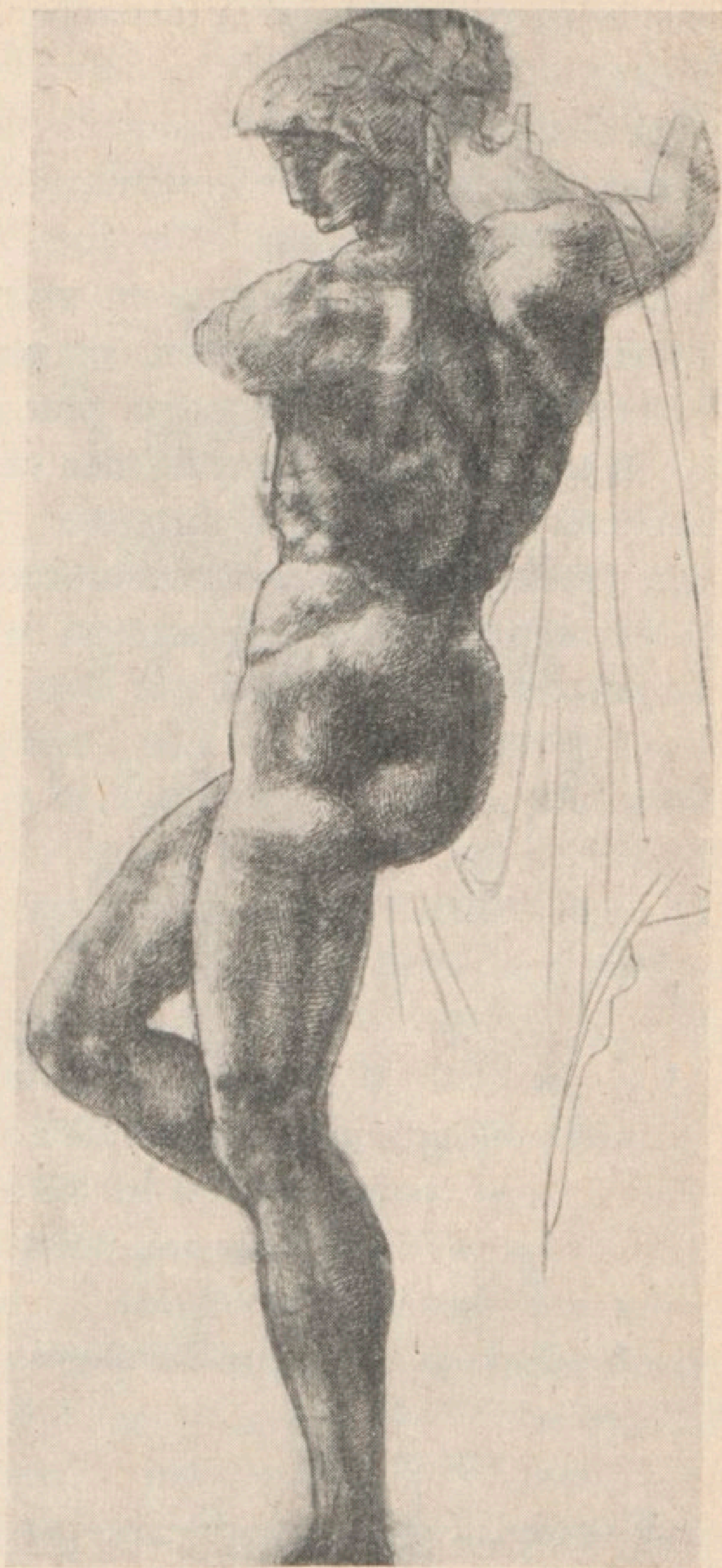
Cette joie que tu ne veux pas me donner, c'est l'amour qui m'en apprend l'existence; et il veut que je t'en entretienne, que je te la réclame, que je t'en expose enfin les conséquences heureuses pour tous; et je pense que tu chercheras à mériter le pardon de l'amour.

Ah! laisse-moi te convaincre par mes vives prières; ne me repousse pas; ne méconnais pas ce monde qui t'adore; ne méprise plus le peu que nous pouvons valoir. Le vrai mérite ne doit pas se cacher, se renfermer en lui-même; il apporte à tous d'autant plus de prix, il augmente sa valeur d'autant plus, qu'il est plus rare dans le monde : ainsi les clartés d'une étoile brillent davantage dans la poussière de l'obscurité.

Trop jalouse des biens qui ne sont qu'à toi, tu m'infliges impunément, sans courir aucun risque, les pires supplices, et tu n'en parais que plus orgueilleuse. Fut-il jamais destin plus

lamentable? N'avoir pour récompense de ton amour fidèle et dévoué que des dédains, une mort de chaque instant !...

Oh ! je le souhaiterais : ces grâces merveilleuses que le Ciel si rarement accorde aux mortels, devraient t'être enlevées à toi, pour être reportées à une femme plus compatissante !... Et cependant, malgré tes répulsions méchantes, je sens très bien que je n'ai pas le courage de te retirer mon cœur, et que si quelque autre femme tente de le charmer, ses galanteries me seront aussi insipides qu'inutiles.



Dessin.

Mon cœur peut-être dans sa fidélité même puise l'espoir d'exciter un jour dans toi une attention charitable; il a, malgré tout, la force de croire en un temps plus favorable et de recevoir enfin de toi le bonheur.

Si les femmes en général consentent trop aisément à être trompées par la ruse et par l'imposture, il me semble que sur toi la sincérité peut avoir plus de puissance; la sincérité fut toujours ton idole; et sans doute, elle saura, dans sa splendeur,

me donner devant toi d'autres apparences que celles d'un amour vulgaire.

O vous, qui osez par d'abominables mensonges m'accuser de trahir, comme ferait le commun des hommes sous le coup du dépit ou de la rancune, celle que j'aime, rétractez vos paroles perfides, et montrez donc à nu votre malignité. Car je déclare qu'entre toutes les femmes, les plus ornées de vertus et de grâces, celle que j'aime est la plus digne de respect.

Et toi, démon des gens de bien, déité des pervers, Calomnie ! sache que, nourrir dans mon cœur, pour la femme que j'aime, une flamme impure, serait commettre un outrage si grand qu'il m'est impossible de le qualifier : ce serait attenter à son honneur et souiller sa gloire.

II

Già piansi e sospirai...

Infortuné que je suis ! J'ai déjà tant versé de larmes que je croyais avoir pour toujours épuisé les vertus de la douleur. Mais la mort a réveillé dans mon âme la force de souffrir. Et ma voix, mes larmes, ont encore à exprimer des regrets, où se confondent les émotions des deux pertes cruelles que je viens d'éprouver.

O mon frère, ô mon père, objets de mon fidèle amour, je ne sais lequel de vous me cause, par sa mort, l'affliction la plus vive ! Il est vrai que, si je vous aime dignement, je dois me réjouir que vos âmes soient retournées dans le séjour céleste. Car, convient-il de s'affliger pour celui qui, délivré enfin de ses entraves corporelles, présente à Dieu la gerbe abondante de ses vertus ?

Pourtant, quel cœur serait assez calme pour ne pas s'attendrir à l'idée de ne jamais revoir ici-bas l'être qui le mit au monde,

et qui lui servit toujours toutes les ressources du corps et de l'intelligence ? Plus notre âme est sensible, plus nos douleurs sont profondes; et tu sais bien, mon père, de quelle sensibilité tu m'as doué ! Ah ! si je n'avais la foi que tu braves aujourd'hui dans le ciel cette mort que tu craignais ici-bas, je resterais inconsolable !...

Notre âme est tellement attachée à sa dépouille périssable que, plus elle s'abandonne à l'erreur, plus la mort nous paraît affreuse. Toi, avant que tu aies été rappelé dans le sein des cieux, le soleil avait pendant quatre-vingt-dix fois baigné, à la fin de sa course annuelle, son flambeau dans les ondes de l'océan. Daigne à présent veiller sur moi qui subsiste dans un état de mort. Purifié dans ton être, tu n'as plus aucune appréhension de changer de nature ou de pensée. Ah ! je ne sais comment te dire avec quelle ferveur j'envie ta situation d'affranchi du trépas.

O mon père, ô mon frère, la fortune et le temps, qui, parmi des plaisirs douteux, traînent sur leur chemin des peines trop certaines, n'essaieront même plus de pénétrer dans le séjour où vous êtes. Aucun nuage ne ternira votre bienheureuse lumière; vous ne serez plus les esclaves de la nécessité, les jouets du hasard. Et le soleil ne pourra, au milieu de ses plus chaudes flammes, rien ajouter à la splendeur de vos heures.

Ta mort, ô bienheureux père, me pousse à désirer davantage la mort. Ma pensée te voit sur des routes de clarté où les joies du monde nous engagent rarement. Non, la mort n'est pas une misère pour celui qui n'a que des vertus à montrer au roi des domaines célestes. Le dernier jour de son existence terrestre est le premier de son véritable bonheur. C'est là, au pied du trône de Dieu, que j'ai l'espérance de te retrouver, si par ma sagesse, je parviens à me dépouiller de la force du monde où je finis. Et comme le pur amour d'un fils pour son père ne peut qu'augmenter dans les cieux, je goûterai tout à la fois ta félicité et la mienne, en rendant gloire au divin Créateur.

ÉPITAPHE

Si les pleurs qu'on verse sur moi pouvaient ranimer ma cendre, combien il serait méchant celui qui, par ses lamentations et ses prières, voudrait rappeler une seconde fois sur la terre mon âme, qui a pris son essor vers le ciel.

STANCES

Quel plaisir délicat de suivre du regard ces chèvres alertes, qui tantôt grimpent sur la crête aiguë des rochers, tantôt paissent dans une prairie ! Le pâtre, parfois assis, parfois se promenant à travers la plaine, joue de son instrument alpestre, et dans des vers très simples, exhale les tourments de son âme, cependant que la bergère, non sans dédain, se repose au pied d'un chêne, en surveillant son troupeau.

Sur une éminence émerge une cabane rustique, revêtue de chaume. Ici, l'on dresse une table; là, sous la lumière d'un roc, on allume un foyer. L'un s'occupe d'un porc, qu'il taquine parfois; l'autre habille de son bât un âne encore jeune, mal apprivoisé. Et le vieillard, accroupi au seuil de la cabane, admire avec tendresse les travaux de sa famille, et il jouit patiemment de la tiédeur des rayons du soleil.



L'ensevelissement du Christ.

Ils vont avec entrain labourer le sol de leurs collines, pour ne rentrer chez eux qu'aux ombres légères de la nuit. Leurs portes sont sans verrou, ouvertes avec confiance à la fortune, que le hasard peut amener dans leurs parages. Couverts d'une fatigue heureuse, ils se nourrissent de glands, puis s'endorment tranquillement sur la paille.

Les arts et leur prospérité, les rivages glorieux de nouveauté, et le doit et l'avoir, le souci du bien-être, tout cela n'importe aucunement au pauvre. Ce qui l'intéresse, ce sont les bois, les prés, les eaux, le laitage. Il ne compte son argent que sur les doigts de ses mains calleuses; ignorant ce que peut être l'usure, il s'abandonne, sans la moindre inquiétude, aux caprices du sort.

La plus précieuse de ses préoccupations, c'est la fécondité de sa vache, ou la croissance de son jeune taureau. Plein de crainte et d'amour pour le Créateur, il appelle par des prières sa bonté sur les champs et les troupeaux. Il ne sait rien des subtilités du langage, des ruses de la pensée. L'innocence de sa vie laborieuse ne peut que plaire à Dieu, qui le récompense par ses bienfaits.

CANZONE

Parvenu au terme de ma carrière, aussi rapidement qu'une flèche à son but, je dois éteindre en mon sein tout foyer de tendresse. J'excuse, amour, tous les torts que tu m'as donnés, parce que désormais tes coups ne peuvent m'atteindre. Affaibli maintenant par mes souffrances et mes angoisses, je te dédaigne pour te fuir à jamais.

Peut-être tu t'imagines, non sans présomption, qu'une beauté nouvelle saura me pousser encore dans ce piège dangereux, dont l'homme le plus raisonnable n'arrive pas toujours à éviter le chemin. Les blessures que tu fais au cœur du vieil homme que je suis saignent, il est vrai, sans que le blessé leur trouve de remède. Mais je veux ressembler à un morceau de glace qui dans le feu se fond, sans pourtant s'enflammer.

Mon âme, incessamment penchée dans des méditations, et sur le point de rejeter sur la terre sa dépouille mortelle, s'avance sur la route de l'éternité, entre les sentiments de l'espérance et de la crainte. Amour, amour, quelle puissance et quelle témérité tu montres dans tes agressions promptes ! Tu veux arracher de moi cette pensée de la mort, que la nature m'impose. Tu veux rendre à un vieux tronc épuisé ses branches, ses verdures, ses fleurs !...

Que veux-tu de moi, amour ? N'ai-je pas assez souffert de ton joug, moi qui n'ai pu à mon gré posséder un seul instant de ma vie ! Quelle force, ou quelle ruse, pourrait encore me conduire vers toi, maître perfide, qui prépares pour les hommes la mort, en leur parlant de pitié ?

La terre n'attend pas longtemps ce qui vit au soleil ; chaque instant de l'éternité ravit au monde un peu de ses beautés. Quand on est pris d'amour (qui le sait mieux que moi), peut-on selon ses vœux cesser de l'être ? L'expiation ne tarde guère à frapper l'erreur, et plus on se laisse dominer par la volonté des sens, plus vive est l'expiation. Tyran, amour, que veux-tu donc de moi ?

MADRIGAUX

Qu'un objet plein de charmes nous séduise à force de se représenter devant nous, ou qu'une habitude patiente parvienne

à nous montrer, en ce qui d'abord avait pu nous être désagréable, des séductions un peu cachées, ce n'est là qu'un ordinaire jeu de l'amour. Mais moi, vous le savez, Dieu le sait également, sans que j'aie besoin de fournir des preuves : pour me séduire, il n'a rien fallu de pareil. Mes yeux ont eu le trop rare bonheur d'admirer l'éclat, la douceur des vôtres. Je ne vous ai rencontrée qu'une fois : un seul de vos regards a allumé mon âme.

Un don me fut accordé, dès ma naissance, celui d'aimer la beauté, qui m'inspire et me conduit dans deux arts à la fois. Mais, soyez sûre que jamais je n'ai contemplé la beauté que pour développer ma pensée, avant de prendre la palette ou le ciseau. Les esprits grossiers ne cherchent dans le beau que des satisfactions matérielles, tandis qu'il élève vers le ciel les esprits supérieurs.

Esprits bienheureux, qui connaissez dans le ciel le prix des larmes qui ne nous rend aucun bienfait ici-bas, dites-moi, je vous en supplie, si l'amour gouverne encore vos émotions, ou si la mort vous a parfaitement affranchis de sa puissance !... — Dans notre paix éternelle, l'amour qui nous anime est à jamais purifié des sombres sentiments de la crainte, de la jalousie. — Vivre est donc le plus affreux de tous les maux, puisque je ne puis vivre qu'avec de l'amour, c'est-à-dire en souffrant beaucoup. Ah ! si les amants trouvent dans le ciel un séjour favorable à leurs rêves, tandis que le monde d'ici-bas ne leur procure que tristesses, pourquoi attendre si longtemps sur la terre ?... Une longue vie ?... A cette idée, je sens une épouvante me saisir. Car, vivre même très peu de temps encore, me paraît une obligation atroce.

Dans la saison froide qui suit l'été, l'amour, afin d'alimenter ma flamme, s'est de nouveau tourné vers moi. Il sait trop, le méchant, que dans un cœur sensible le moindre de ses traits cause une blessure. Par les grâces d'un beau visage, il réveille en moi, qui ne suis qu'un vieillard, les illusions de la jeunesse. Et sa dernière atteinte est la plus dangereuse; et la rechute dans l'amour est pire que le mal.

Hélas ! hélas !... Je regarde en arrière, dans mon passé déjà si long, et je n'y découvre pas un seul jour qui m'ait vraiment appartenu. Toujours j'ai marché loin du bonheur, loin de la vérité : c'est vous, je le comprends aujourd'hui, qu'il faut que j'accuse de mon erreur, désirs orgueilleux, espérances folles, amour inutile. Car il n'est point de sentiment humain que je n'aie éprouvé. Cependant, j'approche de la fin, l'ombre croît de plus en plus autour de mes pas.

Au moins, j'ai cette consolation, au milieu de mes chagrins, que que personne ne lit sur mon visage ni mes désirs, ni mes ennuis. Je ne redoute pas plus que je ne recherche les louanges du monde, de ce monde perfide, qui ne protège que ceux qui plus tard le paieront d'ingratitude. Je marche donc seul sur des routes que ne fréquente pas le monde.

Je vais, d'un pas incertain, à la recherche de mon salut. Mon cœur, hésitant toujours entre la vertu et le vice, défaille de douleur, ainsi qu'un voyageur las qui, parmi les ténèbres, s'égare.

Ah ! devenez mon guide : vos conseils me seront précieux, éclairez mes incertitudes; relevez ma raison offusquée; protégez mon âme triste des tentations nouvelles qui veulent flatter mes passions. Indiquez-moi vous-même la bonne route à suivre, vous qui sûtes, par de si douces exhortations, me diriger vers le ciel.



Masque de satyre.

TABLE DES MATIÈRES

LES ÉCRITS DE MICHEL-ANGE

TABLE DES GRAVURES

Imp. Paul Dupont (Thouzellier, Dr). — Paris. — 653.2.12 (Cl.).

Imprimerie Pierre LANDAIS, 16, passage des Petites-Ecuries — Paris

